

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

19444

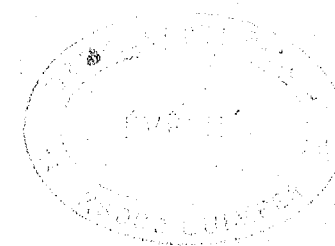
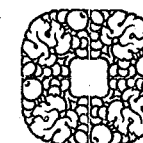
CHANOINE PÉRENNÈS
AUMONIER DE L'HOPITAL DE QUIMPER

628
922
JOL

Monseigneur JOLIVET

Oblat de Marie-Immaculée
Évêque de Belline

Vicaire Apostolique
de
NATAL



PRIZIAC
Imprimerie de l'Orphelinat Saint-Michel
1937



PRÉFACE

Le Très Révérend Père Labouré, Général des Oblats de Marie a daigné adresser les lignes suivantes à M. le chanoine Pérennès, qui lui en reste fort reconnaissant.

Rome, le 17 Janvier 1937.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Notre Révérendissime Père Général a bien reçu vos deux dernières lettres au sujet de votre « Vie » de Monseigneur Jolivet. Il me charge de vous en remercier et de vous dire en même temps que, devant partir dans quelques jours pour les Indes, il a demandé au Révérend Père Dubois, Économe Général de la Congrégation, de correspondre directement avec vous au sujet de cette publication (pour autant qu'elle concerne les Oblats de Marie-Immaculée). Il espère bien que votre ouvrage, bien édité et bien imprimé, se répandra un peu partout, pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'honneur de votre « héros ».

Avec les meilleurs vœux du Très Révérend Père pour le succès de votre apostolat littéraire et spécialement pour la diffusion de la « Vie » du grand apôtre breton du Natal africain, je me permets de vous offrir mes humbles souhaits de sainte et heureuse année; et je suis heureux de rester, Monsieur le Chanoine, votre bien affectueusement dévoué en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée.

G. M. TREBAOL, o. m. i.

Lettre adressée par Mgr Delalle, Vicaire Apostolique de Natal, à l'auteur, qui lui en exprime sa respectueuse et vive gratitude.

Durban, 30 juillet 1936.

VÉNÉRÉ MONSIEUR LE CHANOINE,

Votre dessein d'écrire la vie de Mgr Jolivet O. M. I., Evêque titulaire de Belline, et deuxième Vicaire Apostolique de Natal, a fait monter du cœur des missionnaires Oblats un cri de joie et de reconnaissance. Nous nous reprochions tout bas de ne pas l'avoir fait nous-mêmes. Mais les nécessités d'un ministère à jet continu, sans trêve ni repos, ont servi d'excuse.

Cette vie ne doit pas tomber dans l'oubli. Mgr Jolivet a été l'un de ces pionniers pleins de vaillance qui ont fondé les Églises au milieu des centres païens ou protestants, ne voyant dans les obstacles, qui paraissaient insurmontables, qu'une occasion de vaincre malgré tout, comptant pour rien leurs sacrifices, leurs épreuves, ne voyant dans leur pauvreté qu'un ferme gage de l'assistance divine.

Il suffit de voir ce qu'était le Vicariat de Natal à son arrivée, et ce qu'il était devenu à sa mort. Il parcourut l'immense territoire qui était sa part d'héritage, et partout il fonda des missions, construisit des églises, amorça l'œuvre de l'avenir. Avant sa mort, il put voir son Vicariat divisé en quatre Vicariats. Sachant qu'il n'était pas bon au missionnaire d'être seul, il fit venir des religieuses qui lui permirent de faire vivre des prêtres là où ils auraient été paralysés dans leur travail spirituel par les soucis temporels.

Homme aux larges vues, il voyait loin et clair, et il osait se lancer, là où des hommes ordinaires auraient craint l'échec. Simple, aimable, inspirant la confiance et l'affection, il sut obtenir de ses prêtres et frères en religion des efforts héroïques. Un jour, il demanda à ses missionnaires un homme de bonne volonté pour aller explorer une partie du Vicariat où régnaient le paludisme, les fièvres, où l'on ne connaissait pas un catholique, où les quelques blancs étaient ouvertement hostiles. Il y eut un moment d'hésitation : « C'est bien, dit l'évêque, j'y vais moi-même ! ». L'hésitation fit place à l'enthousiasme et tous s'offrirent d'un seul élan. Avec un tel chef, on s'offre joyeusement à la mort.

Oui, il est temps de redire les vertus, la foi indomptable, la charité sans bornes de ce doux lutteur, et ses espoirs invincibles.

Il a fait une belle et grande œuvre, il a donné toute la mesure d'une âme apostolique.

Il a su conquérir la bienveillance et la sympathie même de ceux-là dont les croyances n'étaient pas les siennes, il a su acquérir une influence dont nous sommes les héritiers reconnaissants.

Je bénis votre œuvre, vénéré monsieur le Chanoine ; en l'écrivant vous ajouterez une belle page aux Annales de Bretagne, aux *Gesta Dei per Francos*, à l'Histoire de l'Eglise, *Intende, prospere procede...*

Votre tout reconnaissant et dévoué en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée,

† H. DELALLE,

Evêque titulaire de Flugga, Vicaire apostolique

Nous sommes heureux, d'autre part, de remercier les RR. PP. Péron et Lesage des bonnes paroles qu'ils nous adressent :

Notre-Dame de Sion, (Meurthe-et-Moselle), 19 Janvier 1937.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Je souhaite à votre belle œuvre une rapide diffusion, et, au nom de mes Confrères Finistériens, je vous remercie de ce que vous avez fait pour Monseigneur Jolivet.

Agréez...

PÈRE PÉRON, O. M. I.

Provincial de Bretagne.

Paris, 75 Rue de l'Assomption, le 16 Mars 1937.

MONSIEUR LE CHANOINE

Je me permets de vous adresser à la fois mes félicitations et l'expression de ma reconnaissance pour la belle œuvre que vous venez d'entreprendre à l'occasion de cette biographie ; et les ouvrages que vous avez faits précédemment ne sont-ils pas un gage du succès que ce nouveau livre vous procurera à vous-même d'abord, et puis aux Missions des Oblats de Marie-Immaculée dont vous allez mettre en relief l'une des plus dignes figures...

PÈRE LESAGE, O. M. I.

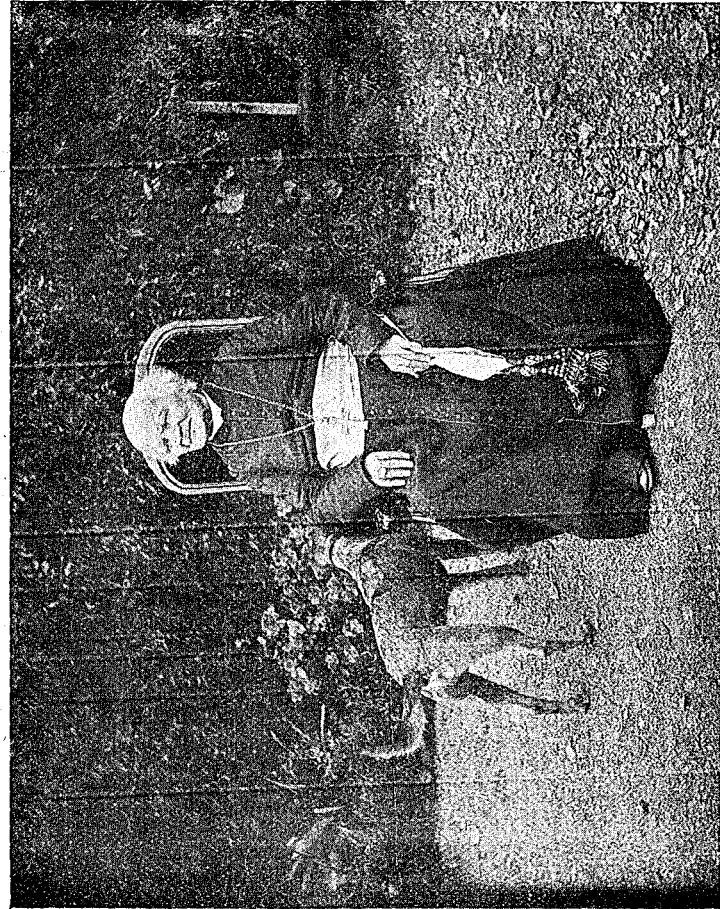
Procureur

IMPRIMATUR

Quimper, le 23 octobre 1936

† Adolphe

Evêque de Quimper et de Léon



Monseigneur Jolivet vers la fin de sa Carrière

MONSEIGNEUR JOLIVET

Oblat de Marie-Immaculée

ÉVÊQUE DE BELLINE

Vicaire Apostolique du Natal

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS NATAL ET LA FAMILLE

LES ÉTUDES — LA PROFESSION RELIGIEUSE — LA PRÊTRISE
(1826-1849)

Pont-l'Abbé est une petite ville située à ving-deux kilomètres au Sud-Sud-Ouest de Quimper. Elle est baignée au Nord par un étang, séparé par une chaussée de la rivière qui coule vers la mer sur un parcours de cinq kilomètres et demi.

La cité dépendait primitivement du monastère fondé au VI^e siècle à Loctudy, et c'est l'un des Abbés de ce vieil établissement qui y fit construire le pont d'où la localité tire son nom.

Pont-l'Abbé est la capitale des « Bigoudens », l'une des races les plus intéressantes de Bretagne. D'aucuns ont prétendu qu'elle proviendrait de quelque émigration orientale, mais il ressort d'une étude bien documentée de M. l'abbé Toulemont, professeur à l'École Saint-Yves de Quimper, que le Bigouden est un « représentant original et authentique de la grande race bretonne » (1).

Le terme *bigouden* désigne à proprement parler la coiffure pittoresque des femmes, sorte de casque d'étoffe revêtu de broderies, et surmonté d'une coiffe aujourd'hui très haute, autrefois minuscule. Le corsage en drap noir est brodé de fil de soie jaune ou orange, dessinant de curieuses arabesques sur la poitrine et sur les manches. Les hom-

1. *Écho Gabriéliste*, Décembre 1933 et Avril 1934.

mes sont vêtus de drap noir, avec un chapeau à plusieurs rubans de velours, et un gilet brodé en jaune.

Pont-l'Abbé eut jadis de l'importance grâce à sa baronnie, à son château, et au couvent des Carmes que le ^{xiv}^e siècle y vit construire.

Les barons du Pont sont connus dans l'histoire depuis le ^{xii}^e siècle. C'est l'un d'eux qui, au siècle suivant fit bâtir le donjon féodal dont la masse imposante se dresse au Nord de la cité. Il n'en reste plus qu'une grosse tour ronde du ^{xii}^e siècle contiguë à des bâtiments du ^{xvii}^e siècle. Acquis en 1836 par la municipalité, il sert actuellement d'Hôtel-de-Ville.

Quand au couvent des Carmes il fut fondé en 1383 par Hervé III seigneur du Pont. Les pièces principales, au point de vue artistique, sont l'église et le cloître.

L'église, commencée vers la fin du ^{xiv}^e siècle et terminée en 1444, est tout particulièrement remarquable par sa façade principale et par la belle rose de son abside.

Au portail ouest, deux portes ogivales à colonnettes sont surmontées d'une fenêtre à six baies, avec rose rayonnante, composant un réseau très délié de trèfles et de quatrefeuilles. Mais ce qui retient surtout le regard c'est l'immense fenêtre à huit baies du fond de la nef et sa splendide rosace, percée de 85 ajours.

A l'intérieur, l'église se présente sous la forme d'une vaste nef partagée en huit travées par une rangée de hauts piliers à faisceaux, soutenant des arcades très élevées.

Il n'y a qu'un seul collatéral qui se trouve au côté Nord.

Le mur Sud de la nef est plein à sa base, et percé en haut d'une série de fenêtres; là s'adossait en effet le cloître du monastère.

Ce cloître, joyau du ^{xv}^e siècle, offre un charmant spécimen de l'architecture ogivale. Les travées consistent en une série d'intersections de cintres formant des ogives trilobées avec trèfles évidés à jour. Les colonnettes constituées par de légers meneaux, se terminent en arcs pleins, s'enchevêtrant les uns dans les autres.

Vers 1880, les bâtiments claustraux furent vendus par la municipalité à l'occasion de la création d'une école publique. On démonta alors

les arcatures du cloître, qui furent transportées dans une propriété de Plonéour-Lanvern. L'évêché de Quimper en fit l'acquisition en 1901, et, sur la fin de la même année, le cloître était reconstruit à Quimper au Grand-Séminaire de la route du Calvaire, où on peut encore l'admirer aujourd'hui. (1)

C'est à Pont-l'Abbé dans la rue *Vallou*, aujourd'hui rue *Poulsanc*, que vint au monde, le 9 Janvier 1826, à sept heures du soir, Charles-Constant Jolivet, fils de François-Marie-Vincent, couvreur, et de Sophie Farcy couturière. La naissance fut déclarée le lendemain à la mairie par deux témoins dont l'un était le grand-père paternel de l'enfant, Jean-Corentin Jolivet, couvreur âgé de 56 ans, et l'autre Sébastien L'Helgoualeh, praticien âgé de 21 ans. Le nouveau-né fut baptisé le 10 Janvier dans l'église paroissiale des Carmes par l'abbé Querneau, confesseur de la foi sous la Révolution et curé de Pont-l'Abbé depuis 1811. Sébastien L'Helgoualeh lui servit de parrain et les fonctions de marraine furent tenues par Aimée Farcy.

François Jolivet, père de l'enfant, était né le 16 Nivôse an IX (6 janvier 1801) de l'union de Corentin Jolivet originaire de Pont-l'Abbé et de Marguerite Le Goyat, née à Plomeur.

Quant à la mère de Charles-Constant, elle se rattachait par ses origines à la Bourgogne. Elle était née à Brest le 26 thermidor an XIII (14 août 1805) du mariage de Jean-Baptiste Farcy débitant de tabacs et aubergiste, qu'il vit le jour Dijon en 1768 (2) et d'Edme Rollet, née aussi à Dijon en 1772 (3). Après avoir émigré en Bretagne, la famille Farcy habita Brest, puis Quimper (1807) pour aller se fixer définitivement à Plomeur en 1815.

C'est à Plomeur qu'eut lieu, le 26 Juillet 1823, le mariage de François Jolivet et de Sophie Farcy.

De cette union naquirent douze enfants : Sophie (27 août 1824), Charles-Constant (9 janvier 1826), Victor (23 janvier 1828),

1. ABGRALL, *Architecture bretonne*, pp. 34-35; *Bulletin Diocésain d'Histoire et d'Archéologie de Quimper* 1926, pp. 69 et ssq.

2. Il mourut à Plomeur le 25 Janvier 1825.

3. Décédé à Plomeur le 25 Décembre 1847.

Marie (4 février 1830), Louis-Henry (6 février 1836), Philomène (5 décembre 1836), Joseph (16 février 1839), Noémie (23 juillet 1840), Aimée (9 août 1842), Henry (29 septembre 1844), Céline (4 octobre 1846), François-Marie (17 septembre 1848).

Deux des sœurs de Charles-Constant embrasseront la vie religieuse, Sophie et Céline. Sophie entrera à la Maison Principale des Filles du Saint-Esprit à Saint-Brieuc, en 1849, et y fera profession, le 30 Juillet 1850, sous le nom de Sœur Marie-de-Gonzague. Après avoir été placée à la *Charité* de Saint-Pol-de-Léon, elle deviendra Supérieure à Plonéis, en août 1876. C'est là qu'elle mourra le 2 Juillet 1910. Quant à Cécile elle sera au Transvaal, en 1878, comme Sœur de Lorette, la collaboratrice de son frère évêque.

Nous trouvons d'autre part, des vocations sacerdotales et religieuses, dans la famille de Charles-Constant Jolivet, du côté de sa mère, Sophie Farcy. L'une des sœurs de cette dernière, Victoire Farcy eut un fils, Raphaël Pinvidic qui fut aumônier de la Solitude, au Refuge de Rennes. Une autre sœur, Edme Farcy, dame Guittard, donnera le jour à Sophie et à Amélie Guittard.

Sophie, née à Pont-l'Abbé le 29 novembre 1884, fera profession à la Providence de Quimper, chez les Sœurs de l'Adoration, le 27 Décembre 1886, sous le nom de Sœur Marie-de-Saint-Louis. Supérieure locale à Brest à l'âge de 34 ans, elle deviendra six ans plus tard, Assistante générale et Maîtresse des Novices. Elle rendra son âme à Dieu le 30 Janvier 1921, dans sa soixante-dix-septième année. Quant à Amélie, elle sera la mère de l'abbé Auguste Duhamel, qui mourra jeune prêtre de Saint-Corentin de Quimper le 21 mai 1903, et la grand'mère d'Yvonne Le Bras, aujourd'hui Sœur Yves-Augustin, fille du Saint-Esprit, à Quintin, (Côtes-du-Nord).

Charles-Constant Jolivet n'avait pas encore quatre ans quand mourut l'abbé Querneau, curé de Pont-l'Abbé, qui fut remplacé le 5 juillet 1829 par M. Jartel (1).

Le nouveau curé discerna le jeune Jolivet parmi les enfants de son

1. Né à Brest le 30 Août 1798. Prêtre en Décembre 1821.

âge et le prit comme choriste. L'enfant de chœur exerça ses fonctions au moins du 24 octobre 1837 au 9 septembre 1839. Il signe, en effet, dans cet intervalle, comme témoin de plusieurs mariages.

La tradition rapporte qu'il accompagnait son père quand celui-ci travaillait au château du Marhallac'h en Plomelin.

Charles-Constant entra probablement en Cinquième, au Petit Séminaire de Pont-Croix, au début de l'année scolaire 1839-1840. L'année suivante nous le trouvons en Quatrième, avec M. Yvenat comme professeur, sous le supériorat de l'abbé Pouliquen. Sur 43 élèves il occupe l'une des premières places, remporte les prix donnés au cours de l'année et obtient cinq empires (1). L'un de ses condisciples, Jean Le Bescou, de Kerfeunteun, qui plus tard se fera comme lui Oblat de Marie-Immaculée, fut également cinq fois empereur. En Troisième, sous la direction de l'abbé Daniel, le jeune Jolivet n'a plus que trois empires, alors que Le Bescou atteint le chiffre de huit. En Seconde, M. Goarnisson étant professeur, Jolivet après avoir remporté une partie des prix donnés au cours de l'année, bénéficie de cinq empires, tandis que Le Bescou n'en recueille que trois.

En 1843-1844, vingt-cinq élèves font leur Rhétorique sous la direction de M. Lamarque. Dans le *Programme des Exercices publics* de fin d'année, l'éminent professeur expose l'objet de son enseignement (2).

Au point de vue religieux il a traité du culte catholique en rattachant à son exposé un cours d'architecture chrétienne, et non content d'arrêter les regards sur la pierre et les formes diverses que le ciseau lui donna, il s'appliqua à montrer la pensée qui dirigea les artistes. « Véritable poésie, toute d'inspiration, l'architecture du Moyen âge, fait-il observer, n'est que l'élan de la foi. »

Dans son cours de Rhétorique le professeur choisit pour maîtres Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron, Quintilien et après eux Fénelon, Rollin et Maury! Le résumé de leurs préceptes, tel a été le premier objet de son étude. Elle eût cependant été insuffisante si à la méditation des règles il n'avait pas joint l'étude des modèles.

1. Avait un empire où était empereur, celui qu'une composition classait premier ou second.

2. Brest, A. Proux et Compagnie, 1844.

L'histoire de la littérature comporta deux parties : littérature biblique et littérature française.

En ce qui touche cette dernière, laissons la parole à l'abbé Lamarque : « Nous avons suivi avec un vif intérêt le progrès de notre littérature nationale, et lorsqu'elle arrive à son époque de perfection, lorsqu'elle produit des chefs-d'œuvre, à l'intérêt s'est jointe l'admiration avec un sentiment de complaisance bien naturelle. Nous avons été fiers de notre patrie et de sa gloire ; nous avons admiré le beau de quelque part qu'il vint, et si nous avons rencontré sur notre route des appréciations qui ne nous paraissaient pas justes, nous les avons discutées, nous avons comparé les critiques entre eux, nous avons souvent jugé par nous mêmes, et toujours nous avons cherché à démêler le vrai au milieu des divergences, même les plus confuses. »

Le professeur passe également en revue les principales époques et les plus célèbres représentants des littératures italienne, espagnole, portugaise, anglaise et allemande.

Comme auteurs les élèves durent étudier Sophocle, Démosthènes, Saint Basile — Horace, Tacite, Cicéron, Saluste, Tite-Live... — Racine : *Athalie* ; Fénelon : *Dialogues sur l'Éloquence* ; Bossuet : *Oraison funèbre du prince de Condé*. Ils apprirent de vive voix les Arts Poétiques d'Horace et de Boileau, quelques odes de J.-B. Rousseau, *Athalie*, Le Poème sur le Geste par Sanlèque, et l'Oraison funèbre du prince de Condé.

Plusieurs morceaux furent choisis dans les meilleurs auteurs pour des exercices de déclamation.

M. l'abbé Guizouarn expose à son tour le programme qu'il a fait voir en Physique, Chimie et Astronomie. A propos de Chimie il fait cette réflexion : « Nous avons eu soin de mettre sous les yeux de nos élèves les simples et les composés, tant naturels qu'artificiels, en notre possession, et de leur donner une idée d'analyse et de synthèse, en décomposant et recomposant devant eux une foule de substances, et en faisant réagir les simples et les composés les uns sur les autres. »

Le premier élève du Cours de Rhétorique était Pierre-Marie Toulemonde de Plobannalec, le second François Pouliquen de Saint-Thégonnec. Venaient ensuite *ex æquo* Jolivet et Bodros, ce dernier de Plougonven. Jean Bescou occupait le cinquième rang dans la classe.

Le 7 août 1844, eut lieu, à midi la distribution solennelle des prix, et dans la soirée le char-à-banc traditionnel ramenait dans sa famille notre joyeux rhétoricien.

Deux mois plus tard, vers la mi-octobre, Charles Constant entra au Grand Séminaire de Quimper, que dirigeait alors avec une grande autorité M. le Chanoine Goujon.

Le 21 novembre suivant, eut lieu au Séminaire, en la vieille chapelle du xvii^e siècle, la rénovation des promesses cléricales, et le jeune Jolivet, encore laïque, entendit l'exhortation que Mgr Graveran adressa à ses condisciples déjà entrés dans la cléricature (1). Le 26 Juillet 1845 il était admis lui-même à la première tonsure. Un an plus tard, le 6 Juin 1846, l'évêque lui conféra les Ordres Mineurs.

Le 21 novembre suivant, Mgr Graveran préside encore au Séminaire la fête de la Présentation de Marie au Temple. Le prélat développa cette fois devant ses jeunes auditeurs le texte de Saint Paul : *Honori-fico ministerium meum*. A l'exemple de l'apôtre le prêtre doit honorer son ministère par la gravité des mœurs, la maturité de son expérience et la sainteté de sa vie. Gravité des mœurs : quand un prêtre se présente dans une paroisse, il est l'objet de tous les regards, on s'attend à le trouver grave et pondéré dans toutes ses attitudes, dans toutes ses démarches. — Maturité de l'expérience : on viendra lui demander conseil, et à cet égard lui seront nécessaires la science et la Prudence. — Sainteté de la vie. Plus il sera vertueux et saint, plus fécond sera son ministère près des âmes (2).

Le 1^{er} août 1847, le pas décisif du Sous-Diaconat mettait une définitive séparation entre le monde et Charles-Constant Jolivet. Ce même jour son ami Le Bescou recevait le diaconat (3).

Tous deux rentrèrent au séminaire deux mois plus tard pour y achever leurs études ecclésiastiques. Mais voici qu'au cours de l'année scolaire, probablement en Janvier ou Février 1848, un événement se produisit qui orienta leur carrière vers la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée : ce fut l'arrivée au séminaire du Père Oblat Léonard Le Baveux.

1. TÉPHANY, *Vie et Œuvres de Mgr. Graveran...* tome IV, pp. 340-341,

2. *Ibid.*, pp. 337-338.

3. Archives de l'Évêché de Quimper.

Profès de 1843, le Père Léonard fut pendant trois ans l'apôtre du Canada. Comme il était doué d'un grand talent oratoire, ses supérieurs l'appelèrent à quitter le Canada, le 1^{er} Octobre 1846 pour faire du recrutement en France en faveur de la Congrégation. C'est ainsi que, pendant dix-huit mois, il allait visiter les séminaires de notre pays.

Partout où il passa, il eut le secret de charmer les séminaristes et de provoquer leur enthousiasme. Il venait du Nouveau-Monde, il y avait habité au milieu des sauvages, il racontait avec beaucoup d'intérêt les histoires de ce pays lointain ; il disait à ses jeunes auditeurs combien de peuples réclamaient la présence des missionnaires, et combien aussi Dieu récompensait par d'abondantes consolations ceux qui se vouaient à ce ministère. Il n'en fallait pas moins pour produire dans les âmes de ces jeunes gens vertueux une vive impression et allumer dans leurs cœurs le feu sacré de la vocation apostolique (1).

Electrisés par la chaude parole de l'éloquent orateur, trois abbés du Séminaire de Quimper résolurent d'entrer prochainement chez les Oblats de Marie : c'étaient Jean Le Bescou, diacre, Charles Jolivet et Ferdinand Grenier sous-diacres. Ce dernier était originaire de Querrien.

C'est en Février 1848 que les trois aspirants se mirent en route pour le Noviciat de Nancy. En arrivant à Paris ils tombèrent en pleine tempête révolutionnaire. Des troubles venaient d'éclater, les diligences n'allaient plus, les routes n'étaient pas sûres, et pour mettre le comble à la tentation, la dispersion du Noviciat leur était annoncée.

La prudence humaine leur eût conseillé de regagner Quimper : on ne savait ce qu'allaient devenir les maisons religieuses dans cette crise sociale qui, à ce premier moment d'épouvante générale, s'éclairait des lugubres souvenirs de 1793 et de 1830.

Les trois amis passèrent trois semaines à Paris au milieu de l'effervescence populaire. L'abbé Jolivet fut enrôlé malgré lui parmi les gardes municipaux et consigné à la défense des intérêts de la deuxième République. Un habile subterfuge lui permit d'échanger son fusil contre le bâton de voyage d'un naïf provincial, et avec ses deux amis il continua sa route sans autre aventure. Quand il arriva à Nancy, les

1. *Notices Nécrologiques des Oblats*, 1868.

novices, un moment dispersés, avaient déjà regagné leur cénacle (1).

Charles Jolivet commença son Noviciat, avec son ami Le Bescou, le 9 mars 1848. Le Bescou s'y comporta avec cette calme ferveur et ce haut sentiment de l'état religieux qui préparent le parfait Missionnaire. Quand à Jolivet, d'abord victime d'une certaine légèreté inhérente à sa nature, il ne tarde pas à se ressaisir et à donner complète satisfaction à ses supérieurs. Voici les notes qu'il reçut du Maître des Novices.

« Jolivet Charles-Constant a commencé son Noviciat le 9 mars 1848. Il est sous-diacre et serait plus avancé dans les ordres s'il était plus âgé. Il a fini son cours de théologie et il paraît avoir des moyens intellectuels bien suffisants. Il aurait mieux profité de ses études, s'il avait été plus studieux ; mais naturellement léger et paresseux il a perdu beaucoup de temps. Il y a cependant chez lui assez de piété, surtout beaucoup de docilité, de simplicité, de douceur ; malgré les défauts signalés plus haut, ce jeune homme me paraît assez bien.

« Jolivet va bien ; il y a eu un mieux sensible dans sa conduite qui se ressent beaucoup moins de cette légèreté qui lui est naturelle et dont j'ai fait part dans les notes précédentes. Il paraît avoir encore plus de moyens intellectuels que je ne lui en supposais d'abord. J'ai pu m'en convaincre par certains devoirs qu'il a faits. Malgré une certaine légèreté de caractère, je le crois assez solidement vertueux ; l'autre jour il s'accusait humblement devant toute la communauté d'avoir commis une désobéissance qui n'avait été que le résultat d'un malentendu.

« Jolivet : ce jeune homme gagne de jour en jour sous le rapport de la piété et perd de plus en plus les habitudes légères qui lui étaient naturelles. J'ai été fort content de lui durant ce mois.

« Jolivet : il me semble que ce jeune homme va de mieux en mieux. Naturellement porté à la légèreté et à la paresse, il a éprouvé bien plus d'obstacles à entrer dans une voie de ferveur et de générosité.

1. La Congrégation des Oblats avait été fondée en 1816 par l'abbé Eugène de Mazenod qui deviendra évêque titulaire d'Icosie en 1832, puis, en 1837, évêque de Marseille. En 1868 ce prélat était toujours Supérieur Général. Il avait quatre Assistants Généraux dont le premier était Mgr. Guilbert, évêque de Viviers en 1842, et futur cardinal-archevêque de Paris. (Voir *La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 75, rue de l'Assomption, Paris). Pour les vœux, l'esprit, les études... Cf. *Petites Annales des Missionnaires Oblats*, 1926, numéro du jubilé.

Pourtant il y est entré, et j'ai la consolation de remarquer que ses progrès sont de plus en plus sensibles. Son caractère est des plus charmants, et la simplicité de ses manières ainsi que l'égalité de son humeur toujours joviale le rendent cher à tous ses frères. Il se plie facilement à tout, aime assez la mortification et est pénétré du plus grand respect envers ses supérieurs. Les moyens me paraissent très suffisants, il compose avec facilité, et me paraît devoir assez bien réussir pour la chaire, bien que sa petite taille ne soit pas en sa faveur ; il connaît aussi assez bien la langue anglaise. Il est sous-diacre et a achevé son cours de théologie.

« Jolivet : bien, de mieux en mieux ».

C'est le 10 mars 1849 que Charles Constant, admis à la profession religieuse, prononça ses vœux que reçut le Père Dassy, comme Supérieur. Il fut promu à la prêtrise par Mgr Mazenod, le 17 mai de la même année (1).

1. Archives de la Maison-Mère des Oblats, Rome.

CHAPITRE II

MINISTÈRE EN ANGLETERRE, A EVERINGHAM ET A LIVERPOOL
L'ASSISTANT GÉNÉRAL
(1849-1874)

Immédiatement après son ordination sacerdotale, le Père Jolivet recevait son obédience pour l'Angleterre.

Il fut placé d'abord à Everingham, ville appartenant au district d'York, où quelques Pères Oblats faisaient les fonctions d'aumôniers. En 1854, il y recevait le titre de premier Assesseur.

Trois ans plus tard la confiance de ses supérieurs l'appela à diriger la Communauté de Liverpool, et il devenait, en ce moment, deuxième Consulteur ordinaire.

Au sein de cette grande cité qui comptait un demi millier d'habitants, les Oblats poursuivaient avec zèle et dévouement la mission d'évangéliser les pauvres. La paroisse qui leur était confiée comptait 12 à 13000 catholiques de la classe la plus misérable. Il leur arrivait parfois de convertir des protestants et l'on rapporte à ce sujet ce fait assez curieux.

Un jour le Père Jolivet traversait une rue, pour se rendre auprès d'un malade qui l'avait fait appeler. Ayant oublié l'adresse, il dut s'arrêter, plus d'une fois pour la demander. Tout à coup une femme qui regardait à la fenêtre d'une maison l'appelle en lui disant : Venez ici, Monsieur, c'est ici que le malade se trouve ». Le Père entre dans la maison, monte à la chambre désignée, et s'aperçoit bientôt que ce n'est point le malade qu'il cherchait. Il se trouve en présence d'un protestant qui allait mourir. Depuis plusieurs jours ce pauvre homme attendait la visite du ministre qu'on avait prévenu, et comme celui-ci ne se présentait pas, sa femme faisait le guet en regardant à la fenêtre, afin de pouvoir l'aviser immédiatement de l'arrivée du *Parson*. Elle avait vu le Père Jolivet regardant à droite et à gauche, et, le prenant pour le ministre, l'avait prié d'entrer.

Le Père, après cette explication crut voir dans l'évènement une attention de la Providence. Il le fit observer au malade, que cette remarque parut toucher. Peu à peu le flambeau de la foi s'alluma dans cette âme déjà au seuil de l'éternité, et le protestant, ne tarda pas à déclarer qu'il voulait se faire catholique. Le Père se hâta de l'instruire, le baptise, lui donne l'Extrême-Onction et le prépare à la mort.

Ce malade vécut encore quelques jours pendant lesquels le Père Jolivet ne cessa de le visiter. Le ministre arrive enfin, mais il est trop tard, le malade refuse de le recevoir, il désire mourir paisiblement en bon catholique. C'est ce qui eut lieu (1).

L'un des premiers soin du Père Jolivet fut de bâtir la belle église gothique de Holy-Cross.

Vers 1860 la fièvre typhoïde commença à exercer ses ravages parmi les pauvres Irlandais de Liverpool : elle devait y demeurer à l'état chronique pendant plusieurs années. Ce fut une nouvelle occasion pour les Pères Oblats d'exercer leur dévouement. Deux d'entre eux payèrent de leur vie leur zèle au service des malades. Pour les aider dans leur tâche l'évêque de Liverpool fit appel aux Jésuites, et il fut entendu que le service spirituel de l'hôpital serait fait alternativement tous les mois par les membres des deux communautés (2).

Le 25 Février 1862 la communauté de la maison de Liverpool fut éprouvée par un deuil cruel, la mort du Père Dutertre, victime de la fièvre typhoïde. Le Père Jolivet, avec deux de ses confrères, l'assista à ses derniers moments. Il fut enterré au cimetière catholique de Ford, distant de deux lieues de la ville, et malgré la longueur du trajet, plus de trente prêtres du clergé de Liverpool et un cortège de 3 à 400 personnes suivirent sa dépouille mortelle jusqu'au lieu de sa sépulture (3).

Le 6 Août 1863 le Supérieur de la maison de Liverpool eut la douleur de perdre l'un de ses collaborateurs, le Père Power, lequel prodiguait ses soins spirituels aux Irlandais, ses compatriotes. Voici les détails que ce même jour, il donnait là-dessus au Père Fabre, Supérieur

1. *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée* (Revue que nous désignerons par les initiales M. C. O.) 1865, pp. 591-592.

2. *Ibid.*

3. *Notices nécrologiques des Oblats*, 1868.

Général : « ... Le Révérend Père Robert Power est mort aujourd'hui, 6 Août, à quatre heures et demie après midi.

« Le dimanche, 26 Juillet, il se sentit fatigué, et je dus lui dire d'aller se reposer à Rock-Ferry (1). Il put cependant donner la bénédiction du Très Saint-Sacrement, le lundi matin. Le lendemain matin il reçut la visite du médecin ; il était déjà à peu près sûr que ce cher Père était atteint de la fièvre typhoïde, cette maladie terrible qui nous a enlevé le Révérend Père Dutertre, et, depuis, cinq autres victimes dans le clergé de Liverpool. Aussi ne perdit-il pas un moment pour se préparer à faire le grand voyage de l'éternité, en recevant les derniers sacrements avec une piété édifiante. Le délire, arrivé à son paroxysme acheva de l'épuiser, et le laissa dans un état de torpeur et de faiblesse qui a duré jusqu'à la mort. Il sera enterré samedi prochain dans le caveau qui contient déjà les dépouilles mortelles du R. P. Dutertre » (2).

Du 3 au 10 Juillet 1864, le Père Jolivet pris part, à Autun, aux excercices spirituels de la grande retraite des Supérieurs Oblats de France. Les retraitants bénéficièrent, à deux reprises, de la visite de l'évêque diocésain, Mgr de Marguerie, grand ami de la Congrégation.

En 1865, le Pénitencier des Mousses fut confié à l'un des Pères de la maison de Liverpool.

Au cours de l'année 1866, le Supérieur de la maison de Liverpool a comme confrères les Pères Lenoir, Coopman, O'Dower, Cosson, Healy, et Brody. Ils se donnent à plusieurs œuvres d'apostolat. C'est d'abord l'*Oeuvre des émigrants*. Le bassin de la Mersay avoisine leur église ; de là s'éloignent chaque jour de nombreux navires chargés d'émigrants qui se dirigent vers l'Amérique, l'Australie et d'autres colonies anglaises. Avant de s'exposer aux périls d'une longue traversée, ces étrangers, la plupart catholiques cherchent à se réconcilier avec Dieu et accourent à Holy-Cross.

Il y a ensuite la *Société de Tempérance*, dont les réunions ont lieu tous les lundis soirs dans une grande salle, sous la présidence de l'un des Pères. L'instruction est toujours suivie de la réception de nouveaux

1. Maison de retraite, en face de Liverpool, presque sur les bords de la Mersay, appartenant aux Oblats.

2. *Notices nécrologiques des Oblats de Marie-Immaculée*.

membres, qui demandent à prendre le *pledge* de la tempérance, Depuis sa formation par les Oblats, c'est par milliers qu'il faut compter les malheureux qu'elle a retirés du vice de l'ivrognerie.

Les Pères donnent encore leurs soins à deux Congrégations dont le chiffre global des membres dépasse un millier, La première est une association de jeunes gens qui sont au nombre d'environ 500. Leur règlement leur impose de communier tous ensemble une fois par mois. La Congrégation des filles est plus nombreuse et aussi édifiante que celle des jeunes gens (1).

*
**

Depuis 1862 le Père Jolivet était, dans la Congrégation, Consulteur extraordinaire. Deux ans plus tard il fut promu à la dignité de quatrième Consulteur provincial. Le 18 Août 1867, le onzième Chapitre Général de la Congrégation réuni à Autun, le nomma troisième Assistant Général, avec, comme collègues, les Pères Soulier, Aubert et Martinet (2).

En 1868, nous le trouvons en qualité de Visiteur, en Colombie Britannique, dans l'Ouest-Canada.

Dant le même temps, Mgr d'Herbomez, Vicaire apostolique de cette province, y était en tournée apostolique. Parti en Avril 1868, il fit quelque temps plus tard la rencontre du Père Jolivet à la mission de Saint-Joseph. Les deux Oblats passèrent deux ou trois jours ensemble, puis le Père Jolivet partit pour le Caribou. Au début de septembre l'évêque retrouva le visiteur près de la rivière Bonaparte. En sa présence il donna la confirmation à un grand nombre de sauvages. Shoushopes, Kamloops et autres (3).

Vers le 20 Novembre, le Père Jolivet prêcha la retraite annuelle à New-Westminster, puis il partit pour visiter la Mission de Saint-Michel, au district des Ka-kouah.

Il s'embarqua pour la France vers le milieu de Janvier 1869.

1. M. C. O. 1865, p. 640.

2. M. C. O. 1867 p. 447

3. *Ibid.* 1870-1871, pp. 86-87; 106-107

Au cours du siège de Paris, commencé par les Allemands, le 19 septembre 1870, il exerça son ministère auprès de ses compatriotes bas-bretons faisant partie du bataillon des mobiles et dont un bon nombre ignoraient le français; c'est surtout aux ambulances qu'il allait les voir et leur administrer les sacrements (1).

A certain moment, il habite avec, trois confrères une maison ambulance où ils peuvent loger cinq ou six blessés dans le salon et la chapelle intérieure (2). Le Père Jolivet est alors vêtu d'une vareuse et coiffé d'une casquette à poils. Il laisse pousser sa barbe qui, le 16 septembre, en est à un centimètre.

Avec les Pères Aubert et Martinet, il se dévoue également aux Communautés et Œuvres qui relevaient des Pères Oblats (3)

Le 16 Avril 1871, il se trouve chez les Oblats à l'abbaye de Royaumont (4).

Dans les premiers jours d'Août 1873, le Père Jolivet prit part en qualité de troisième Assistant au Chapitre Général tenu à Autun par sa Congrégation. Les Oblats s'y consacrèrent au Sacré Cœur (5).

1. M. C. O. 1870-1871, p. 460

2. *Ibid.* p. 536

3. *Ibid.* pp. 543-544

4. *Ibid.* p. 603

5. *Ibid.* 1873, pp. 245-257

CHAPITRE III

L'ÉPISCOPAT — MONSIEUR JOLIVET A ROME — IL PART POUR SA MISSION
(1874-1875)

C'était vers le milieu de l'année 1874. Le Père Sabon, fondateur de la Mission de Durban, en congé pour quelques mois, se trouvait momentanément à Paris. Il se serait aisément perdu dans les rues de la capitale, sans l'assistance du Père Jolivet, qui avec sa bonne grâce coutumière, se fit son *cicerone*. Tous deux, montés sur l'impériale d'un vaste omnibus, causaient de la grosse affaire du jour : la mission de Natal était sans Pasteur, depuis que Mgr Allard avait résigné ses fonctions pour se retirer à Rome. Brusquement, le Père Sabon, se tournant vers son confrère, lui dit avec bonhomie « Père, vous savez fort bien l'anglais, vous feriez très bien au Natal ». Un sourire fut la seule réponse du Père Jolivet. Renseigné comme il était sur toutes les difficultés de la situation, il ne souciait guère d'un pareil cadeau.

Toutefois, sans que le Père Sabon fût prophète, le mot fit son chemin, et quelques semaines plus tard, le Père Jolivet, recevait sa nomination, datée du 15 septembre, d'évêque de Belline et de Vicaire apostolique de Natal. Cette nouvelle le troubla. Il pria et réfléchit, puis, au bout de quelques jours, il écrivait au Père Général son intention de refuser l'épiscopat, à moins qu'il ne lui fût imposé au nom de l'obéissance.

Sans doute était-il pénible au Père Général de se priver de l'homme de sa droite, à qui une longue expérience avait permis de réussir dans d'importantes et délicates missions ; il se rendit compte, toutefois, du bien immense qu'un homme de cette taille pouvait accomplir, placé dans une position où ses rares talents pourraient pleinement s'épanouir. Le Père Jolivet accepterait donc la charge qui lui était fixée. Il crut cependant aviser la congrégation de la Propagande qu'agé de 48 ans, il ne saurait apprendre de façon satisfaisante une

langue indigène. Rome lui répondit qu'on l'envoyait à Natal pour la population européenne.

Promu à l'épiscopat le 15 septembre 1874, Mgr Jolivet fut sacré le 30 Novembre suivant, dans la chapelle de la Maison-mère, à Paris, rue de Saint-Pétersbourg (1) par le cardinal Guibert, assisté de Mgr de Marguerie, ancien évêque d'Autun et Mgr Faraud. Il prit comme armoiries une croix de Saint André, de gueule sur un fond d'argent parsemé d'hermines, puis brochant sur le tout, un écusson d'azur au centre, portant une croix blanche avec lance et éponge, ainsi que les lettres O. M. I. La devise était : *In cruce salus*.

Ayant appris qu'il devait se rendre à Rome, les mineurs catholiques de la Terre-des-Diamants, lui firent parvenir pour le Saint Père avec une adresse, un spécimen des plus riches productions du pays : des diamants et de l'or, pour une valeur de cinq cents francs. Une seconde adresse, émanant des catholiques du Basutoland était appuyée d'une somme de trois cents francs.

C'est le 8 décembre que Mgr Jolivet, accompagné du Père Martinet, Assistant Général, quitta Paris pour la Ville Eternelle. Les deux voyageurs furent rejoint près de Chambéry par M. le chanoine Pra, économiste du grand séminaire de Grenoble, ami de la Congrégation. Quatre jours plus tard les trois ecclésiastiques visitèrent Notre-Dame de Lorette et célébrèrent la messe dans la *Santa-Casa*. Le 13 Décembre ils arrivaient de bonne heure à Rome.

Par les soins du Père Martinet, des appartements avaient été retenus dans la même maison et sur le même palier où Mgr Allard avait les siens. Entre les deux prélats, le chanoine et l'Assistant Général la table était commune, les vœux unanimes, l'édification mutuelle, et la conversation habituellement vive et enjouée.

Le jour même de son arrivée à Rome, Mgr Jolivet eut la bonne fortune de dire la messe à la Confession de Saint Pierre. Il visita ensuite avec ses compagnons, malgré une pluie incessante, les sanctuaires et monuments de la la Ville Eternelle, célébrant la messe chaque jour dans une église différente.

1. Cette chapelle n'existe plus ; elle a été remplacée par une autre, peu avant la spoliation en 1902, de l'immeuble, converti en succursale du Ministère de l'Industrie et du Commerce.

Le 21 décembre nos pèlerins eurent une audience particulière du Saint Père. L'évêque s'entretint quelques instants seul avec Pie IX, puis ses amis furent introduits. Le Pape était debout au milieu de son appartement: il leur tendit sa main à baiser, ce qui ne les empêcha pas de se prosterner à ses pieds, et d'y appliquer dévotement leurs lèvres. « Voilà Grenoble qui revient » dit-il, reconnaissant M. le chanoine Pra, qui avait eu son audience la veille, et qui, en qualité de directeur de l'*Œuvre du Denier de Saint Pierre* dans le diocèse, avait remis au Pape une somme de 30.000 francs. Déjà Mgr Jolivet avait offert son écrin de diamants; il présenta de même l'or et les adresses que portait le Père Martinet. Pie IX parut extrêmement sensible à ce témoignage de foi et d'amour qui lui venait de si loin et d'une partie si intéressante de son troupeau. Il admira que les chercheurs d'or et de diamant ne se laissaient pas dominer par la cupidité. Il se montra touché surtout de l'offrande des pauvres néophytes du Basutoland.

En déroulant la première adresse, véritable chef-d'œuvre de calligraphie et de dessin, le Père Martinet fit observer qu'elle était écrite en anglais, et accompagnée d'une traduction française. « C'est bien, dit le Pape car je ne parle pas l'anglais, *I cannot speak english*. Et celle des Cafres? Je pense que vous avez eu soin aussi de l'écrire en français. » — « Elle a été traduite sur le vif, Très Saint Père, c'est-à-dire rédigée d'après les discours prononcés par les premiers chrétiens de cette nation. » Pie IX promit de lire avec intérêt ces adresses et déclara qu'elles seraient ensuite versées aux archives.

Voici les deux adresses dont il vient d'être question. D'abord celle des mineurs catholiques européens :

« TRÈS SAINT PÈRE,

« Permettez aux représentants des catholiques de la Terre-des-Diamants, dans le Sud de l'Afrique, de déposer à vos pieds l'hommage de leur profonde vénération et de leur inaltérable dévouement à votre personne sacrée.

« Tout pénétrés de douleur à la vue des dangers qui menacent l'Église, nous ne pouvons nous lasser, en même temps, d'admirer la longanimité avec laquelle Votre Sainteté soutient la lutte contre les périls du jour, aussi bien que l'invincible constance dont le Tout-Puissant l'a douée pour le maintien des principes sacrés de l'autorité divine sur la terre.

« Daigne Votre Sainteté nous permettre de nous prosterner, en union avec l'Église universelle, devant votre trône apostolique et de vous offrir, avec l'expression de notre parfaite soumission, de notre amour et de notre sympathie, notre modeste présent, juste tribut de notre piété filiale à l'égard de Votre Béatitude, aujourd'hui dépouillée et retenue captive pour avoir pris en main la défense des droits et de la liberté de l'Église.

« Si Votre Sainteté daigne accepter cette petite offrande, nos vœux les plus chers seront accomplis.

« Implorant votre bénédiction apostolique, nous nous soucrivons, de Votre Sainteté, les enfants dévoués. »

Suivaient seize noms.

En ce qui touche l'adresse des Basutos, voici en quelles circonstances elle fut rédigée.

Le Père Gérard avait réuni dans les exercices de la retraite tous les fidèles de la chrétienté naissante de Motsi-Wa-Ma-Jésu. A la fin de ces exercices, après la messe où tous communierent, ont tint une assemblée générale. De chaleureuses acclamations s'y firent entendre en l'honneur du Pape, et une collecte y fut organisée, pour être l'expression de la naïve tendresse dont tous ces fervents chrétiens se sentaient animés envers le Père commun des fidèles. Tous y prirent part : hommes, femmes, enfants des écoles et jusqu'aux nourrissons au nom desquels les parents voulurent faire une offrande spéciale.

On sait que les Basutos ne possèdent généralement ni or ni argent; tout leur avoir consiste en quelques couvertures dont ils se revêtent, et en deux principales sortes de céréales dont ils se nourrissent : le maïs et le *mabélé*, espèce de sorgho. A cela s'ajoute, selon la condition de la famille, un troupeau plus ou moins nombreux de bœufs, de moutons et de chèvres. Chacun donna au missionnaire de ce qu'il avait, pour que celui-ci en fit parvenir la valeur au Saint Père.

Avec son offrande, chaque néophyte se sentait inspiré d'adresser au Pape un petit discours, et réclamait pour lui la préférence. Par ordre du Père Gérard, vingt des plus instruits parlèrent successivement; et le missionnaire, qui prenait note de chaque discours, fit entrer toutes les pensées exprimées par les orateurs dans la touchante adresse qui suit :

« TRÈS SAINT PÈRE,

« O vous, le plus doux d'entre les hommes, ne vous offensez pas de la hardiesse que nous prenons de vous faire parvenir notre parole. Nous ne sommes qu'une poignée de chrétiens, et nous appartenons à la plus humble race du monde : nous sommes Basutos, de la famille cafre. Néanmoins, ô Père de tous les hommes, nous sommes vos enfants, puisque nous sommes chrétiens, et après que toutes les nations de la terre sont venues se prosterner aux pieds de Votre Sainteté, notre cœur nous presse de faire la même chose.

« Grâce vous soient rendues ! Autrefois nous vivions comme des bêtes qui mangent de l'herbe ; nous marchions dans l'obscurité de la nuit, ne sachant où nous allions ; mais voilà que par une inspiration divine vous nous avez envoyé des apôtres. Avec les religieuses, nos bonnes mères, ils nous ont appris les choses de Dieu. Aujourd'hui nous sommes des enfants de Dieu, les héritiers du Ciel. Grâce vous soient rendues ! Vous avez enlevé la malédiction qui pesait sur la tête des pauvres noirs.

« Une chose cependant nous afflige beaucoup. Nous avons appris que vous, le Père de tous les croyants, vous êtes en butte à de grandes tribulations et qu'elles vous viennent de ceux qui, étant baptisés dans la foi catholique, vivent comme s'ils ne croyaient pas.

« Pourquoi sommes-nous si éloignés de vous, Très Saint-Père, et dépourvus de bonnes armes ? Nous serions si heureux de combattre pour vous, contre les méchants (1).

« Que ferons-nous, Très Saint-Père ? Nous avons l'arme de la prière, c'est celle dont nous servirons.

« Ensuite, nous le disons pour votre consolation : vos grandes épreuves sont notre plus certaine espérance, elles nous confirment dans la foi : à ce signe nous vous reconnaissons pour le vrai fils et vicaire de Celui qui a été crucifié pour nos péchés, et qui est lui-même Dieu, et vrai Fils de Dieu.

« Oui ! nous nous consolons par cette parole que nos missionnaires nous répètent souvent : Le serviteur n'est pas au-dessus du maître ; s'ils ont persécuté le maître, ils persécuteront aussi les disciples.

« Vivez donc, ô Très Saint-Père, ! Que le bon Dieu vous conserve de longues années !

« Nous osons mettre aux pieds de Votre Sainteté une petite offrande. C'est l'obole de notre pauvreté. Nous ne sommes pas riches ; nous avons cependant voulu que nos plus petits enfants eux-mêmes prissent part à notre œuvre.

1. Celui qui a exprimé cette pensée est un homme énergique et vigoureux qui, dans une circonstance, a lutté corps à corps contre une panthère et l'a terrassée.

Nous donnons ce que nous avons : du grain de maïs et du grain de mabélé. Les missionnaires convertiront ces dons en argent. Ayez surtout pour agréables les sentiments d'une affection sincère que nos cœurs entretiennent pour Votre Sainteté.

« Étant à vos pieds vénérables, nous vous faisons une prière ardente : bénissez-nous, Très Saint-Père, nous et nos enfants, pour que nous restions fermes jusqu'à la mort dans la foi de Saint Pierre dont vous tenez la place, comme lui tenait la place de Jésus-Christ. Ensuite, faites tomber la pluie de grâces sur notre pauvre pays : il est desséché jusqu'à la mort. O Père de tous les hommes, ayez compassion de l'homme noir : envoyez-lui des prêtres. Quel malheur de voir tous nos frères encore païens ! Ajoutez des missionnaires aux premiers : le temps de la miséricorde céleste est arrivé pour la pauvre Afrique. »

Suivent les noms des néophytes principaux qui ont dicté cette adresse.

Ces diverses offrandes provoquèrent des explications que le Pape écouta avec un intérêt spécial. A l'issue de l'entretien, il voulut bien remettre à chacun des pèlerins un souvenir de leur visite.

Mgr Jolivet avait déjà reçu une médaille d'argent de grand modèle, frappée en commémoration du concile du Vatican, représentant d'un côté l'effigie de Pie IX, de l'autre le Christ donnant les clefs à saint Pierre prosterné à ses pieds. D'autres médailles furent remises à M. Pra et au Père Martinet. Le Saint Père adressa ensuite au Vicaire apostolique quelques paroles affectueuses et tout apostoliques au sujet de sa mission lointaine, et, en le bénissant, il fit une mention spéciale de ses coopérateurs ainsi que tous les colons et indigènes des contrées confiées à sa sollicitude pastorale (1).

L'évêque missionnaire avait hâte de rentrer en France, afin de préparer son départ.

Après un passage rapide à Marseille et à Bordeaux, il se rendit au pays natal pour prendre congé des siens. Le 13 Janvier 1874, nous le trouvons à la communauté des Religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus chanoinesses de Saint-Augustin, établies depuis le 14 Janvier 1860, à Pont-l'Abbé, en bordure de la place du Marhallac'h. Reçu dans la salle de réunion, il raconta aux moniales les conso-

lants détails de son voyage à Rome. « Nous étions surtout heureuses observent-elles, de l'entendre parler de notre bien aimé Pontife, Pie IX, de sa paternelle sollicitude pour ses enfants de son amabilité, de sa touchante simplicité en recevant un écrin contenant sept beaux diamants, don et produit du diocèse de Natal. Il nous dit aussi que Notre Saint Père conserve une mémoire étonnante; il nous en cita des exemples entr'autres celui-ci : Quelque temps après la première audience particulière, Mgr Jolivet se rendit à une audience générale; il fut agréablement surpris d'entendre Notre Saint-Père lui dire en le désignant : « Voilà l'Evêque de Natal ! »

Après avoir recommandé aux religieuses de beaucoup prier pour lui et pour son troupeau, l'Evêque les bénit en les assurant de son bon souvenir. Il vit ensuite toutes leurs œuvres, s'arrêtant plus longuement au pensionnat où sa petite nièce lui adressa, en son nom et au nom de ses compagnes, un compliment de circonstance, qu'il accueillit aimablement par quelques paroles d'un charmant à-propos (1).

De Bretagne Mgr Jolivet se rendit à Paris, puis en Angleterre où il visita les principales maisons des Oblats, puis il se dirigea vers Southampton accompagné des Pères Barthélemy, Walsch, et Weber, du Frère de Lacy, diacre, de deux frères convers et de quatorze sœurs de la Sainte-Famille, dont six pour les missions de Piétermaritzburg, quatre pour la mission de Durban et quatre pour celle de Bloemfontein.

Le 25 Janvier 1875 la pieuse caravane, dirigée par Mgr Jolivet, s'embarqua à Southampton sur le *Syria*, pour être à Plymouth le lendemain à onze heures. Les voyageurs étaient si nombreux que l'évêque dut partager sa cabine avec deux compagnons.

A deux heures de l'après-midi le vaisseau quittait les côtes d'Angleterre et cinglait vers Madère (2).

Les deux premiers jours de la traversée furent plutôt mauvais. Les religieuses, les Pères et les Frères durent garder la chambre; quant à Mgr Jolivet il ne ressentit aucun malaise et put donc entourer de sollicitude ses compagnons malades. Le 30 janvier tous

1. — Archives des Augustines de Pont-l'Abbé.

2. — La source de notre relation est le *Journal de voyage*, écrit par l'une des Sœurs voyageuses : *Annales de la Sainte Famille*, tome VII, pp. 429-457.

étaient à peu près remis, sauf le Père Weber, et les religieuses apprirent avec joie que le lendemain, le Vicaire apostolique dirait la messe dans un appartement mis à sa disposition par le capitaine.

Le 31 Janvier, dimanche de la Sexagésime, l'évêque célébra le saint Sacrifice. « Quel bonheur ma bonne mère! écrit l'une des religieuses, nous avons eu la Sainte Messe et toutes nous avons pu communier! Vous auriez été heureuse de voir toute la caravane groupée dans une petite salle, près de Monseigneur qui faisait descendre la Sainte Victime sur un bien modeste autel, et de là dans nos âmes, afin de les fortifier. Nous avons bien besoin de cette céleste nourriture, nous étions affaiblies par la privation de ce divin aliment. Que Dieu est bon! mais combien il l'est surtout pour ses enfants qui ont tout quitté pour le suivre!... Oh! comme nous le sentons aujourd'hui!... »

A dix heures eut lieu l'office protestant, présidé par le capitaine, à défaut de ministre. Dans l'après-midi, l'équipage assista aux Vêpres que chanta Mgr Jolivet. Vers six heures le canon annonce que Madère est proche. Tous se mettent en mouvement; on illumine le bateau, on prépare un feu d'artifice, et on arrive triomphalement au port. Au même moment, de petites nacelles viennent prendre les passagers qui désirent se rendre en ville: il y a trois heures de repos. Pendant que l'évêque visite l'île, les religieuses restent sur le navire.

A dix heures, le canon annonce, qu'on va repartir, et quelques instants plus tard on lève l'ancre. Peu à peu, la terre disparaît, on se retrouve en pleine mer, et chacun se retire dans sa cabine.

Les jours suivants le temps est magnifique et la mer bien calme.

En dehors de leurs exercices de piété, les religieuses s'adonnent à l'étude de l'anglais. Le 4 février, elles se confessent dans la cabine de l'évêque, et ont le bonheur de faire la communion le lendemain, premier vendredi du mois. Ce jour-là le Cap-Vert est en vue.

Le 6 février, la chaleur devenant excessive, tout l'équipage revêtit l'uniforme d'été. Les pauvres Sœurs hélas! ne purent se procurer ce soulagement.

Pendant une quinzaine de jours la mer va être généralement houleuse et s'unira à la chaleur pour fatiguer les passagers. Ce sera un vrai voyage de pénitence. A l'endroit de la caravane missionnaire tous les pas-

sagers sont, heureusement, très affables. Le 11 février, le capitaine fit transporter, son piano sur le pont, et il y venait chanter avec les officiers du bord. C'était là, le plus souvent des chants pieux. Le dimanche 14, Mgr Jolivet célébra la messe. Dans la soirée il présida les Vêpres et prononça quelques paroles d'édification. Le prélat aurait désiré célébrer le saint sacrifice le mercredi suivant ; par prudence il s'en abstint, à cause du tangage. « Vous seriez heureux, ma bonne Mère, écrit une des religieuses, de voir la force avec laquelle Sa Grandeur résiste à toutes les intempéries de la mer. Jamais le moindre malaise ; c'est le marin par excellence. ce dont nous remercions le Seigneur, car nous serions bien malheureuses de le voir souffrant avec tous nos malades. Dès le matin, avant sept heures, il se promène sur le pont, ayant à la main et ne le quittant presque jamais, un livre intitulé *le Ménage*. Ce livre dans les mains d'un évêque, est encore bien plus remarquable, ce qui nous amuse beaucoup. Il a appris aujourd'hui, nous dit-il, à faire la lessive ».

Le dimanche 21 février, nos missionnaires débarquèrent au Cap. Au cours des trois jours qu'ils y passèrent, le Vicaire apostolique fut reçu à l'évêché et les Sœurs de la Sainte Famille au couvent des Dominicaines.

Le 24 au soir, on embarqua sur un nouveau navire le *Zulu*, qui leva l'ancre le lendemain, dès la pointe du jour. Au bout de quelques heures, le mal de mer recommença et chacun de nos voyageurs sauf l'évêque, dut lui payer un tribut.

Le 26 février, vers quatre heures du soir, le bateau s'arrêta en face de Mosselbay. Deux missionnaires français, des Missions Africaines de Lyon, vinrent y saluer Mgr Jolivet. Celui-ci, accompagné des Pères Oblats, descendit avec eux à terre, et après avoir visité leur établissement, ils regagnèrent le bord. Le lendemain matin, dans l'église des Religieux Africains, l'évêque célébra la sainte Messe, à laquelle assistèrent les Sœurs de la Sainte-Famille.

Le départ de Mosselbay eut lieu à midi. Le lendemain à la même heure on commence à apercevoir les premières maisons d'Algoa-Bay, à Port-Elisabeth. Tout s'agite sur le navire ; on hisse les drapeaux, le canon tonne, et quelques minutes plus tard on arrive. Des nacel-

les conduisent au port la caravane missionnaire, et pendant que les religieuses s'acheminent vers le monastère des Dominicaines, Mgr Jolivet se rend au presbytère, en compagnie du curé de l'endroit qui avait bien voulu se porter à sa rencontre. Le 1^{er} mars, à trois heures de l'après-midi le navire quittait le port, au milieu des acclamations de la foule, réunie pour saluer les missionnaires à leur départ.

Au cours de la soirée et pendant les deux jours suivants, le mal de mer fatigua beaucoup les voyageurs. Le 4 mars marqua le terme du voyage. « Enfin, c'est l'heure de la délivrance, écrit l'une des Sœurs. Quel bonheur, ma bonne Mère ! Depuis quarante jours nous soupignons après ce moment. Nous apercevons de loin la ville (de Port-Natal) ; tous les cœurs sont heureux. Enfin il est une heure et demie, nous arrivons ; nous touchons à peine le port que déjà nous apercevons des nacelles qui viennent à nous. »

Les Pères Sabon et Baudry étaient là, qui s'occupèrent des bagages de nos voyageurs. Les fidèles de la cité s'empressèrent de faire au nouvel évêque une brillante réception. Il installa quelques religieuses dans le local que le curé, le Père Sabon leur avait fait préparer, puis administra le sacrement de Confirmation à un grand nombre d'adultes. Catholiques et protestants se rendirent à la cérémonie avec une religieuse curiosité, et la foule remplissait les abords de l'église, avec le jardin qui l'entoure.

Le 16 mars l'évêque s'acheminait vers Maritzburg. Le Père Barret et les deux principaux magistrats de la ville vinrent le lendemain à sa rencontre jusqu'à une distance de trois lieues. Il prit place dans leur voiture et fit, à côté d'eux, son entrée dans la ville épiscopale. Les catholiques réunis à la porte de l'église lui adressèrent, par l'entremise de M. Bord, l'hommage de leur vénération. Après les avoir remerciés de leur pieux accueil, il leur donna sa bénédiction. Le lendemain en la fête de Saint Patrice, si cher aux Irlandais, le prélat célébra sa première messe à Maritzburg.

CHAPITRE IV

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE NATAL

Le vicariat de Natal, au moment où y abordait Mgr Jolivet, comprenait dans sa circonscription : la colonie anglaise de ce nom, le Basutoland, placé également sous la loi anglaise, les deux républiques hollandaises d'Orange et du Transval, et une nouvelle colonie, la Terre-des-Diamants que les Anglais venaient de s'adjuger dans le territoire de l'Etat Libre d'Orange sur les bords du Vaal.

La côte du Natal fut découverte le 25 décembre 1497 par Vasco de Gama. Le célèbre navigateur y remarqua une rade qu'il nomma Port-Natal à cause de la fête de Noël qu'on célébrait en ce jour. Vers 1825 quelques colons anglais se fixèrent autour de ce petit port. Dans le territoire de Natal des Boers, émigrés du Cap, fondèrent en 1839 la république *Natalitia*. Mais le gouvernement du Cap refusa de reconnaître leur indépendance et s'empara du Natal en 1845. Neuf ans plus tard, le pays fut érigé en colonie britannique.

En 1874 la colonie de Natal était bornée au Nord par le Zouloulund proprement dit (1) et par le Transvaal, à l'Est par la chaîne du Drakenberg, qui la séparait de la république d'Orange et du Basutoland, au Sud par le fleuve Key.

On désignait alors les noirs de ce pays sous le nom de Cafres. C'est là un terme de mépris qui tire son nom de *kaffir*, « infidèle », mot arabe né lors du premier contact, dans la région du Haut-Nil, entre les Musulmans et les Bantous. Au cours du XIX^e siècle, on le trouve uniquement employé, en Afrique du Sud, par les Anglais et les Boers pour désigner les noirs en général, et souvent certains noirs d'une région particulière.

1. C'est au dépens du Zouloulund que fut formée la république de Natal, où les Zoulous demeurèrent très nombreux. Le Zouloulund sera incorporé au Natal en 1897.

« Les noirs en général : on l'entend des Zoulous comme des Basutos et des Béchuana, même des Hottentots du Sud-Ouest, quoique plus rarement pour ces derniers.

« Certains noirs en particulier : au Sud du Zouloulund se trouve une région peuplée de Pondos, Tembus, Xosas et Griquas de l'Est, que les Anglais avaient cru plus commode d'appeler Cafrerie ; les habitants en étaient désignés sous le nom générique de Cafres.

« Depuis une trentaine d'années, on réagit contre cette appellation. La région susdite s'appelle maintenant Transkei, et les districts y portent le nom des habitants : Pondoland, Tembuland, Griqualand East, etc. Les missionnaires s'efforcent de ne plus employer cette dénomination qui déplaît souverainement aux noirs. On évite même de dire « *kafferkorn* » pour « maïs ». Les ethnologues protestent énergiquement contre ce mot qui a le grand désavantage de brouiller les concepts scientifiques sur la répartition des races bantoues en Afrique du Sud.

« Quand les missionnaires sont venus dans le pays, au milieu du XIX^e siècle, ils ont adopté la manière de parler habituelle ; les Zoulous avaient un prestige à part, à cause de leur vaillance et de leur humeur belliqueuse, à cause surtout de leurs armes victorieuses ; mais leurs frères du Sud, souvent vaincus par eux et divisés en petites tribus décimées, étaient plus difficiles à connaître séparément et à distinguer par leurs noms nationaux ; aussi les désignait-on sous le vocable générique de Cafres et leur pays était-il appelé Cafrerie. Ils se sont conformés à l'usage, ce qu'il faut soigneusement éviter de faire aujourd'hui (1).

Le Natal est une région fort belle et qui ne manque pas de pittoresque.

« Du littoral jusqu'au Drakenberg, qui a des pics de deux à trois mille mètres et davantage, le sol s'élève par une série de terrasses irrégulières, semblables aux marches usées d'un escalier gigantesque.

1. Cfr. *Catholic Encyclopedia*, Appleton, New-York, tome VIII, 591-592 : « terme populaire que les indigènes n'emploient pas, qui prête à confusion... » *Herders Konversation-Lexikon*, tome IV, 1202 : « terme qui désigne l'ensemble des Bantous sud-orientaux des territoires du Transkei. »

Note du R. P. Perbal, O. M. I., Secrétaire des Missions des Oblats de Marie-Immaculée.

« Peu sensible près de la côte, le passage de l'un à l'autre de ces gradins devient de plus en plus brusque à mesure que l'on s'avance vers l'intérieur. Leurs bords, entourés et ravinés par les eaux courantes, présentent des gorges profondes. En certains endroits même, on ne rencontre plus qu'un assemblage confus de contreforts et de chaînons, donnant à la contrée un aspect sauvage. Ruisseaux et rivières s'y précipitent dans des lits creusés entre des parois de rochers y formant une multitude de chutes et de cascades, tour à tour imposantes et gracieuses.

« Cette différence d'altitude occasionne une grande variété de climats. C'est d'abord, dans la zone maritime, sur une largeur de 25 à 30 kilomètres, le climat tropical avec sa végétation luxuriante : cocotiers, cannes à sucre, bananiers, thé, café, tabac, gingembre, poivre, indigo, etc. ; puis le climat tempéré des terrains superposés, où poussent abondamment tous les produits de l'Europe : froment, orge, maïs, légumes, fruits. Au-dessus s'étendent de superbes prairies, très aptes à l'élevage des chevaux et des bêtes à corne. Enfin, sur le flanc des montagnes, des forêts nombreuses aux arbres superbes s'élançant en ligne droite jusqu'à 50 et 60 mètres. Là le climat est plutôt froid, et les sommets de la chaîne du Drakenberg sont couronnés de neige une partie de l'année. Non moins variée est la faune. Lions et éléphants ont disparu ; mais on trouve encore panthères, sangliers, antilopes, hippopotames, crocodiles, singes innombrables, serpents de toutes tailles et oiseaux de toutes couleurs (1). »

Le Natal a pour capitale Pietermaritzburg. Les villes principales sont Durban, Verulam et Ladysmith.

Le Basutoland est borné au Nord et à l'Ouest par le Calédon, affluent de l'Orange qui le sépare de l'Etat libre d'Orange, au Sud et à l'Est par les monts du Drakenberg. De l'Ouest à l'Est s'étagent la plaine, les plateaux et la montagne, dont certains sommets se dressent jusqu'à 11.000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Des gorges fer-

1. P. ORTOLAN, *Les Oblats de Marie-Immaculée durant le premier siècle de leur existence* tome II, p. 449.

mées par les contreforts du Drakenberg jaillissent d'innombrables ruisseaux et rivières qui arrosent le pays.

Au cours de l'été, la température, sans être excessive, devient, certains jours, très élevée. L'hiver, dans les plaines, dure de mai à août, dans la montagne, d'avril à la fin d'août. Le mercure ne descend pas d'ordinaire au-dessous de 13 degrés ; les frimas, la neige et la glace ne sont pourtant pas inconnus.

Le pays ne connaît pas d'arbres, sauf le pêcher sauvage et, près des rivières quelques saules ou quelques trembles dont le bois sert à la charpente des huttes. Le sol des vallées est fertile et produit du maïs, du sorgho, du blé et d'autres céréales. Le « *mabélé* », céréale nationale, est une plante vivace qui pousse dans les terrains les plus pauvres.

Des singes, gazelles, antilopes, chats sauvages se cachent dans les montagnes. Les serpents sont rares, mais, par contre, il y a une multitude d'oiseaux très variés.

La religion des Basutos est difficile à formuler. Ils ont une idée de Dieu qu'ils appellent « le Trèsgrand ». Leur religion est fondée sur l'immortalité de l'âme : ils ont peur des morts qui pourraient leur faire du mal et tâchent par certains rites à les pacifier et à se les rendre favorables.

La langue sesuto n'est qu'une des mille formes de la langue bantoue, parlée depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'Equateur et au delà.

Elle est fondée sur le système des préfixes et des suffixes (1).

Le territoire d'Orange est limité au nord par le fleuve Vaal, à l'ouest par le Griqualand occidental, au sud par le fleuve Orange, à l'est par le Basutoland.

Au point de vue géographique, ce pays comprend essentiellement deux régions : à l'est sur le versant occidental du Drakenberg, une série de plateaux granitiques étagés, limités au sud par le cours de

1. Voir l'intéressant ouvrage de Mgr BONHOMME, Vicaire apostolique du Basutoland : *Noir Or.* — Cet auteur fait remarquer les différences qui existent entre les mots : *mosotho basotho, sesotho et lesotho*. Le premier s'emploie pour le singulier : un « mosotho » ; le second est la forme du pluriel : des « basothos » ; le troisième s'emploie comme substantif ou adjectif, dans tout ce qui se rapporte à la langue ou aux mœurs : ainsi on doit dire « la langue sesotho » ou « le sesotho » ; le dernier signifie le pays : ce que les étrangers appellent « le Basutoland. »

l'Orange, au nord par celui du Vaal, et découpés profondément par les vallées des principaux affluents de ces rivières : le Calédon, le Zand, etc. A l'ouest, au contraire, le pays s'abaisse en plaines largement ondulées, couvertes de prairies. C'est au milieu de cette région que se trouve la capitale Bloemfontein.

Fondée par des Boers, émigrés de la Colonie du Cap en 1836 et du Natal en 1843, la Colonie d'Orange fut bientôt occupée par les autorités du Cap. Le 22 février 1854, par la Convention de Bloemfontein, l'Angleterre reconnut son indépendance. L'Etat libre d'Orange fut alors organisé en république. De riches mines de diamant ayant été découvertes, en 1867, dans le Gricqualand occidental, l'Angleterre contesta la possession de ce territoire à l'Etat libre d'Orange, qui dut en accepter l'abandon (13 Juillet 1876) contre une indemnité de 2.250.000 francs.

Le Transvaal est une contrée de l'Afrique australe qui doit son nom à sa situation par rapport à la colonie anglaise du Cap : *trans, au-delà*, c'est-à-dire au nord de la rivière Vaal. Elle est limitée au sud par le Vaal, qui la sépare du territoire d'Orange et par des ramifications des monts Drakenberg, qui la séparent du Natal; à l'est par le Zouloulund et le Mozambique; au nord et au nord-ouest par le fleuve Limpopo; à l'ouest par le Béchuanaland.

Le Transvaal est un haut plateau où prospèrent l'Européen et la plupart des produits agricoles de l'Europe. Certaines régions sont assez chaudes pour les plantations sous-tropicales : tabac, thé, café, canne à sucre, ananas, bananier.... L'élevage du bétail y est la principale des ressources agricoles.

Le Transvaal a été exclusivement occupé par des tribus noires jusqu'en 1836, époque à laquelle des émigrants Boers, venus de la Colonie du Cap, s'établirent sur les deux rives du Vaal. Ils furent renforcés en 1843 par d'autres Boers, émigrés du Natal pour fuir la domination anglaise, et fondèrent la cité de Potschefstroom.

Peu à peu ils se répandirent jusqu'au Limpopo. En 1849 fut fondée la république du Transvaal, avec Prétorius comme président et Prétoria comme capitale. Entre Prétoria et Potschefstroom, on créa la vil-

le de Johannesburg. Le gouvernement britannique reconnut, en 1852, l'indépendance du Transvaal.

*
**

C'est en 1852 que les Pères Oblats abordèrent au Natal, dont Mgr Allard fut le premier Vicaire apostolique.

Sacré à Marseille le 13 Juillet 1851, le prélat débarqua à Port-Natal le 15 mars de l'année suivante, avec quelques compagnons. A Durban, qui comptait 2000 habitants, il ne découvrit qu'une centaine de catholiques : colons émigrants et soldats de la garnison. Il se mit aussitôt en devoir de bâtir une chapelle qui, terminée en deux mois, fut inaugurée solennellement le 24 Juillet 1853. Quelques années plus tard une école catholique fut créée dans la localité.

Déjà, au cours de la première quinzaine d'avril 1852, l'évêque s'était rendu dans la capitale, Pietermaritzburg, à 90 kilomètres de Durban, et, neuf mois plus tard, le 25 décembre, il y bénissait une église. Là aussi une école catholique s'imposait : elle s'ouvrit dès le mois de mars 1853.

Au début de 1855, Mgr Allard envoya deux de ses missionnaires, les P. P. Gérard et Barret évangéliser les noirs du Natal et résider parmi eux, à une centaine de mètres de Pietermaritzburg. Il s'y rendit lui-même en avril 1858 et fit construire une église avec un presbytère. La Mission fut placée sous le patronage de Saint Michel.

Au commencement de 1860, le Vicaire apostolique résolut de fonder une nouvelle station missionnaire plus avant dans l'intérieur des terres. De Saint-Michel au site choisi, le voyage ne dura pas moins de cinq jours. Ici encore une maison fut bâtie pour les Oblats, ainsi qu'une chapelle dont la bénédiction eut lieu le 14 octobre 1860 (1).

Mgr Allard résolut alors de parcourir en tous sens la colonie et même d'entreprendre des voyages au-delà de ses frontières, à travers les montagnes du Drakenberg, pour pressentir les dispositions des peuplades. Nous le trouvons au Basutoland, ouvrant officiellement une Mission, le premier novembre 1863, par la dédicace qui fut faite de

l'église en présence du roi Moseh, de plusieurs de ses fils, de ses capitaines et d'une foule de Basutos.

Le 25 décembre 1864 étaient reçus les premiers cathécumènes et le jour du Saint-Rosaire de l'année suivante avait lieu le premier baptême.

Pour l'éducation des enfants le Vicaire apostolique avait fait appel en 1864 au concours des Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, congrégation fondée en 1820 par l'abbé Pierre-Bienvenu Noailles. Elles s'établirent à Roma le 8 avril 1865.

Un rapport présenté au Chapitre général des Oblats de 1873 nous fixe sur les résultats du zèle missionnaire de Mgr Allard. En voici un résumé.

Par la nature des lieux aussi bien que par le genre de ministère, le Vicariat de Natal, dans ses parties alors évangélisées, se divisait en trois vastes régions ou districts : le district de Natal, comprenant toute la colonie de ce nom ; le district de Basutoland, comprenant le territoire ainsi dénommé, et le district de Bloemfontein, comprenant l'État libre d'Orange, la Terre-des-Diamants et le Transvaal.

Sur ces vastes territoires vivaient des millions d'infidèles, de trente à quarante mille Européens et environ 1.400 catholiques.

Le district de Natal comptait deux établissements se partageant le service de la colonie entière : Pietermaritzburg et Durban. La première de ces Missions qui s'étendait aux quatre cinquièmes de la colonie, était desservie par un Père Oblat, secondé de deux frères convers. En ce qui la touche, le dernier recensement de la population catholique donnait le chiffre de 577, y compris les 150 soldats de la garnison. La Mission de Durban, desservie par un seul Père, comptait 584 catholiques, parmi lesquels 400 coolies venus de l'Inde.

Le ministère dans le district de Natal consista jusqu'à 1873 à maintenir les catholiques dans la foi. Quelques retours au sein de l'Église venaient de temps en temps consoler le cœur du missionnaire ; c'est ainsi que dans une période de quinze ans les Oblats reçurent environ cinquante abjurations de protestants.

En ville les missionnaires catholiques sont en lutte avec le protestantisme qui est nanti de ministres bien payés, des temples bien bâtis et d'écoles bien fréquentées.

Quant au district de Basutoland, il ne possédait en 1873 qu'un seul établissement, celui de Motsi-wa-ma-Jesu, ou Roma. Il y avait là deux communautés, l'une de missionnaires Oblats, l'autre de religieuses de la Sainte-Famille, deux écoles d'indigènes, une école de garçons et une école de filles. A quelque distance de l'établissement deux succursales avaient été successivement fondées, celle de Saint-Michel et celle de Saint-Joseph de Korokoro.

Le poste de Motsi-ma-Jesu était formé par l'église, la résidence du Vicaire apostolique, la maison des missionnaires, le couvent des Sœurs de la Sainte-Famille et deux écoles ou orphelinats. L'église, comme un navire en perdition, faisait eau de toutes parts.

Avec la permission du roi, les Oblats avaient pris possession de 400 acres de terre cultivable, autour de la résidence, et ce vaste terrain fournissait en forêts, légumes et céréales ce qu'il fallait pour sustenter la mission toute entière.

Quand à la station de Saint-Michel, c'était un grand village païen en voie de devenir chrétien, à deux lieues environ de Motsi-ma-Jesu. Il y avait là une église convenable en pisé, une maison d'habitation pour les Sœurs, et un appentis adossé à l'église, servant de maison d'école.

Le poste de Saint-Joseph de Korokoro constituait une étape en avant dans la voie de la conquête. Tout y était sur le modèle de Saint-Michel.

Entre 1865 et 1873, la mission du Basutoland avait enregistré trois cents baptêmes et vingt-cinq mariages chrétiens.

C'était un usage entré dans les mœurs du pays que lorsqu'un jeune homme demandait une fille en mariage, il donnait aux parents de celle-ci dix, douze, quinze vaches, selon les qualités de la future. Force fut aux missionnaires de laisser subsister cet usage entre chrétiens en leur faisant comprendre toutefois la dignité de la femme et la nature de cette donation. Un jeune homme chrétien, pas plus qu'un païen ne pouvait donc se marier s'il n'avait le nombre nécessaire de vaches, au moins pour compléter la part qui lui revenait de sa famille. L'école se trouvait ainsi en opposition avec cet intérêt capital et constituait un obstacle au mariage. C'est pour remédier à ce mal et

garder les enfants à l'école jusqu'à l'époque du mariage que les missionnaires se proposaient de créer un trousseau de dotation, et de faire une demande de fonds à l'Œuvre de la Sainte-Enfance, pour la réalisation immédiate du projet.

Le district de Bloemfontein comprenait deux résidences, l'une dans la cité de Bloemfontein, l'autre dans la Terre-des-Diamants.

La ville de Bloemfontein, siège du gouvernement boer ou hollandais, comptait peu de catholiques. Il y en avait environ trois cents répandus dans les fermes à de grandes distances. A Bloemfontein même, à défaut d'église, le service liturgique se célébrait dans l'un des appartements d'une maison. Le ministère, dans le district, consistait à parcourir les fermes, et à y séjourner quelque temps pour donner l'instruction et préparer à la réception des sacrements. Ces voyages se faisaient tantôt à cheval, tantôt en voiture légère, tantôt en wagon, c'est-à-dire dans une solide charrette, attelée de plusieurs paires de bœufs. Seules les localités de Smithfield et de Fauresmith, où les catholiques se trouvaient réunis au nombre de vingt et cinquante, possédaient une chapelle.

La seconde résidence du district étant celle de la Terre-des-Diamants ou Bristish-Gricqualand-West.

Quant au Transvaal, les missionnaires n'y possédaient ni chapelle ni résidence. Mgr Allard y était, cependant, propriétaire d'un terrain, qu'il avait reçu à titre gracieux du Président de la République, pour la création d'un établissement religieux.

Les mines de diamant découvertes au Gricqualand-West et au Transvaal avaient attiré dans le pays une grande affluence d'Européens, et donné un nouvel essor à l'activité industrielle et commerciale. Dans l'ensemble des localités où se trouvait la pierre précieuse, on estimait à environ 400.000 le nombre des mineurs. Sur les 10.000 blancs qui figuraient dans ce chiffre, mille environ professaient le catholicisme.

Un seul Père était chargé du service religieux auprès de cette population catholique presque toute irlandaise. Il n'avait à sa disposition, en 1873, qu'une église à New-Ruch et deux écoles (1).

1. M. C. O. 1873 pp. 430-453.

CHAPITRE V

LA PREMIÈRE ANNÉE D'APOSTOLAT
(1875)

Le 18 mars 1875, Mgr Jolivet envoya le Père Walsh vers les mines d'or, pour y établir une nouvelle mission parmi les Européens.

Au cours du séjour de l'Evêque à Maritzburg les autorités de la ville rivalisèrent de courtoisie à son endroit. Le gouverneur l'invita à sa table. Les deux évêques protestants lui firent visite. Ici comme à Durban, Charles-Constant voyait des auditoires nombreux de protestants se former autour de sa chaire et goûter ses pieuses allocutions.

Le 18 mars, après avoir débarqué sur la terre africaine, les religieuses de la Sainte-Famille passèrent une dizaine de jours chez leurs Sœurs de Durban, puis le 23 mars, elles prirent la route de leur Mission. Le lendemain, à Pietermaritzburg elles reçurent la visite de Mgr Jolivet. La foule se pressait sur le passage du prélat, témoignant ainsi la joie que faisait éprouver son arrivée.

La fête de Pâques, à Maritzburg, se célébra très solennellement. Le Vicaire apostolique présida les offices; quant aux Sœurs, elles chantèrent à la grand'messe, et par là s'attirèrent les sympathies de la population, qui s'attache à tout ce qui est extérieur et qui raffole de musique.

Devenu aumônier des Religieuses, le Père Barret indiqua en chaire, le dimanche de la *Quasimodo*, le but de leur mission, les bons résultats qu'elle devait produire et fit ressortir les avantages d'une éducation chrétienne; il termina en annonçant pour le lendemain l'ouverture de l'école communale. Bientôt 80 enfants fréquentaient régulièrement la classe.

Le 30 avril les Sœurs prirent possession du local que leur avait cédé Mgr Jolivet. Le lendemain celui-ci voulut bien célébrer la messe dans leur humble chapelle.

Le 4 mai, jour de la Pentecôte, fut une grande fête pour la paroisse : on y célébrait la première Communion. Cinq enfants s'approchèrent pour la première fois du banquet eucharistique, et vingt-quatre reçurent la Confirmation des mains de Mgr Jolivet.

Le lendemain l'évêque donna la Communion et la Confirmation à une jeune fille de seize ans qui n'avait pu obtenir de son père protestant la permission de venir la veille.

Le 18 mai, veille du dimanche de la Trinité, ce fut l'ordination sacerdotale du Frère de Lacy, qui célébra le lendemain sa première messe dans la chapelle des religieuses. Le Vicaire apostolique quitta Maritzburg, le 28 du même mois (1).

De tous côtés, prêtres et fidèles réclamaient la présence de leur premier Pasteur. Le Père Bompert était impatient de le posséder à Bloemfontein ; le Père Le Bihan comptait mélancoliquement les jours d'attente, et le clergé de Motsi-ma-Jesu n'était pas le moins pressé.

L'évêque voulut bien répondre à l'appel de tous, et, le 28 mai il commença une longue et fatigante tournée à travers la partie évangélisée de son vaste vicariat. Porté dans une voiture légère attelée de six chevaux rapides, il fit route à grandes journées vers Bloemfontein, à travers des chemins défoncés et sablonneux.

A Bethléem il put s'apercevoir, à la couleur du pain, que la civilisation avait encore beaucoup de progrès à y faire.

A Winburg, M. Mac-Grath, catholique de vieille roche, lui offrit la plus aimable hospitalité. Il passa la journée du 2 Juin auprès de ce respectable Irlandais, et, le lendemain, M. Mac-Grath le conduisait lui-même jusqu'à Bloemfontein.

A cinq milles à peu près de la ville, Charles-Constant trouva les Pères Bompert et Weber qui étaient venus à sa rencontre, accompagnés d'une nombreuse cavalcade. Ils le saluèrent puis lui firent escorte. Ce fut alors l'entrée triomphale de l'évêque dans la seconde ville de son vaste diocèse.

Le 4 juin, fête du Sacré-Cœur, dans une chapelle dont les dimensions ne répondaient pas à l'affluence des fidèles, la messe solennelle

fut chantée avec goût et piété par la société musicale des catholiques de la cité.

Le dimanche qui suivit, Mgr Jolivet administra le sacrement de confirmation. Puis, sans perdre de temps, il se mit à l'étude d'une importante construction à élever sur les terrains que, sous la précédente administration, le gouvernement avait donnés à la mission catholique. Il s'agissait d'un vaste pensionnat de filles, pour la population blanche de l'Etat libre d'Orange, dont Bloemfontein était la capitale ; pensionnat dont le personnel enseignant fourni par la Sainte-Famille, était venu d'Europe avec le Vicaire apostolique et s'occupait, en attendant, à Durban et à Maritzburg.

Ne trouvant pas d'architecte à sa convenance, Mgr Jolivet traça lui-même un plan détaillé de l'édifice projeté, et en mit aussitôt l'entreprise en adjudication. Les journaux lui prêtèrent l'appui de leur publicité, et tout fut organisé pour qu'à son retour des Mines-de-Diamant, il pût passer le contrat de bâtisse, et présider à l'ouverture des travaux.

Le 15 juin, le prélat s'achemina vers Kimberley, quartier des Mines-de-Diamant, où se trouvaient l'église catholique et l'habitation du missionnaire. L'arrivée dans cette ville fut encore plus solennelle que partout ailleurs. A deux lieues du camp, une voiture attendait l'évêque. Le Père Le Bihan était là avec ses catholiques. Plus de 150 cavaliers ouvraient la marche, faisant voler des tourbillons de doussière. La population entière était là, présente, s'associant à la joie des fidèles. Les femmes, les enfants et les vieillards s'étaient réunis à la porte de l'église. Là encore grande manifestation d'allégresse, grande profusion de fleurs, énergiques assurances de fidélité et de dévouement. Monseigneur eut pour tous une parole aimable ; il rappela le souvenir de l'audience du Saint-Père, où il avait présenté à Sa Sainteté l'offrande en or et en diamants que les mineurs avaient généreusement fournie et accompagnée d'une belle adresse.

Le prélat entra aussitôt en rapport avec les notabilités de la ville qui se hâtèrent de répondre à ses avances. Après avoir donné à plusieurs personnes le sacrement de confirmation, il réunit les hommes de foi pour les entretenir des œuvres considérables qu'il se proposait

1. *Annales de la Sainte-Famille*, tome VIII, pp. 285-292.

d'entreprendre, et du besoin qu'il avait de leur concours. Les dames, d'autre part, organisèrent un bazar au profit des œuvres de la mission. Pour la même fin, le Père Le Bihan, sur l'invitation de Mgr Jolivet, mit en loterie un wagon qui lui avait coûté 3.600 francs, et dont il retira 12.500. Enfin un grand banquet fut donné en l'honneur du nouvel évêque. Celui-ci se trouva fort touché des bonnes dispositions de ses enfants et de la bienveillance qu'il rencontrait partout auprès des membres du gouvernement.

Le 30 juin le prélat reprenait le chemin de Bloemfontein, en compagnie du Père Bompart. Ils durent se hâter pour arriver le 2 juillet et n'être pas privés de dire la messe le jour de la Visitation.

Le contrat pour la bâtisse du pensionnat fut alors légalement passé avec un entrepreneur. Tout devrait être fini pour le 10 juillet de l'année suivante.

Le 3 juillet 1875, le Père Gérard, supérieur de Motsi-ma-Jesu vint rejoindre ses deux confrères à Bloemfontein. Trois jours plus tard il galopait aux côtés du Vicaire apostolique porté par une légère voiture en direction du Basutoland.

Le 7 juillet, le Père Monginoux, de Motsi-ma-Jesu, se porta à la rencontre de Mgr Jolivet, à cheval, accompagné d'une centaine d'hommes en grand costume de fête et armés de fusils. Ils devaient le rejoindre au Petit Calédon et l'y saluer par une décharge. Mais la journée étant fort avancée, l'évêque décida de passer la nuit à Saint-Michel.

Le lendemain matin les Sœurs de la Sainte-Famille se mirent en route de bonne heure pour aller au-devant de lui. A vingt minutes de la Mission, les Pères avaient disposé un arc de triomphe. Ce fut là que les enfants blancs du Collège récitèrent leur compliment au prélat, et qu'une foule considérable se joignit aux Sœurs pour l'escorter, au milieu des chants et des décharges de fusils, jusqu'à l'église, qu'entouraient six arcs de triomphe. Après avoir pris place au siège qui lui était préparé, Sa Grandeur écouta avec bonté un compliment en anglais que lui débitèrent deux petites noires; des chants furent exécutés, puis une femme mariée, ancienne élève des Sœurs, remit une adresse au nom des chrétiennes. L'évêque répondit à tout par de bonnes et affectueuses paroles.

Le lendemain les religieuses jouirent en famille de la présence de leur premier Pasteur, qui, dès lors, se constitua leur aumônier. Il célébra la messe dans leur petite chapelle, visita les classes, reçut les vœux et les chants des enfants, encouragea maîtresses et élèves, et mit le comble à la joie par une large distribution de bonbons. « Comme nous étions heureuses, écrit une Religieuse à la Mère Générale, en entendant Mgr Jolivet nous parler de la famille, de nos Sœurs venues avec lui à Natal, des œuvres du vicariat créées ou à créer. Nous goûtions enfin le bonheur acheté par tant de sacrifices et par une si longue attente; nous ne savions comment exprimer notre reconnaissance envers le bon Dieu et nos Supérieurs ».

Le 11 Juillet fut un jour de grande présentation. Les chrétiens avaient eu les prémices; les païens devaient être aussi de la fête : « Le doyen de nos bœufs, écrit le Père Monginoux, fut désigné comme victime et tombait sous le plomb meurtrier. Vous savez de quels tressaillements d'allégresse est salué ce coup de fusil qui retentit dans notre vallée à la première aurore d'un beau jour. Tous les villages des environs envoyèrent leur députation; c'est dire que les païens étaient nombreux. Ntsané, le gardien de notre vallée réunit autour de Monseigneur tous les chefs accourus à son appel. Il leur présenta le nouveau chef de Roma (1), venu pour leur faire du bien. Il termina sa harangue par les acclamations suivantes : « Amour au nouveau chef que le Seigneur nous envoie ! », et tous de répondre : « Oui nous l'aimerons. » — « Aidons-le à faire le bien ! » — « Oui, nous l'aiderons, nous ne nous opposerons jamais à lui. » — « Elevons nos cœurs à Dieu et remercions-le ! » — « Oui remercions-le. » Pour compléter la fête, les chrétiens, hommes et enfants, exécutèrent tour à tour leurs premiers chants de bienvenue et quelques autres qu'ils y ajoutèrent. »

Tel fut le premier dimanche que passa Mgr Jolivet à Motsi-ma-Jesu. Ce ne fut là, pour ainsi dire que le début d'une série de fêtes.

Plusieurs fêtes avaient été différées en vue de l'arrivée de l'évêque. Sa présence devait en augmenter la solennité et en rendre l'impression

1. A ce moment le terme *Roma* tendait à prévaloir sur celui de *Motsi-Wa-Ma-Jesu*, pour désigner la Mission.

sion plus durable pour les Indiens. Ce fut d'abord la Communion des enfants, qui eut lieu le 18 juillet. Dix petites filles s'approchèrent pour la première fois de la Table Sainte. Le 20 du même mois s'ouvraient les exercices préparatoires au baptême pour trente-neuf catéchumènes. Mgr Jolivet fit lui-même la cérémonie du 25 ; elle fut pieuse et imposante. Le soir du même jour, sept enfants de cinq à sept ans reçurent aussi le baptême ; ce qui porta à quarante six le nombre des chrétiens admis dans le giron de l'Église ce jour-là.

Entre temps l'évêque s'employait constamment à l'amélioration matérielle et morale de la mission de Roma. C'est ainsi qu'il décida qu'un grand hangar, récemment construit, servirait provisoirement d'église, et qu'une maison de communauté serait incessamment bâtie pour les Pères.

La fête de l'Assomption fut signalée par l'ouverture du Jubilé. Mgr Jolivet, pendant les quinze jours que durèrent les exercices, se complaisait à admirer la piété des néophytes. Chaque jour ils venaient des villages environnants assister à la messe, s'annonçant de loin par des chants sacrés. Une retraite de trois jours suivit ce temps de bénédictions spirituelles, et ce fut pour un grand nombre de chrétiens une excellente préparation au sacrement de confirmation. Le 29 août, jour de clôture du jubilé et de la retraite, cent-vingt néophytes reçurent la grâce qui rend parfait chrétien (1).

A quelques jours de là le préfet fit à Saint-Michel sa visite pastorale, Chrétiens et païens reçurent leur premier Pasteur avec autant de joie que de respect. Chaque chrétienne l'attendait à la porte de sa maison. Partout régnaient l'ordre et la propreté. Les sauvages n'ont point de chaises, et ils avaient compris qu'ils ne pouvaient présenter un banc de terre à leur évêque. Ils avaient donc simulé une sorte de canapé recouvert de tapis ou de très belles couvertures. Lorsque Mgr Jolivet eut pris place sur ce siège improvisé, la maîtresse de la maison arrivait avec un pot de bière, qu'elle lui offrait ; celui-ci l'acceptait complaisamment, y goûtait ainsi que les Pères qui l'accompagnaient, puis le donnait au chef de la maison, lequel le recevait comme ca-

1. M. C. O. 1875, pp. 493-516.

deau de l'évêque. Dans plusieurs familles on offrait même de la viande. Le chef du village, fervent catholique, se distingua : non seulement sa maison était pourvue de sièges, mais il servit un repas sur une table recouverte d'une nappe bien blanche. On y remarquait un poulet rôti, près duquel se voyaient le couteau et la fourchette pour le découper. Monseigneur remplit cette office lui-même et distribua les morceaux à l'assistance. Il bénit ensuite la famille et donna à chacun de ses membres une croix et une médaille ; puis il fit une distribution de bonbons que tous, petits et grands, reçurent avec reconnaissance. « Voyez-vous, ma bonne Mère, écrit une Religieuse, notre bon Evêque entrant ainsi dans plus de vingt maisons dont les portes basses et étroites l'obligeaient à passer à reculons : j'admiraits son courage à surmonter la répugnance qu'il ne pouvait manquer d'éprouver à boire dans ces *liopés* qui avaient auparavant servi à toute la famille, et sa complaisance à goûter le pot de bière qui lui était présenté dans chaque hutte, pour faire plaisir à nos pauvres sauvages. »

Le 3 septembre Mgr Jolivet se rendit à la mission Saint-Joseph, où il fut reçu avec joie par les habitants du village. Le chef fit un discours. Quand il fut arrivé à ces paroles : « Tu es notre père et nous sommes tes enfants », la foule s'écria : « Oui, oui, père nous sommes tes enfants. » Le Vicaire apostolique baptisa quatorze catéchumènes et quatre enfants, puis donna la confirmation à quatre néophytes.

Dans l'après-midi il était emporté vers Bloemfontein (4).

A la date du 21 septembre, nous le trouverons à Maritzburg, visitant l'établissement des Sœurs de la Sainte-Famille et bénissant les maîtresses comme les enfants (2).

Le 4 novembre, Charles-Constant y est encore, à l'occasion de sa fête, que les élèves célèbrent par de la musique, des chants et des compliments. Le 30 novembre, jour anniversaire de son sacre, il donna, chez les Sœurs, une instruction, qui fut suivie du salut du Saint-Sacrement.

Les examens qui devaient clore l'année 1875 avaient été fixés au 20 Décembre et devaient avoir lieu pour le pensionnat et l'école

1. *Annales de la Sainte Famille*, tome VIII, pp. 275-280.

2. *Ibid.*, pp. 297-298.

communale. Mgr Jolivet, assisté des Pères Barret et de Lacy, voulut bien les présider lui-même et se montra fort satisfait des résultats obtenus depuis le dernier examen trimestriel. Il insista vivement sur l'importance d'une éducation dont l'influence s'exerce sur toute une vie, démontra aux enfants la nécessité de profiter des avantages qui leur étaient offerts au prix de nombreux sacrifices de la part de leurs parents, et les engagea à redoubler d'efforts pour s'en montrer dignes.

Le lendemain, une petite fête, donnée dans l'une des salles du pensionnat, termina l'année scolaire. La séance commença à six heures du soir. Elle s'ouvrit par la récitation d'une prière, après laquelle les élèves présentèrent à Mgr Jolivet une adresse collective se référant à l'évêque, au Père Barret qui s'occupait de l'instruction religieuse de ces enfants, ainsi qu'aux parents. Le prélat les remercia de leur gracieuse adresse et les complimenta du bon ordre qui avait présidé à la cérémonie, et qu'il avait, du reste, remarqué chaque fois qu'il avait visité les classes. Il dit aux parents combien il était heureux de les voir prendre un si grand intérêt au progrès de l'école; et parlant ensuite en termes reconnaissants de la peine prise par les religieuses dans les soins accordés aux enfants, il les estima déjà bien récompensées par les consolants résultats obtenus dans le courant de l'année.

De nombreux et chaleureux applaudissements firent écho aux paroles du bon Evêque, et le *God save the Queen*, l'hymne national anglais, termina la séance. Il était huit heures du soir.

CHAPITRE VI

FONDATION D'UN COUVENT A BLOEMFONTEIN — VISITE AU BASUTOLAND
(1876-1877)

L'année 1876 fut marquée par la fondation à Bloemfontein d'un couvent de la Sainte-Famille (1).

Vers la mi-octobre furent faits à Maritzburg les préparatifs du long voyage. Le 18 de ce mois, on voyait dans un grand wagon que devaient traîner seize bœufs, une vingtaine de malles, des sacs de voyage, des matelas, des oreillers, enfin des provisions de bouche, entre toutes les plus indispensables vu le caractère en partie désertique du pays à parcourir. Ce singulier véhicule était recouvert d'une grande toile enduite d'huile de graine, ce qui constituait un particulier inconvénient : gare à qui aurait l'imprudence de s'y frotter.

Le 18 octobre 1876, à cinq heures du soir, Mgr Jolivet s'installe dans le wagon, avec le Père Lenoir et cinq religieuses de la Sainte-Famille. En sortant de Maritzburg, ils rencontrent quelques femmes indigènes qui viennent leur souhaiter un bon voyage. Vers huit heures, ils arrivent au sommet d'une haute montagne nommée *Table-Mountain* : c'est là qu'ils vont passer leur première nuit. On s'empresse donc de faire tous les préparatifs nécessaires. Le prélat invite les Sœurs à prendre le thé sous la tente qui lui doit servir d'appartement, puis on songe au repos. Le wagon est laissé tout entier à la disposition des religieuses.

Le lendemain 19 octobre, on se remit en route à cinq heures du matin. La méditation terminée, Mgr Jolivet charma les loisirs de ses compagnons par mille récits intéressants. L'un des grands désagréments de ces sortes de voyages, c'est la préparation des repas; cependant tout le monde s'y prête de bonne volonté et l'on s'en tire

1. La source du récit qui va suivre, est le *Journal de voyage des Fondatrices. Annales de la Sainte-Famille*, tome IX, pp. 365-383.

assez bien. L'une des Sœurs va sur la route à la recherche du combustible, qui s'y trouve facilement ; les autres préparent les légumes, et ôtent du wagon tout ce qui est nécessaire pour le repas. « Monseigneur, dit le *Journal des Fondatrices*, ne dédaigne pas de prêter son concours en maintes circonstances et de s'intéresser à ces petits détails ; aussi sommes-nous très à l'aise ; la touchante condescendance de notre bon Evêque nous le fait considérer comme un Père, et aplanit pour nous bien des difficultés. Tout se fait donc ainsi en famille, et notre vie nomade ne sera pas dépourvue de charme, ce premier jour nous en donne l'espoir ».

Deux jours plus tard, la caravane missionnaire entre dans le village de Mooi-River, qui compte à peine une dizaine de maisons et une église protestante. Le ministre de l'endroit, ayant appris l'arrivée des voyageurs, vient inviter Mgr Jolivet à visiter son église. Le campement fut installé à quelque distance du village, et le lendemain, dimanche, les religieuses eurent le bonheur d'entendre la messe sous la tente et de recevoir le Pain des voyageurs qui devait être leur force durant le long chemin qu'il leur restait à parcourir.

Le mardi, 24 octobre, le wagon traverse sur un sol pierreux, un pays fort accidenté, ce qui occasionne de brusques cahots. A chacune de ces secousses, les religieuses pensent avoir les membres disloqués ; leur frayeur amuse beaucoup le Vicaire apostolique, qui pour les consoler, rit volontiers de tous ces désagréments et sait toujours trouver le bon côté de la chose. On campe, ce jour-là, aux environs d'une vaste ferme, et le premier soin des religieuses est de faire provision de pain. Elles réussirent à s'en procurer chez une protestante qui poussa l'amabilité jusqu'à les gratifier d'un charmant bouquet de roses, d'œillets et de pensées.

A mesure que l'on avance vers Bloemfontein, les chemins deviennent de plus en plus mauvais et pénibles. A la date du 26 octobre, nos voyageurs sont entourés de hautes montagnes, et voient tomber des flocons de neige, au moment même où dans la plaine la chaleur est excessive. Les pauvres coursiers ont bien de la peine à traîner leur wagon, aussi la marche est-elle fort lente ; il faut faire de nombreuses haltes ; cela va durer plusieurs jours. On profite de ces mo-

ments pour faire d'agréables excursions et visiter les beaux sites du pays. Monseigneur est le chef de bande, il est heureux et fier de contempler et de faire admirer les points de vue intéressants de son immense vicariat. Nos promeneurs sont infatigables, mais il oublie que ceux qui restent peuvent s'inquiéter d'une absence prolongée. Une fois l'inquiétude fut à son comble, et déjà l'on se livrait à de sinistres pensées. Le Père Lenoir se mit en campagne pour aller à la rencontre de nos touristes. Parvenu à une grande distance, il n'avait encore rencontré personne ; il appelle, l'écho seul lui répond ; il revient au campement, fatigué et anxieux. C'est alors que l'on vit arriver les promeneurs, qui ne se doutaient pas des alarmes suscitées par leur absence. Cette aventure devint un nouveau sujet d'amusement, et Mgr Jolivet en rit de bon cœur. Dans la soirée du même jour, le 26 octobre, les missionnaires atteignirent la cime de la montagne, et s'y arrêtèrent quelques instants pour dire adieu au pays de Natal qui, en un splendide panorama, se déroulait sous leurs regards. On reprit ensuite la marche pour aller camper et passer le dimanche dans une jolie plaine de l'Etat-Libre d'Orange.

En la fête de la Toussaint, l'évêque, malgré un vent assez violent, célébra la Sainte Messe. Ce jour-là les religieuses se sentent particulièrement lasses : « Nous commençons à être bien fatiguées, et, quoique le voyage ne manque pas de certains agréments, quoique les bontés de Monseigneur nous y fassent trouver des charmes, nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter ardemment d'en voir le terme. Le manque de repos est une grande souffrance, il est bien rare que nous puissions nous coucher avant minuit, et encore ne le faisons-nous qu'à demi, car nous nous étendons toutes habillées sur nos matelas, afin d'être plus promptement levées lorsqu'il faut partir au point du jour. »

Le 2 Novembre, voici qu'après des chaleurs tropicales le vent se mit à souffler avec violence et qu'un froid glacial obligea à fermer le wagon. Ce temps de Sibérie empêcha l'évêque de dire la messe. Dans l'après-midi on s'arrêta deux heures dans une petite bourgade protestante du nom de Béthléem. Accompagné du Père Lenoir, le Vicaire apostolique fit visite à une bonne famille catholique de l'endroit, et ils revinrent, suivis d'un noir chargé de toutes sortes de provisions : beurre, œufs, poulets, etc.

On se trouve, le jour suivant, dans une belle contrée de plaines immenses coupées par intervalles de montagnes isolées. Le soir, la caravane traverse assez péniblement la rivière du Saut. Avant de prendre leur repos, les religieuses firent une excursion dans la montagne afin d'y chercher des fleurs qu'elles offriraient à Monseigneur avec leurs vœux de fête. Revenues bredouilles, elles prièrent le prélat de recevoir leurs souhaits en excusant leur pauvreté. Celui-ci se prêta à leurs désirs avec sa paternelle indulgence, et il leur promit de célébrer, le lendemain, le Saint-Sacrifice à l'intention de leurs chers défunts.

Le lendemain, 4 Novembre, les Sœurs offrirent leur Communion aux intentions de leur vénéré Pasteur. Le mauvais temps imposa une journée d'arrêt. A midi le repas fut agrémenté de quelques petites douceurs. Le soir, la pluie empêchant de faire chauffer l'eau pour le thé, l'évêque trouva moyen de remédier à cet inconvénient en plaçant quatre chandelles allumées sous le vase qui le contenait. L'opération réussit à merveille.

Le 5 novembre fut encore un jour de stationnement. Pendant le déjeuner, le conducteur postal du service public, délégué par le Maire de Winburg, vint proposer à Mgr Jolivet un moyen d'abrégier son voyage, en se rendant immédiatement à la ville par la voiture publique. Décidé à continuer le trajet avec ses compagnons, le prélat écrivit un mot, dans ce sens, au Maire, tout en le remerciant de son attention.

Le jour suivant, vers onze heures, on put heureusement se remettre en route. Une demi-heure plus tard il fallut descendre de wagon, et tant bien que mal traverser à pied une rivière. Les deux premiers wagons passèrent ensuite sans encombre, mais le troisième s'embarassa et enfonça d'un côté ; on détela alors tous les bœufs des premiers attelages pour venir au secours du véhicule embourbé. Les noirs criaient comme des brûlés et frappaient à coups redoublés les pauvres animaux, qui avaient bien de la peine à faire remuer l'énorme masse. Après une demi-heure on réussit enfin et l'on put se remettre en route. Durant ce temps, le ciel s'était éclairci, et la pluie avait fait place à un soleil radieux.

Le 7 novembre après déjeuner, les missionnaires sauf le Père Lenoir chargé de garder le wagon, prirent place dans une voiture envoyée par le Maire de Winburg, et vers 4 heures ils étaient dans la petite cité. Trois jours plus tard, le dimanche 12, le Maire et le docteur de Winburg les reconduisaient à leur campement.

Le lundi 13, au moment du déjeuner, un monsieur vint offrir sa voiture à l'évêque, l'engageant vivement à hâter son arrivée à Bloemfontein, où sa présence était nécessaire pour faire ouvrir les portes du couvent destiné aux religieuses. Mgr Jolivet accepta et quelques heures plus tard, il parvenait à destination.

C'est le 16 novembre que les Sœurs dirent adieu de grand cœur à leur maison ambulante, la laissant comme toujours à la garde du Père Lenoir. Une voiture envoyée par le Vicaire apostolique était venue les prendre. Bientôt elles aperçurent leur beau couvent, placé sur une hauteur, et finalement elles eurent la joie d'y être introduites par Mgr Jolivet lui-même.

La bénédiction de leur église, accompagnée de la consécration de l'autel, eut lieu le 19 novembre. Assisté des Pères Bompard et Lenoir, l'évêque commença à huit heures la cérémonie, qui se termina par la messe pontificale (1).

Mgr Jolivet quitta Bloemfontein le 11 décembre, pour aller faire sa visite pastorale au Champ-des-Diamants. Au cours de cette tournée il parla en faveur du nouvel établissement qu'il venait de fonder, et à son retour à Bloemfontein, le 5 Janvier 1877, il eut la joie d'annoncer aux Sœurs de la Sainte-Famille qu'elles auraient sous peu quatre élèves de la Terre-des-Diamants. L'une était la nièce du Président de la République de l'État-libre d'Orange. Après avoir, le 15 Janvier présidé à l'ouverture de l'école supérieure, il quitta Bloemfontein le lendemain et se dirigea, en compagnie du Père Bompard, vers le Basutoland (2).

Le 18 Janvier le Vicaire apostolique arrivait à Motsi-wa-ma-Jesu. Trois jours plus tard les chrétiens de la localité, réunis à ceux de

1. *Annales de la Sainte-Famille*, tome IX, p. 382.

2. *Ibid.*, tome X, pp. 423-428.

Saint-Joseph et de Saint-Michel, vinrent le saluer et lui exprimer le bonheur qu'ils ressentaient de sa présence. L'évêque les remercia et leur adressa quelques paternelles paroles. Avant de les congédier, il leur laissa l'espoir qu'il visiterait leurs Missions, et cette bonne nouvelle les combla de joie.

Mgr Jolivet ne tarda pas à remplir sa promesse, et le 28, dimanche de la Septuagésime, il se dirigeait vers la Mission de Saint-Michel. Venues à sa rencontre à une certaine distance, les religieuses de cette bourgade et les enfants aperçurent bientôt dans le lointain deux cavaliers qui accouraient bride abattue ; ils ne tardèrent pas à être près d'elles et ils reconnurent l'évêque et le Père Monginoux. Les enfants laissèrent échapper des cris de joie auxquels Monseigneur répondit par de gracieux saluts. Bientôt tout le monde arriva sur la montagne de Saint-Michel, où de pieuses et touchantes cérémonies allaient s'accomplir.

A dix heures il y eut messe pontificale et première Communion de quatre jeunes filles. L'affluence était si grande que la chapelle ne pouvait contenir tous les assistants. Il y avait là avec les chrétiens, une foule de païens attirés par la curiosité. Cette première cérémonie achevée, chacun se retira pour prendre quelque nourriture, puis la cloche se fit entendre de nouveau, conviant les fidèles autour d'un modeste autel élevé en plein air. Dix catéchumènes allaient recevoir le baptême, et, afin que tout le monde put assister à la cérémonie, on avait dû se résigner à la faire dehors, malgré la chaleur extrême.

Pour préserver sa tête chauve des brûlants rayons du soleil, Charles-Constant prit son mouchoir de poche et s'en forma une petite coiffure. C'est le Père Deltour qui porta la parole. Aussitôt le sermon terminé, l'évêque commença l'administration du baptême, et bientôt les dix catéchumènes prenaient place parmi les enfants de l'Eglise. L'un d'eux, un beau vieillard, reçut aussi le sacrement du mariage.

Ce fut ensuite le tour des chrétiens de Saint-Joseph. Dès le soir du même jour 28 janvier, le prélat se dirigeait vers cette mission, accompagné du Père Deltour. Les chrétiens y étaient en petit nombre ; il les encouragea, les fortifia, et sa touchante bonté les rendit heureux. Le 30, il revenait à Motsi-wa-ma-Jesu.

Ici Mgr Jolivet, au début de février, confirma quatre-vingt personnes. Le surlendemain, il assista chez les Sœurs à la distribution des prix, présidée par M. le Magistrat de l'endroit ; puis, accompagné du Père Monginoux, il prit, le 9 février 1877, la direction de Molapo, pour bénir la chapelle de cette nouvelle Mission, avant de quitter le Basutoland. Ce jour-là, il avait célébré le Saint-Sacrifice chez les Sœurs de la Sainte-Famille : « De sa main vénérée écrit l'une des Religieuses, nous reçûmes le Pain des forts, et il nous semblait entendre ce bon Père, prêt à nous quitter, nous adresser ces touchantes paroles : « Chères enfants, l'heure du départ va sonner et sous peu je serai loin de vous, mais je vous laisse une précieuse consolation. Voilà Jésus, l'Époux chéri de nos âmes ; quand tout vous manquerait sur la terre, Lui ne vous fera jamais défaut ; il restera toujours auprès de vous pour être, sur la terre d'exil, votre ami fidèle, votre unique joie ; je vous confie à son amour. »

Quelques religieuses de Motsi-wa-ma-Jesu rejoignirent à Molapo le Vicaire apostolique, qui leur fit visiter la nouvelle Mission et particulièrement la chapelle, belle bâtisse en briques cuites qui était pour ce pauvre pays, un superbe monument. Mgr Jolivet la bénit, le dimanche de la Quinquagésime, puis, après avoir passé encore huit jours à Sainte-Monique, il continua sa visite pastorale, se dirigeant vers le Natal. (4)

Nous retrouvons notre évêque missionnaire à Maritzburg à la date du 21 mai 1877. Ce jour-là, il prit part avec Son Excellence le Gouverneur à l'inauguration d'une vente de charité organisée par les Sœurs de la Sainte-Famille. Il quitta ensuite Maritzburg pour aller remplir une mission à Prétoria, capitale du Transvaal, qui venait d'être prise par les Anglais. La troupe s'y était rendue depuis plusieurs jours. Comme elle comptait plus que deux cents catholiques, le bon évêque ne voulut pas qu'ils fussent privés des secours de la religion, et n'ayant aucun prêtre à envoyer près d'eux, il se fit lui-même leur missionnaire (2).

1. *Annales de la Sainte Famille*, tome X, pp. 372-380.

2. *Ibid.* pp. 405-407.

CHAPITRE VII

LETTRE DE MGR JOLIVET TOUCHANT SES PREMIÈRES ANNÉES D'APOSTOLAT
(1877)

Le 2 octobre 1877, Mgr Jolivet adressa de Prétoria aux membres des Conseils centraux de la *Propagation de la Foi* une lettre fort intéressante, qui nous renseigne sur les débuts de son apostolat dans les diverses parties de son vaste vicariat. Le lecteur nous saura certainement gré de la reproduire intégralement.

« MESSIEURS,

« Trois ans ne se sont pas encore écoulés depuis que le Souverain Pontife m'a chargé du vicariat de Natal, et, dans ce court espace de temps, nous avons pu, grâce aux aumônes de la Propagation de la Foi, établir bien des œuvres destinées à répandre au loin la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Église. C'est pour moi un bonheur et en même temps un devoir de vous en rendre compte et de témoigner ainsi aux Associés de la Propagation de la Foi ma reconnaissance pour tout le bien qu'ils ont fait dans ces régions éloignées. Oui, ces œuvres sont vos œuvres, pieux Associés; ce sont vos prières et vos aumônes qui nous ont rendu le succès possible; et, si ces lignes vous tombent sous les yeux, réjouissez-vous de ce que le Seigneur a daigné vous choisir pour porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre et vous faire participer, à si peu de frais, à la gloire et aux mérites de ses apôtres.

« Nos chrétiens ici ne sont pas encore nombreux, et nos besoins sont immenses; cependant cette année ne se passera pas sans que j'aie pris des mesures pour établir l'œuvre dans mon vicariat. Un jour viendra où nous serons nombreux. Ces vastes régions vont s'ouvrir à l'agriculture et à l'industrie; des voies de communication faciles seront établies d'un océan à l'autre; des villages et des villes vont surgir de toutes parts. Alors nous pourrons nous passer des aumônes de nos frères d'Europe; mais ce jour ne verra pas briser le lien de charité qui unit le vicariat à votre belle Œuvre. Non, ce jour trouvera l'Œuvre florissante parmi nous, heureux de pouvoir à notre tour contribuer à étendre le règne de Jésus-Christ dans des contrées moins favorisées.

« Je vous invite à faire avec moi une tournée dans cet immense vicariat. Nous avons doublé le cap de Bonne-Espérance, et nous longeons, pendant quelques jours, des côtes magnifiques qui offrent l'aspect d'un parc anglais avec ses vertes pelouses entrecoupées de bosquets et de massifs d'arbres. Nous débarquons à Port-Natal, à 3 kilomètres de la ville de Durban, à laquelle il est relié par un chemin de fer.

« I. — Durban est la ville de commerce de la colonie de Natal; elle compte environ 10.000 habitants de toutes les races et de toutes les couleurs. Ici, comme partout, l'éducation chrétienne de la jeunesse est notre premier souci. La construction de l'église peut attendre; mais la jeunesse n'attend pas; elle grandit; encore quelques années, et, elle formera une nouvelle société chrétienne, impie ou indifférente, selon le milieu dans lequel elle se sera développée. Nous avons donc commencé à bâtir à Durban de belles écoles confiées aux Sœurs de la Sainte-Famille. Salle d'asile, école primaire, école supérieure pour les jeunes filles, rien n'y manque. Il nous fallait aussi une école pour les garçons. Trop pauvres pour pouvoir en bâtir une, nous nous sommes permis de convertir notre pauvre petite église en école pendant la semaine. C'est un Père Oblat, aidé d'un frère convers, qui en est chargé. Que n'avons-nous les moyens de bâtir ici une église convenable! Peut-être saint Joseph, patron de cette paroisse, va-t-il inspirer à quelque âme chrétienne la pensée de nous aider à réaliser ce désir?

« Laissons Durban, son port, sa belle falaise et sa végétation presque tropicale et dirigeons-nous vers Pietermaritzburg, capitale de la colonie. Je ne vous invite pas à prendre le chemin de fer; on y travaille, mais il faudra encore deux ans pour l'achever. Montons en diligence, nous avons vingt lieues à parcourir. Nous partons à huit heures du matin et, à cinq heures du soir, nous sommes dans la cité. Elle n'a pas le commerce et le mouvement que donne à Durban son port de mer; mais en revanche, elle a l'avantage d'être le siège du gouvernement. Le gouverneur et sa suite, les différents fonctionnaires de l'État, son régiment de soldats anglais, une belle musique militaire, tout cela contribue à donner de l'importance et de l'éclat à la petite cité aristocratique, comme l'appellent les habitants de Durban, un peu jaloux des privilèges de la capitale. Une altitude de plus de 2000 pieds lui vaut une température modérée. Les nuits d'hiver y sont froides; mais ici, comme dans tout le pays, le soleil d'Afrique fait sentir ses feux pendant le jour, même en hiver où jamais on ne voit de nuages. En été, au contraire, des pluies fréquentes viennent adoucir les ardeurs de ses rayons.

« Nous avons établi à Pietermaritzburg un couvent avec pensionnat, externat, école primaire, salle d'asile et nous venons d'y ajouter un orphelinat où déjà quatorze petites filles ont trouvé un refuge et les soins maternels des Sœurs

de la Sainte-Famille. Nous y avons construit une résidence pour l'évêque et son clergé, et nous avons consacré l'aile principale du bâtiment à l'éducation des jeunes gens de la ville. Outre l'anglais, on y enseigne le latin, le français et les arts d'agrément. Le collège des P. P. Oblats existe à peine depuis quelques mois, et déjà c'est le plus florissant de la ville ; il a plus d'élèves que les deux autres collèges réunis. Aussi, dernièrement, le Révérend M. Newnham, membre du Conseil législatif, a-t-il reconnu dans un discours à la Chambre, que les catholiques avaient surpassé, en fait d'éducation, tout ce qu'avaient pu faire le gouvernement et les sectes protestantes. Les deux tiers des enfants qui fréquentent les écoles ne sont pas catholiques, et, par prudence, nous éviterons de les troubler dans leurs idées religieuses, mais élevés, comme ils le sont dans une saine atmosphère ils échappent également et aux miasmes délétères de l'indifférence et au poison violent du fanatisme anticatholique. L'effet à la longue ne peut être que salubre ; et, dès à présent, cet état de choses assure à nos écoles l'existence et à notre sainte religion un prestige et une influence qu'elle ne pouvait avoir autrement au milieu de populations non catholiques. Comme complément aux écoles, les Sœurs ont établi au couvent une congrégation de jeunes filles, et les Pères ont fondé une association de jeunes gens pour qui nous venons de bâtir une grande salle de réunion, avec bibliothèque, salle de lecture, etc.

« II. — Transportons-nous maintenant dans nos missions cafres du Basutoland. Pour y arriver, il nous faut traverser la formidable chaîne du Drakensberg (montagne du Dragon), dont la crête sinueuse forme un rempart entre Natal et les régions circonvoisines. On pourrait faire ce voyage à cheval, et passer la nuit à la belle étoile ; mais prenons de préférence les chariots à bœufs (wagons) qui nous permettront de porter des effets à la mission et nous fourniront un abri pour la nuit. Dix-huit bœufs sont attelés à chaque wagon, car il nous faut passer des rivières, gravir des montagnes, traverser une multitude de ravins, et, si les pluies ont grossi la rivière, attendre patiemment que l'eau s'écoule. Ne nous contentons pas d'un seul wagon ; il en faut au moins deux voyageant ensemble, afin que l'on puisse se porter secours en cas de besoin. Depuis quatre semaines nous voyageons à pas lents et de préférence la nuit. Nous voici arrivés au Calédon. La rivière est guéable, et nos bœufs y descendent sans trop de difficultés. Mais le wagon est lourd, et nos dix-huit bœufs sont impuissants à le faire remonter sur la rive opposée. Dans quelques minutes les dix-huit bœufs du second wagon viennent s'ajouter aux autres. Nos Cafres fouettent, crient et se démènent ; les trente-six bœufs tirent de toute leur force, la chaîne de fer ne se rompt pas, et nous remontons sans accident la rive opposée.

« Nous voici dans le Basutoland (1), belle contrée de montagnes et de plateaux verdoyants, naguère le royaume de Moshesh. Mais ce vieux roi Cafre, traqué par les Boers hollandais, s'était vu obligé de mettre son pays sous la protection de l'Angleterre, et aujourd'hui ses fils ne sont plus que de petits chefs soumis à l'autorité des magistrats anglais. Avant de s'y établir, nos missionnaires avaient essayé, mais sans succès, de travailler à la conversion des Zoulous, tribu cafre guerrière et puissante, mais d'un esprit léger, frondeur, peu apte à recevoir les enseignements de l'Evangile. Nos Pères vinrent donc se fixer chez les Basoutous à l'invitation du roi Moshesh, qui leur octroya la vallée où se trouve aujourd'hui notre principale mission cafre et qui donna lui-même au nouvel établissement le nom de *Motsi-wa-ma-Jesu* (village de la Mère de Jésus). Mon vénérable prédécesseur, Mgr Allard, vint lui-même se fixer dans la mission, et, sous sa direction, nos missionnaires et les Sœurs de la Sainte-Famille y ont travaillé avec succès à la conversion des indigènes.

« Nous sommes à 6 kilomètres de la mission. L'arrivée de l'évêque n'est pas imprévue ; car voilà les Pères et les Frères et une nombreuse escorte de Basoutous, montés sur leurs meilleurs chevaux, qui viennent au-devant de nous. Après quelques moments de douce émotion, je remonte à cheval ; une décharge de mousqueterie annonce le départ de la cavalcade ; quelques chevaux épouvantés s'échappent et désarçonnent leurs cavaliers. Cet incident excite l'hilarité générale. Nous galopons joyeusement jusqu'au petit arc de triomphe rustique où nous attendent les Sœurs avec les enfants des écoles. Après un petit compliment en anglais, en français et en sisoutou, nous avançons à pas lents vers l'église, pendant que les enfants chantent de toutes leurs forces un cantique sisoutou.

« Reposons-nous un peu des fatigues du voyage et profitons de nos loisirs pour jeter un coup d'œil autour de nous. Voici, au centre du village, l'église couverte de chaume mais dont l'humble enceinte contient le saint tabernacle, foyer sacré, où le missionnaire puise sa force et sa consolation. A quelque distance, se trouve le couvent avec son jardin et l'école des filles dont le dortoir occupe l'étage supérieur. Cet étage est une merveille pour le pays. Les Cafres, qui n'ont jamais rien vu de semblable, n'y montent d'abord qu'avec hésitation ; ils semblent craindre que l'édifice ne s'écroule sous leurs pas et n'avancent qu'en tâtonnant du pied, comme un éléphant qui traverse une rivière sur un pont de bois. Descendons à la classe où nous attendent les élèves. Elles sont toutes habillées proprement, les pieds nus, et le front entouré d'un léger bandeau rose. Elles vont nous chanter en sisoutou le chant de bienvenue : *Loumela Morêna*, (Salut, Monseigneur !) Elles ont l'oreille juste et aiment à chanter. Leur répertoire comprend presque tous les airs popu-

1. En cafre *sisoutou*, *basouthou* est le pluriel de *mosoutou*. Le *sisoutou* est la langue des *Basoutous*. Les Anglais appellent le pays Basutoland (terre des *Basoutous*).

laïques de la France. Elles savent, la plupart, lire et écrire leur propre langue et même un peu l'anglais, sans parler du français qui est principalement enseigné par les Sœurs indigènes. Car nous avons déjà six Sœurs converses bien formées, bien instruites, qui rendent de grands services, soit dans les classes, soit dans les travaux du ménage. Examinons un peu leurs travaux d'aiguille; on en fait une petite exposition qui ne manque pas d'intérêt et qui prouve que ces enfants n'ont pas perdu leur temps à l'école des Sœurs. Passons à la salle voisine: là on a monté un métier pour la fabrication de l'étoffe laine et lin dont nos petites Cafres sont revêtues. C'est probablement le seul métier à tisser qui existe dans toute l'Afrique du Sud. Il a rendu de grands services, et il a excité l'étonnement, non seulement des chefs Cafres qui l'ont vu fonctionner, mais aussi des magistrats anglais qui voudraient voir l'industrie prendre racine parmi les Cafres. Ce n'est cependant qu'une vieille machine fort imparfaite et qu'il faudrait remplacer au plus tôt par quelque chose de mieux, si nous en avons les moyens.

« Nous avons fait notre visite aux Sœurs et à leurs élèves qui sont au nombre de quarante. Les garçons sont un peu moins nombreux. Voilà leur école, aux murs blancs comme la neige, bâtie sur une petite éminence au delà de l'église. Nos jeunes Cafres, endimanchés et fiers, nous attendent, rangés sous la véranda. Leur tenue est irréprochable, ils sont vraiment propres; mais à quel prix? Demandez-le à la pauvre Sœur qui a soin de leur vestiaire. Presque tous sont baptisés ou du moins se préparent au baptême. Ils lisent et écrivent très bien leur langue; plusieurs gazouillent gentiment l'anglais avec un léger accent sisoutou. Ils sont déjà forts en arithmétique; eux dont les parents ne savent pas compter jusqu'à cent. On les exerce un peu à la culture des champs. Il serait nécessaire de leur apprendre quelques métiers utiles; jusqu'ici cette partie de leur éducation a été forcément négligée. Pour compléter notre personnel, il nous faudrait encore un tailleur, un cordonnier, un charpentier, un charron et un forgeron. Les Pères et les Frères se multiplient pour faire face à tout; mais la tâche est au-dessus de leurs forces. Nous avons ici une petite presse qui ne sert qu'à imprimer quelques feuilles volantes; nous sommes obligés de faire imprimer à grands frais à Natal les livres sisoutous nécessaires à nos chrétiens. Là-bas, sur la rivière qui forme la limite des terres de la mission, nous avons un moulin qui fournit de la farine à toute cette nombreuse famille. C'est l'œuvre de l'excellent Frère Bernard, qui a vieilli dans les travaux de la mission dont il est le principal instituteur, ingénieur et *fac totum*.

« Dimanche sera pour Motsi-wa-ma-Jesu, un grand jour de fête. Les Pères ont voulu ménager à leur évêque la plus douce joie que puisse goûter le cœur du missionnaire. Depuis longtemps, en prévision de sa visite, ils instruisent et préparent au baptême un bon nombre d'adultes. La préparation intérieure a été longue et pleine d'une sainte sollicitude; aujourd'hui, on en est à la préparation

extérieure. Le temple rustique est orné de fleurs, de guirlandes et de légères étoffes aux couleurs variées. De tous côtés, l'on confectionne des habits pour nos catéchumènes. Ce n'est pas toujours le vêtement blanc du baptême, mais ce n'est pas moins un vêtement symbolique qui rappelle à nos néophytes les règles de la modestie chrétienne. La petite presse de la mission a déjà imprimé les invitations aux chefs et aux notabilités des environs de venir prendre part à la fête. Car tel est le progrès de la civilisation dans notre vallée, que ces sortes d'invitations doivent se faire par écrit, quand même elles seraient envoyées dans un village écarté où personne ne sait lire. Parmi les catéchumènes se trouve la femme d'un chef, homme de bon sens, bienveillant pour nous, mais retenu dans le paganisme par la force des mauvaises habitudes. Cette femme fait écrire à son mari pour lui notifier qu'elle va devenir chrétienne et qu'il ait à se conduire désormais d'une manière digne d'un chef qui a une épouse chrétienne. Nous sommes au samedi; ces deux coups de fusil que vous venez d'entendre ont immolé deux bœufs gras, sans parler des moutons et des chèvres, pour la fête de demain à laquelle sont conviés tous les Cafres, chrétiens ou païens, à plusieurs lieues à la ronde.

« Enfin le grand jour est arrivé. Dès le matin, le village de la mission est envahi par la multitude que l'on fait ranger pour former la haie, à droite et à gauche depuis le couvent jusqu'à l'église, et pour livrer passage à la procession, composée des notables chrétiens, des enfants des écoles et du clergé au milieu duquel l'évêque s'avance la mitre en tête, la crosse à la main, au grand ébahissement des païens qui n'avaient jamais rien vu de si beau. La messe pontificale se célèbre avec toute la solennité possible; mais le baptême des soixante-douze adultes est l'attrait principal de la fête. Les voici, rangés sur deux lignes, et accompagnés de leurs parrains et de leurs marraines. Les belles et longues prières et les cérémonies du rituel romain pour le baptême des adultes s'observent à la lettre. Les points les plus saillants sont traduits en sisoutou et répétés à haute voix pour l'édification des nombreux assistants, témoins émus de cette imposante cérémonie religieuse.

« Après quelques moments donnés à l'action de grâces, puis aux félicitations des parents et amis des néophytes, chacun se dispose à faire honneur au banquet champêtre. La verte pelouse sert en même temps de siège et de table. Tous se groupent avec ordre sous la présidence de leurs chefs respectifs. On apporte les viandes fumantes et les pots de litine (1), et chacun se livre à la joie du festin. Les Cafres n'ont besoin, pour bien dîner, ni de pain, ni de légumes: aujourd'hui ils auront au moins un dessert. Dans le verger voisin il y a des centaines de pêchers couverts de fruits mûrs. Secouer l'arbre, remplir paniers et corbeilles et entasser des pêches succulentes au milieu de chaque

1. Les Basoutous appellent *litine* une espèce de bière aigrelette et nourrissante, faite avec le *mabélé*, grain du pays.

groupe de convives c'est l'affaire d'un moment. Vers le soir, toute cette foule s'écoule paisiblement; les chrétiens heureux du double bonheur qu'éprouve l'âme encore imparfaite, quand elle trouve réunis sous une forme attrayante les dons surnaturels et les innocentes jouissances de la vie, et les païens, plus grossiers et plus sensuels, attirés vers une religion, qui, tout en élevant le cœur vers des régions si pures, laisse cependant à la faiblesse humaine des joies terrestres mais innocentes.

« Nous avons deux missions succursales attachées à la mission principale de Motsi-wa-ma-Jesu : la mission de Saint-Joseph de Korokoro, située à quatre lieues de distance, où nous avons église et école, et la mission de Saint-Michel, à une lieue et demie seulement de la mission-mère. Les conversions y ont été assez nombreuses pour nous mettre dans la nécessité de bâtir une église plus grande et plus convenable qui est maintenant en voie de construction. Les chrétiens se réunissent chaque soir dans la petite chapelle actuelle pour faire la prière en commun. En m'approchant de l'édifice sacré, j'entends leurs douces voix qui s'élèvent vers le ciel. Hommes, femmes et enfants, tous prient ensemble en parfaite harmonie. L'école est dirigée par une Sœur française, aidée d'une Sœur indigène. Nous avons vu se renouveler la belle cérémonie du baptême de nombreux adultes comme celle de Motsi-wa-ma-Jesu. Les chrétiens y sont fervents mais le voisinage des *Batolis* (1) exige de la part des missionnaires une vigilance continuelle.

« Pour achever notre visite aux missions du Basutoland, transportons-nous à vingt lieues plus loin, dans le pays où règne le chef Molapo, sous la tutelle du magistrat anglais. C'est une mission qui commence. Nous venons d'y bâtir, sous le vocable de Sainte Monique, une église, dont j'ai fait la dédicace au commencement de cette année. Cette nouvelle mission est littéralement *in partibus infidelium*, puisqu'elle ne compte pas encore un seul chrétien baptisé; mais les païens viennent assez volontiers le dimanche entendre la parole de Dieu et chanter des cantiques en sisoutou. Ici on ne voit pas trace des commencements de la civilisation introduite par les missionnaires dans l'ancienne mission. Espérons que, avec le temps et la patience, on pourra faire d'eux des chrétiens. Notre premier soin sera d'établir, là aussi, un couvent de la Sainte-Famille pour l'éducation des enfants.

« Voilà ce que nous avons fait et ce que nous faisons pour la conversion des Cafres. Je ne dis rien de ce que l'on pourrait faire, si on en avait les moyens; ce sujet serait infini.

« III. — Nous allons faire maintenant une courte visite à Bloemfontein, capitale du *Free State* (État libre d'Orange). Les boërs hollandais du Cap et

1. *Batoli*, littéralement transfuge, nom que les Cafres donnent aux protestants.

de Natal, fuyant la domination anglaise, ont fondé cet État dont l'Angleterre a reconnu l'indépendance. Presque toutes les terres, divisées en immenses fermes, sont entre les mains des Boërs, qui ne les cultivent pas et se contentent d'élever du bétail. Mais à Bloemfontein et dans presque toutes les petites villes, l'élément anglais domine; et quoique le hollandais, ou plutôt le patois des Boërs, soit la langue officielle du pays, dans la ville on parle communément l'anglais.

« Bloemfontein est une jolie petite ville; le climat en est réputé le plus sain du monde. Les anglicans, par leur nombre et leur position sociale, y exercent une très grande influence. Leur clergé affecte de se rapprocher autant que possible des pratiques et des doctrines catholiques. On voit les ministres se promener en soutane dans les rues de la ville, et ils déploient, dans l'exercice de leur ministère un zèle digne d'une meilleure cause. Ils répudient le nom de protestant; ils ont fondé un couvent de Religieuses anglicanes qui dirigent un pensionnat et font tout leur possible pour y attirer les jeunes filles riches du pays. On ne peut voir sans serrement de cœur tant d'efforts mis au service de l'erreur; et l'on a de la peine à comprendre que les hommes instruits puissent de bonne foi rester dans une église schismatique et hérétique, sans juridiction et sans ordination valides, répudiée également par l'Orient et par l'Occident, et dont les prétentions sacerdotales sont méprisées par l'immense majorité de ses sectateurs.

« A mon arrivée à Bloemfontein, il y deux ans, j'ai trouvé un petit groupe de fidèles qui se réunissaient dans une chapelle pour entendre la messe, à moins que le prêtre ne fût en tournée, ce qui arrivait souvent. Nous n'avions pas d'école; mais nous avons obtenu du gouvernement un terrain assez vaste, alors sans valeur, aujourd'hui admirablement situé pour l'établissement de nos œuvres. Sur la colline qui domine la ville, se dresse un grand édifice récemment construit, qui ne le cède à aucun des bâtiments de la capitale. C'est le couvent de la Sainte Famille. Sa chapelle sert provisoirement d'église paroissiale, et le pensionnat, qui ne date que de quelques mois, est déjà une institution florissante. Pussions-nous doter bientôt la gracieuse capitale du *Free State* d'une église et d'un collège pour nos jeunes gens catholiques.

« IV. — Vous avez entendu parler de la Terre des Diamants (*Diamond Fields*). Ce pays fit partie du *Free State* jusqu'au jour où l'on y a découvert la pierre précieuse: alors les Anglais ont aussi découvert que ce pays devait leur appartenir. Quoiqu'il en soit des droits plus que douteux de l'Angleterre, l'affaire a été depuis réglée à l'amiable entre cette puissance et le *Free State* moyennant une compensation pécuniaire, et la Terre des Diamants est aujourd'hui terre anglaise.

« C'est vers ce pays merveilleux que nous allons diriger nos pas. Nous met-

tons deux jours à faire le voyage de Bloemfontein à Kimberley, capitale des Diamants. Nous nous bornerons à signaler une particularité remarquable, le mirage, dont les effets féériques nous amusent et nous enchantent tout le long du voyage. Les collines, détachées de l'horizon, semblent partout entourées de lacs calmes et limpides dont les eaux reflètent, avec une perfection à rompre l'œil le plus attentif, l'image renversée des rochers et des arbrisseaux. Quelquefois devant vous, à peu de distance sur la route, vous apercevez une pièce d'eau; vous approchez, et l'illusion disparaît comme par enchantement.

« Nous voici à deux lieues de Kimberley; 150 hommes à cheval sont venus au-devant de leur évêque et sont prêts à l'escorter jusqu'à la ville. Nous faisons notre entrée triomphale dans la cité des tentes et des maisons de tôle galvanisée. A la porte de l'église nous attend une foule nombreuse composée de femmes, d'enfants et de ceux qui n'ont pas pu se procurer un cheval pour faire partie de la cavalcade. Après les compliments et les félicitations d'usage, nous entrons dans l'église pour remercier Dieu de nous avoir accordé une heureuse arrivée. Le missionnaire avait encore pour demeure son chariot de voyage; il venait de faire bâtir son église de tôle et n'avait pour école qu'une méchante baraque. Depuis, on a bâti deux belles salles d'école et une résidence convenable.

« Les habitants de Kimberley sont fiers de leur mine de diamants qui est une des merveilles du monde. A peine êtes-vous arrivés que déjà l'on vous demande : « Que pensez-vous des diamond Fields? Avez-vous jamais rien vu de semblable à notre mine de diamants? » Je l'avouerai, j'ai vu des mines en Europe, en Amérique et en Afrique; jamais je n'ai rien vu de semblable à la mine de Kimberley. La ville est bâtie autour d'une colline qui recèle la pierre précieuse. Cette colline est partagée en un grand nombre de lots appelés *claims* que les propriétaires exploitent en les fouillant perpendiculairement. Malheur à celui qui dévierait d'un centimètre de la perpendiculaire; ce serait un procès avec le propriétaire du *claim* voisin sur lequel il aurait empiété. La terre extraite du *claim* est mise dans un baquet qui est rapidement entraîné sur une corde métallique jusqu'à l'orifice de l'immense bassin d'où le tombereau l'emporte dans l'enclos du propriétaire. Après une exposition au soleil et à l'air, elle est lavée dans de l'eau courante qui entraîne les matières légères, ne laissant que le gravier au milieu duquel la pierre précieuse se distingue facilement. On a ainsi creusé dans les entrailles de cette colline, qui présente aujourd'hui l'aspect d'arènes immenses, en comparaison desquelles le Colisée ne serait qu'un cirque vulgaire. Placez-vous à l'orifice de ce vaste cratère et jetez les yeux là-bas sur ces milliers de Cafres qui s'agitent comme de noirs insectes dans cette fourmilière humaine. Voyez ces baquets qui vont et viennent en tous sens, suspendus dans les airs comme sur une toile d'araignée, et cette puissante machine qui épuise les eaux envahissantes. Écoutez ces voix

nombreuses qui crient dans toutes les langues et dont les sons stridents dominant le bruit sourd de la pioche et de la pelle. Quel spectacle en même temps grand et mesquin. Oui, mesquin : car l'homme est là, tourné vers la terre à laquelle il demande le bonheur. Oh ! s'il en faisait autant pour se procurer la perle précieuse de l'Évangile ! Les mines de diamants ont eu leurs jours de prospérité; ces jours ne reviendront plus. L'exploitation devient de jour en jour plus coûteuse, tandis que les diamants perdent chaque jour de leur valeur.

« v. — Il me reste à dire un mot du Transvaal où je me trouve en ce moment. Ce pays, situé au nord de la colonie de Natal est presque aussi grand que la France. Le climat en est excellent, le sol fertile, les richesses minérales incalculables. Les Boërs, qui s'étaient emparés de ce pays, s'y étaient constitués en république indépendante. Aussi ignorants que fanatiques, ils n'ont jamais voulu admettre les catholiques à participer aux prérogatives dont jouissent leurs concitoyens protestants. Ils ont voulu faire la guerre aux Cafres; mais ils ne voulaient ni payer les impôts, ni faire le coup de feu. Enfin ce gouvernement inepte vient de succomber, et les Anglais ont annexé ce magnifique territoire à leurs possessions africaines. Nous sommes donc libres dans ce beau pays; mais nous n'y avons rien, ni église, ni école, ni même un pied-à-terre. Les rares catholiques sont disséminés un peu partout. Quelques-uns ont perdu la foi. La plupart voient grandir leurs enfants sans pouvoir leur procurer une éducation chrétienne. Enfin nous sommes libres, et, Dieu aidant, nous entendons profiter de notre liberté pour mettre un terme à un état de choses si déplorable. Déjà j'ai pu obtenir un emplacement excellent pour nos établissements catholiques; le reste viendra peu à peu.

« J'ai dit que nous n'avons rien dans le Transvaal; je me trompe : nous possédons à *Pilgrim's rest* (repos du pèlerin), une chaumière où le prêtre peut s'arrêter dans sa tournée et célébrer les saints mystères. Je viens de faire un voyage en ce pays pour y visiter les quelques catholiques qui s'obstinent encore à y chercher de l'or et ne rencontrent le plus souvent que la misère. Dans presque tout le Transvaal, il y a de l'or; mais où le trouver en quantité suffisante pour rémunérer les travailleurs? Personne ne le sait encore. On recommence à explorer le pays; le fer, le plomb, le cuivre, la houille, le cobalt, l'amiante s'y trouvent en abondance; mais les capitaux manquent pour exploiter ces richesses et les moyens de transport pour les utiliser.

« En revenant de *Pilgrim's rest*, mon cheval tomba malade, et, comme j'étais seul, je dus le vendre et prendre la poste. La première nuit, notre méchante carriole fit la culbute, et mes effets furent traînés dans l'eau et dans la fange du ravin. Grâce à mon bon ange, j'échappai sans aucune égratignure. Quelle nuit affreuse je passai sur cette montagne froide, humide et désolée ! Mais, le

lendemain, quelle belle journée ! Devant nous se déroulait une plaine immense couverte de milliers d'antilopes, qui nous regardaient, puis s'enfuyaient à notre approche. Nous avions perdu dans la catastrophe de la nuit précédente nos petites provisions et nous avions faim. Nous nous arrêtons chez un Boër et nous le prions de nous donner à dîner. A mon grand étonnement, je vois notre homme prendre un rabot et raboter ce que je croyais être un morceau de bois dur : « Que faites-vous là ? lui dis-je. — Je vous prépare à dîner. » Il me rabotait un morceau de *bet tong* (viande desséchée) qu'il me mit sur un morceau de pain. Ce fut pour moi un dîner délicieux. Là nous primes pour cocher un bushman.

« Les bushmen n'appartiennent pas à la race cafre ; ils semblent être une tribu de la race hottentote et viennent de l'Ouest. Les Cafres sont une belle race d'hommes, bien supérieure à la race nègre. Les bushmen, au contraire, sont la race la plus avilie que je connaisse. Ils sont du reste peu nombreux dans ce vicariat, où ils sont étrangers. Le bushman est très petit de taille ; sa figure de parchemin est d'une laideur affreuse ; ses doigts écartés ressemblent tout à fait à des orteils. Il est ivrogne, voleur, menteur, et a tous les défauts imaginables. Il a cependant une qualité. Personne ne sait conduire une voiture ou diriger les chevaux comme un bushman. Le nôtre avait six mules à gouverner, et son fouet ne pouvait atteindre les premières. Notre bushman descend de voiture et fait une provision de cailloux, et, au moyen de ces projectiles, il fait marcher ses bêtes opiniâtres.

« Enfin nous voici de retour sain et sauf à Prétoria capitale du Transvaal. Tout annonce que nous aurons ici sous peu une mission florissante. Les catholiques commencent à y affluer de toutes parts ; des conversions s'annoncent déjà ; une ère nouvelle s'ouvre pour nous dans ce pays jusqu'ici fermé à toute influence catholique. Priez pour que le Seigneur bénisse les travaux de ses humbles ouvriers.

« J'ai l'honneur, etc.

« † CHARLES JOLIVET,
Évêque de Belline, Vicaire apostolique de Natal » (1).

1. *Annales de la Propagation de la Foi*, tome 50, pp. 408-426.

CHAPITRE VIII

RAPPORT DE MGR JOLIVET SUR L'ÉVANGÉLISATION DES BLANCS
LETTRE A L'ÉVÊCHÉ DE QUIMPER — VOYAGE A LYDENBURG ET PRÉTORIA
PRISONNIER DES BOËRS — RETOUR AU NATAL
(1879-1881)

En 1879-1880, la colonie de Natal fut menacée par l'attitude agressive du chef Zoulou, Cettivayo ; le gouvernement anglais dut entreprendre contre lui une campagne difficile, qui aboutit à la capture du chef et à la soumission des indigènes. C'est au cours de cette campagne que fut tué le 1^{er} Juin 1879, le Prince Eugène-Louis, fils de Napoléon III, qui servait dans l'armée anglaise (1).

Quant au Transvaal, il avait été annexé à l'Angleterre le 12 Avril 1877. Contre cette annexion les Boers protestèrent aux meetings de Doomfontein et de Wonderfontein et par l'envoi à Londres des délégués Kruger et Joubert ; ils prirent les armes en 1880 ; conduits par Joubert, ils furent vainqueurs à Bronkerspruit et à Majobat. La convention de Prétoria (1881) rendit au Transvaal son libre gouvernement sous la suzeraineté britannique.

Ces guerres eurent le fâcheux résultat de détourner les préoccupations, d'aigrir les esprits, et de tarir les ressources. Elles étaient de nature à entraver sérieusement l'action des missionnaires et le progrès de la propagande catholique (2).

Nous avons laissé Mgr Jolivet à Prétoria à la date du 2 octobre 1877, plein d'espoir dans l'avenir religieux de ce pays.

A son arrivée dans le vicariat, deux ans plus tôt, il avait constaté

1. Un monument fut érigé à l'endroit même où tomba le Prince impérial. Sur le piédestal du calvaire est gravée l'inscription suivante : « Cette croix a été érigée par la reine Victoria en mémoire de Napoléon Eugène-Louis-Jean-Joseph, pour marquer l'endroit où pendant qu'il prenait part à une reconnaissance des troupes anglaises le 1^{er} Juin 1879, il fut attaqué par une bande de Zoulous et tomba face à l'ennemi. »

2. M. C. O. 1881, pp. 116-119.

parmi les Européens un sentiment de mécontentement, qui s'était déjà traduit en plaintes adressées à Rome et aux deux évêques du Cap. On prétendait que les intérêts religieux des blancs étaient sacrifiés à ceux des noirs. A Rome on avait dit au nouveau Vicaire apostolique: « J'espère que vous n'allez pas vous renfermer dans les montagnes du Basutoland ».

Celui-ci, dans un rapport rédigé à Prétoria le 1^{er} mai 1879, s'occupe de mettre les choses au point.

Le premier devoir du missionnaire, note-t-il, est assurément de pourvoir aux besoins spirituels des catholiques, mais que cela est difficile dans un pays où les fidèles sont disséminés sur une étendue immense! Dans les villes principales où il y a église et couvent, les chrétiens ne manquent pas de secours; mais dans les campagnes, comment leur venir en aide? Le petit nombre de missionnaires ne permet guère de les visiter souvent. Ces visites sont nécessairement courtes et trop rares. D'immenses pays n'ont jamais été visités, et il y a là de nombreuses familles catholiques, tout à fait dépourvues des secours religieux. Il faudrait pour s'en occuper quelques prêtres sachant le hollandais ou du moins la langue flamande.

Comment, d'autre part, atteindre les masses d'hérétiques, parmi lesquelles les catholiques sont en petite minorité. La prédication obtient, certes, quelques conversions, mais le grand moyen c'est l'école, qui entretient des rapports d'estime, de confiance, parfois d'affection, et fait tomber les préjugés. Mgr Jolivet se félicite des écoles établies par la Sainte-Famille à Durban, Maritzburg, Bloemfontein et Kimberley. Que ne peut-on en faire autant pour les jeunes gens? Hélas! c'est le personnel qui fait défaut. Cependant le Père de Lacy a réussi à fonder à Maritzburg un petit collège qui va très bien, et à Durban le Père Baudry a travaillé à en faire autant; mais, étranger et mal secondé, il ne pouvait espérer un égal succès.

L'école est donc un puissant moyen moral de faire le bien, et dans le vicariat de Natal, on peut en faire aussi un moyen matériel de soutenir les missions. « Avec un personnel capable et zélé, poursuit Mgr Jolivet, je me chargerais d'établir dans chacune de nos petites villes une école qui, non seulement, donnerait à notre sainte religion

un prestige jusqu'alors inconnu dans la localité et une influence admirable pour le bien, mais encore des ressources matérielles pour le maintien du culte. Les frais d'installation sont parfois très coûteux, surtout s'il est question d'un pensionnat; mais l'école, au lieu d'être une charge, devient ensuite un secours pour la mission ».

Et l'évêque donne comme exemple ce qui s'est passé à cet égard à Prétoria.

Après l'annexion du Transvaal aux possessions anglaises, il se rendit dans cette ville pour voir ce qu'on pourrait y faire. La mission n'y possédait ni un pouce de terre ni une brique. La société catholique de Prétoria se composait de trois ou quatre familles moitié catholiques, moitié protestantes, et de quelques aventuriers besogneux, attirés par l'espoir d'obtenir un emploi. La petite garnison anglaise comprenait aussi un certain nombre de soldats catholiques, et sans cet appoint précaire Charles-Constant n'aurait, sans doute, pas eu l'audace de songer à établir là une mission. On ne pouvait compter sur ces quelques catholiques pour bâtir une église et faire les frais du culte. A défaut de ressources, l'évêque installa dans la cité, des religieuses de Lorette compétentes et dévouées, auxquelles il donna comme supérieure, sa propre sœur Céline (1). Le succès dépassa ses espérances. Grâce à l'école, il put bientôt non seulement faire face aux dépenses journalières de la mission, mais encore bâtir un pensionnat et une église. Peu à peu les catholiques indifférents se remirent à pratiquer leur religion; plusieurs enfants baptisés par les protestants le furent à nouveau, et une ère nouvelle s'ouvrit à Prétoria pour le catholicisme.

Tout en travaillant pour la population de race européenne, Mgr Jolivet tâchait de développer et d'étendre les missions des noirs. On fit à Motsi-wa-ma-Jésu, des améliorations considérables. Saint-Joseph de Korokoro devint une résidence avec église et école pour les enfants nègres. Saint-Michel fut également pourvu d'une église et d'une école. Enfin à vingt lieues plus loin, mais toujours dans le Basutoland, on fonda la nouvelle mission de Sainte-Monique.

L'évêque de Belline fait observer que les missions pour les noirs matériellement ne rapportent rien. Il faut, par contre, loger, nourrir

1. Les Sœurs de Lorette sont une Congrégation irlandaise fondée en 1821.

et vêtir une centaine d'enfants aux frais de la caisse du vicariat. L'extension de ces missions est donc subordonnée à celle du personnel, qui manque et aussi à la question financière qui arrête.

« Notre position actuelle ; conclut Mgr Jolivet, se résume en deux mots : champ illimité pour le travail ; ressources insuffisantes et sans proportion avec le travail à faire ; avenir magnifique, si la mission est soutenue et fournie en sujets » (1).

Les labours apostoliques ne font pas oublier à l'évêque de Belline son diocèse d'origine, et le 8 juillet 1879, il écrit de Prétoria à Mgr Nouvel, évêque de Quimper.

« MONSEIGNEUR,

« Je me reproche d'être resté si longtemps sans vous écrire. J'avais espéré pouvoir aller vous voir sous peu, mais hélas, il me faut rester dans ma Mission.

Vous avez certainement appris par les journaux les événements arrivés ici il n'y a pas longtemps. Vous avez entendu parler de la guerre contre les *Zoulous* des pertes subies par les Anglais, de la mort du jeune prince Napoléon, des dégâts que commettent les Boërs au Transvaal. Tout cela a mis le pays sens dessus-dessous ; mais, quant à moi, j'ai grande confiance que le bien naîtra du mal. Je crois que les Anglais réussiront à devenir ici plus puissants que jamais, pour la bonne marche des affaires. En attendant, tout est en désordre, partout, et moi-même je me demande comment subvenir au bien des âmes qui me sont confiées. Trois de mes prêtres suivent l'armée, et les autres sont débordés de travail. Je suis au Transvaal, pays aussi étendu que la France, et je suis seul. Le prêtre le plus voisin est à plus de cent lieues. Je m'efforce de donner une base solide à la mission catholique de Prétoria. De là la vraie religion s'étendra sous peu parmi les blancs d'abord et ensuite parmi les nègres qui nous entourent. Le couvent que j'ai fait élever l'année dernière fait déjà grand bien. La haine que les protestants et les païens nourrissent contre la Vérité ne provient que des sottes croyances, qu'ils ont été inculquées, mais ils ne tardent pas à abandonner ces sottes croyances, lorsqu'ils voient quel bel enseignement leurs enfants reçoivent dans nos couvents. On aurait peine à croire en Europe, combien nos Sœurs sont estimées et aimées, tant des pauvres que des riches.

« Nous sommes navrés, d'apprendre par les journaux, la guerre que l'on fait en France aux écoles chrétiennes. Lorsqu'on est comme moi, habitué à la grande

liberté que nous fassent les Anglais, on ne peut pas comprendre les lois que l'on veut introduire chez nous pour empêcher l'instruction chrétienne des enfants. En France, on ne sait pas ce que c'est que d'être libre, et chacun veut être le maître. Mais ici il n'en est pas ainsi. Nous sommes libres de créer autant d'écoles que nous voulons, et le gouvernement nous vient même en aide, à la seule condition de permettre à ses inspecteurs de contrôler l'enseignement chaque année.

« Nous avons réussi à créer de belles écoles à Natal et en plusieurs autres villes, et enfin à Prétoria, capitale du Transvaal. Nous avons de plus quatre postes missionnaires pour l'enseignement des nègres. Ces écoles et ces postes marchent très bien, et nous espérons qu'ils marcheront encore mieux lorsque la guerre sera finie. Le Zoulouland sera alors un terrain ouvert au dévouement de nos missionnaires. Plaise à Dieu que les vocations deviennent nombreuses ! Bien que mon diocèse ne compte pas plus de cinq mille chrétiens catholiques, j'aimerais le diviser en trois parties et confier chacune d'elles à un évêque ou à un vicaire apostolique, car il est trop étendu pour un seul ; et s'il était ainsi divisé chaque évêque aurait encore dans son diocèse, une grande cité habitée par des blancs, plusieurs petites villes, et tout un quartier immense pour y prêcher l'Evangile aux noirs.

« Mon cœur est affligé à la pensée que je ne puis aller vous voir, ni aller voir les chanoines de la cathédrale de Saint-Corentin. Rien que ce nom me met de la joie dans l'âme. Plus tard, peut-être, aurai-je le plaisir de voir les tours de Saint-Corentin. Sans tarder on fera un chemin de fer entre Prétoria et le port de Dillogoa, ce qui permettra de se rendre d'ici en France, en quinze jours sans trop se fatiguer. Qui sait si monsieur le Vicomte, qui a été si bon pour moi la dernière fois que j'ai été à Quimper, ne viendra pas me reconduire jusqu'à ce pays et visiter notre Mission ? Deux mois passés ainsi lui donneraient force et santé pour longtemps. En retournant, il pourrait faire un pèlerinage jusqu'à Jérusalem, et voir la cime du Mont Sinaï, etc, car Jérusalem n'est pas loin de Port-Saïd (1).

« La mort de mon vieux curé de Pont-l'Abbé m'a beaucoup peiné. Il était déjà âgé lorsque je naquis dans cette paroisse en 1826. C'est lui qui m'a fait faire ma première Communion. Je ne sais si je connais celui qui le remplace ; il est fort probable que je le connais (2). Mais je ne sais guère ce qui se passe au pays des Bigoudens. On ne m'écrit pas souvent, et lorsqu'on m'écrit on ne m'annonce rien de nouveau. On suppose sans doute que je suis au courant de toutes les nouvelles. J'aimerais dire la Sainte Messe pour les prêtres que j'ai connus, lorsqu'ils viennent à mourir. Si ce n'est pas trop vous demander,

1. Paul Le Vicomte de la Houssaye, né à Dinan (Côtes-du-Nord) en 1815. Prêtre le 21 décembre 1839. Professeur au Séminaire. Chanoine titulaire le 10 février 1873. Mort en 1884.

2. M. Jartel avait passé de vie à trépas le 5 mai 1878. Il eut pour successeur M. Troussel.

j'aimerais donc que vous m'envoyiez par la poste le livret donnant la liste des prêtres du diocèse morts dans l'année.

« Veuillez, Monseigneur, présenter mes salutations à Messieurs les chanoines de votre église cathédrale, ainsi qu'à ceux de votre diocèse qui pensent encore à moi.

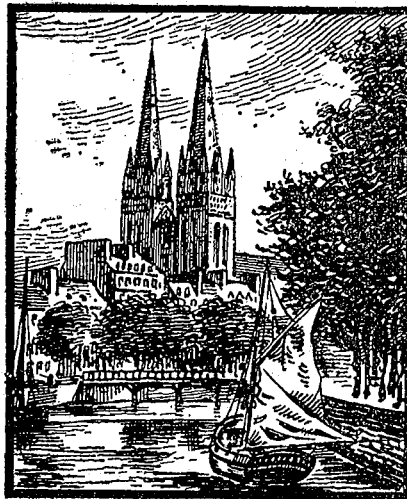
« En finissant, je me recommande, et recommande ma Mission à vos bonnes prières.

« Votre fidèle serviteur en Jésus-Christ

CHARLES JOLIVET,

« Oblat de Marie-Immaculée,
Évêque de Belline et Vicaire apostolique du Natal. »

QUIMPER



La
Cathédrale
de
Saint-Corentin

Le 19 mars 1880, Charles-Constant visita la Mission tout récemment fondée par le Père Baudry, au Bluff, en Durban, et placée par lui sous le patronage de Saint François Xavier. « Le Bluff, observe-t-il est vraiment une position magnifique, et comme sanatorium, on ne pouvait trouver mieux pour les Sœurs. Nous avons là une belle Mission ».

Au mois de Novembre 1880, Mgr Jolivet reçut une lettre de souscriptions signée de presque tous les Anglais de Lydenburg; ils le priaient de fonder chez eux un couvent semblable à celui de Prétoria, lui promettant d'y envoyer leurs enfants à l'école. La somme assez forte offerte spontanément par ces messieurs presque tous protestants,

était une preuve matérielle de leur sincérité. Aussi, malgré la saison des pluies, qui rend les voyages dangereux, l'évêque n'hésita pas à se rendre à Lydenburg (4).

Il arrêta donc sa place sur la petite voiture qui fait le service postal. Tout était prêt pour son départ du lendemain, quand on vint lui annoncer que le Gouvernement, usant de son privilège, avait requis le service de la malle-poste pour affaires urgentes. Il n'en fut pas surpris, vu que l'attitude des Boers donnait de l'inquiétude, et il dit au messenger: « Je plains l'officier qui a pris ma place ». Supplanté déjà à deux reprises, il avait par là-même échappé à un malheur. Cet officier était le major Clarke qui, jadis avait laissé un de ses bras dans la gueule d'un lion. Or, la voiture, en voulant traverser l'Olipphant, fut emportée par la rivière, et le pauvre manchot, roulé par le torrent, échappa avec peine à la mort. La semaine suivante à Middleburg, il se remettait des effets du terrible accident.

Le 23 novembre, ce fut au tour de Mgr Jolivet de prendre la poste pour Lydenburg. Il se trouva, le lendemain, en face de la formidable rivière gonflée par les pluies. Le conducteur lui dit tout bonnement: « Vous voyez l'état de la rivière, je vais essayer de la passer, mais je ne puis répondre des conséquences; si vous n'êtes pas trop pressé, attendez ici qu'elle devienne guéable ». — « Je ne suis pas peureux, répondit le prélat; je suis d'ailleurs bon nageur, et si vous tentez l'aventure, je serai avec vous ».

Quelques moments après, les six chevaux de l'attelage descendirent dans la rivière, mais, se sentant bientôt perdre pied, ils se replièrent vers la voiture: impossible de les faire avancer. L'eau, cependant, atteignait le niveau des banquettes où Charles-Constant se tenait debout, prêt à tout événement: le véhicule menaçait, en effet, de chavirer et d'être roulé dans les flots. Tous les effets du prélat étaient mouillés, excepté ceux qu'ils portait sur le dos, et son bréviaire qu'il tenait en main. Enfin, après une heure d'attente, douze bœufs vigoureux et bons nageurs mirent nos voyageurs sains et saufs sur l'autre rive, et le 25 novembre, ils étaient à Lydenburg, où le

1. La source du récit qui va suivre est une lettre de Mgr Jolivet datée de Pietermaritzburg le 17 février 1882 et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Père Walsh les attendait avec anxiété. A peine arrivé, le Vicaire apostolique reçut la visite du colonel commandant la garnison anglaise, qui l'invita à dîner avec ses officiers. Hélas ! quelques semaines plus tard, ceux-ci tombaient presque tous sous les balles des Boers à Bronkerspruit.

Sans perdre un moment, Mgr Jolivet s'occupa de l'affaire qui l'avait amené à Lydenburg. Le Père Walsh s'était déjà employé à faire faire des briques ; on avait acheté un beau terrain et recueilli sur place assez d'argent pour le payer. Trouvant trop éloigné l'emplacement choisi, l'évêque découvrit, dans une position plus centrale, une maison avec jardin qu'il résolut d'acheter, à son retour à Prétoria, où habitait le propriétaire.

A Lydenburg, il passa quelques jours dans l'aimable compagnie du Père Walsh, et, le 30 novembre, en la fête de Saint André, il eut la joie de célébrer, dans la pauvre chapelle provisoire de la localité, le sixième anniversaire de sa consécration épiscopale. Le même jour il reprenait la malle-poste et voyagea avec un jeune officier du génie qu'on mandait en hâte à Prétoria pour aider à mettre la ville en état de défense.

Tout alla bien jusqu'au 2 décembre, où l'on se trouva, en présence de la rivière *Millar'sprint*, dans l'obligation de faire halte. Un homme s'y rencontra, qui revenait des mines d'or. Il avait placé ses effets et quelques provisions sur une petite carriole, traînée par un âne et attendait que l'eau s'écoulât pour lui livrer passage. « Hélas ! dit-il, à Mgr Jolivet, les voyages ne sont pas toujours faciles dans ce pays ; on circule plus aisément en Amérique » — « Vous avez donc voyagé en Amérique ? » — « Oui, dans la Colombie britannique : avant de venir ici, j'ai travaillé aux mines du Caribou ».

Ce nom rappela au prélat des souvenirs bien agréables, et il se prit à rêver aux excursions qu'il avait faites là-bas avec Mgr d'Herbomez, Mgr Durieu et le Père Fouquet. Instinctivement il rassembla dans sa mémoire les quelques mots de *chinook* qu'il avait appris au cours de sa visite en Amérique, et il se mit à parler en cette langue à son interlocuteur ébahi. Celui-ci connaissait aussi les Missions des Oblats en Colombie et il en fit l'éloge. Cet incident adoucit un peu l'ennui

de la position, et ce fut d'un cœur léger que Charles-Constant se blottit dans un petit coin pour y passer la nuit.

Le lendemain, aux premières lueurs du soleil, nos hommes étaient sur pied, mais, la rivière n'avait pas baissé. Il fallait cependant prendre un parti. Or, il y avait non loin du gué, un endroit moins large, où l'eau se précipitait en bouillonnant entre les rives resserrées. Le conducteur, avec l'aide d'un Boer du voisinage réussit à jeter sur le gouffre un madrier, par lequel passèrent les voyageurs portant avec eux leurs bagages.

Les chevaux traversèrent à la nage le passage à gué, et la voiture vide fut traînée sur l'autre rive au moyen d'une corde.

Voici donc la caravane en route ; mais un obstacle plus sérieux l'attendait à quelques lieues de là. Elle était en présence de la rivière aux Saules, changée en torrent impétueux : impossible de la franchir avec les chevaux et la voiture. Des Boers, alléchés par la promesse d'une bonne récompense, vinrent au secours des voyageurs, avec quatorze bœufs et un chariot énorme. Mais arrivés au milieu de la rivière, les premiers bœufs, terrifiés par la force des flots qui les fouettaient violemment, se replièrent vers le chariot ; ils veulent y entrer en montant sur la croupe des bœufs timoniers, qui pouvaient à peine tenir leurs naseaux au-dessus de l'eau. Les uns s'embarrassent dans les autres, si bien que tout semble perdu ; mais la Providence veillait, et au bout de quelques minutes l'ordre se rétablit, et les voyageurs étaient déposés sains et saufs sur l'autre rive.

Le ministre protestant de Lydenburg, pour contrecarrer les desseins des missionnaires, voulait acheter la maison qu'ils convoitaient dans cette ville, et Mgr Jolivet soupçonnait que la malle-poste portait une lettre de lui. Aussi, en arrivant à Prétoria, l'évêque se rendit chez le propriétaire de l'immeuble, et lui dit sans ambages : « Monsieur, je voudrais acheter votre maison et je vous en offre 600 francs ». — Je prends note de votre proposition, répondit-il, et j'y penserai ».

Deux jours après, le Vicaire apostolique reçut une lettre qui lui disait en substance : « Depuis votre visite, on m'a offert 650 francs pour ma propriété ; mais comme vous avez été le premier à me parler, je vous donne la préférence ». Le marché était donc conclu, et Mgr Jolivet

avait bon espoir que dans quelques semaines les Sœurs pourraient ouvrir leur école à Lydenburg. Il comptait hélas ! sans l'insurrection des Boers et la révolution qui devait en être la suite.

A Prétoria, on célébra dans la paix et le bonheur la fête du 8 décembre en l'honneur de l'Immaculée-Conception. Une retraite préparatoire, une messe en musique, une prise d'habit au couvent rendirent la fête plus complète. Tout semblait, du reste, sourire aux missionnaires. Leurs écoles regorgeaient d'élèves ; le gouvernement leur accordait un subside libéral ; le registre des baptêmes attestait le nombre considérable d'adultes qui étaient venus grossir le petit troupeau des fidèles ; les Pères de Lacy et Meyer allaient fonder un collège qui recevrait aussi les secours de l'État.

C'est dans ces circonstances que Mgr Jolivet quitta Prétoria le 13 décembre 1880, pour se rendre à Kimberley, où une belle église neuve n'attendait que la bénédiction épiscopale pour s'ouvrir aux fidèles. La solennité de la Dédicace, si chère aux mineurs qui avaient contribué à l'érection de l'édifice devait coïncider avec les fêtes de Noël, déjà si populaires chez les Anglais, sous quelque latitude qu'ils soient réunis.

Le Vicaire apostolique, en prenant place dans la malle-poste anglaise, ne pouvait se défendre d'un vague sentiment d'inquiétude, à cause de l'attitude menaçante des Boers. Prétoria lui paraissait en sûreté, mais on disait l'insurrection déjà maîtresse de Potchefstroom, l'ancienne capitale du Transvaal, par où il devait passer pour se rendre à Kimberley. Le gouverneur, le voyant décidé à partir, lui dit en riant : « Vous allez vous faire prendre par les Boers ». — Il répondit sur le même ton : « Les Boers n'ont que faire de moi, mais ils pourraient bien arrêter la malle-poste, pour s'emparer des dépêches ».

Ayant voyagé toute la nuit, Mgr Jolivet et ses compagnons arrivèrent à Potchefstroom, le lendemain, 16 décembre, à sept heures du matin. Les rebelles en armes les regardent passer, et les laissent paisiblement descendre au *Royal Hôtel*. L'évêque y rencontra le major Clarke, député du gouvernement, ainsi que le directeur de la Banque. Ces messieurs l'invitèrent à déjeuner à leur table particulière ; après quoi, le major prit connaissance des dépêches qu'il venait de recevoir du gouverneur.

Dans la ville, l'agitation se faisait de plus en plus inquiétante, et en qualité de commissaire du gouvernement, le major avait la responsabilité du maintien de l'ordre. Tout soucieux, il quitta Mgr Jolivet, en le priant de se servir de ses appartements jusqu'à l'heure de son départ. Quelque temps après il devenait prisonnier des Boers.

Cependant le conducteur inquiet fait atteler ses chevaux avant l'heure réglementaire. Les voyageurs montent en voiture, et se félicitent déjà de pouvoir partir librement, quand tout à coup une vingtaine d'hommes armés les somment de descendre, en les menaçant de leurs fusils. Il fallut bien s'exécuter. Mgr Jolivet quitta le dernier la voiture, et le maître d'hôtel lui donnait la main pour l'aider, lorsqu'il reçut sur la nuque un coup de crosse de fusil. Un jeune Français, qui voyageait aussi, s'empara des bagages de l'évêque qu'il déposa à l'hôtel ; mais il n'eut pas le temps de prendre les siens qui disparurent avec la voiture. Voilà donc Mgr Jolivet prisonnier de fait, car nul ne pouvait plus circuler dans les rues sans un permis du commandement boer, et vouloir s'échapper de la cité, c'était courir à une mort certaine.

Ce premier acte d'hostilité fut suivi d'une fusillade de part et d'autre. Il y avait d'un côté environ 200 soldats anglais, et de l'autre 2000 Boers. Les Anglais étaient pour la plupart retranchés dans un camp, un peu en dehors de Potchefstroom. Quand au major, avec 25 hommes, il chercha à la hâte un abri dans le bureau du magistrat ou maire de la ville. Ce bâtiment, couvert de chaume, ne pouvait offrir une résistance sérieuse. Le surlendemain, 18 décembre, les insurgés menacèrent de mettre le feu à cette bicoque. Il fallut donc se rendre.

Comme les Boers avaient établi dans l'hôtel même leur quartier général, Mgr Jolivet était bien placé pour suivre les opérations. Les 25 soldats désarmés furent conduits dans un vaste magasin, en face, qui devait leur servir de prison. Le major, le maire et les autres prisonniers civils furent amenés sous escorte à l'hôtel. Ces malheureux s'attendaient à être massacrés ; déjà des cris de mort retentissaient à leurs oreilles ; la terreur était peinte sur le visage du pauvre maire, et l'abattement se voyait sur les traits mornes du major, tandis que les femmes et les enfants se lamentaient. Le greffier et sa famille furent enfermés dans une chambre à la porte de laquelle deux Boers,

l'arme au bras, veillaient sans relâche. Le major fut mis dans une autre pièce. Seulement on lui permettait, pendant une demi-heure, de faire les cent pas à l'ombre, le long de la véranda de l'évêque, aux deux extrémités de laquelle se tenaient les sentinelles; elles étaient placées là pour empêcher toute communication du major avec le Vicaire apostolique et d'autres, qui pouvaient circuler dans la cour et dans le jardin.

Sur un signe du major, Mgr Jolivet vit bien qu'il voulait lui parler. Il s'assit alors sur la véranda, le dos tourné vers l'officier et la face vers la porte de sa chambre. Pour se donner une attitude encore plus indifférente, il se mit à caresser un petit chien. Chaque fois qu'il passait devant lui, le major prononçait à voix basse trois ou quatre mots. L'évêque apprit ainsi ce qu'il avait à lui communiquer : il s'attendait à être fusillé, et semblait craindre le même sort pour le prélat. Au bout de trois jours on le transféra dans un autre local, et Mgr Jolivet ne le revit plus qu'après la conclusion de la paix.

Le dimanche, l'évêque de Belline obtint la permission de visiter les soldats prisonniers, dont deux étaient blessés. Il s'assura qu'ils étaient bien traités; il exhorta spécialement les catholiques et les consola, en leur déclarant qu'ils seraient respectés. Voyant que les soldats protestants voulaient aussi l'entendre, ainsi qu'un bon nombre de Boers, qui comprenaient un peu l'anglais, il les réunit tous et leur adressa une allocution sur la résignation dans l'épreuve, en plaçant devant leurs yeux le modèle parfait Notre Seigneur Jésus-Christ. Après l'instruction, un Boer intelligent, qui savait bien l'anglais, l'accosta et lui dit : « Mais à quelle Eglise appartenez-vous donc ? » — « A l'Eglise catholique, » lui répondit l'évêque. — « Mais vous avez prêché le christianisme le plus pur » — « Sans doute, l'Eglise catholique enseigne toujours la doctrine la plus parfaite. Ceux qui prétendent le contraire sont ou ignorants ou menteurs ». — « Voilà qui est nouveau pour moi, » observa le Boer.

Les Boers avaient sur le catholicisme les idées les plus absurdes, et les écoles catholiques instaurées par Mgr Jolivet contribuaient pour une part à dissiper ces ridicules préjugés. Chaque élève qui y avait reçu l'instruction religieuse devenait un témoin non suspect

contre la tradition menteuse où tous les Boers se trouvaient initiés dès leur enfance.

La prise de la mairie de Lydenburg avait été pour les rebelles, un triomphe facile qui, néanmoins, exaltait leur orgueil. En dépit des objections que leur présentait Mgr Jolivet, ils ne parlaient de rien moins que de prendre de vive force le camp anglais. Le camp anglais, sans doute, ne faisait pas grand mal, parce que l'on voulait épargner la ville, mais les Boers, abrités par les fossés et les talus tiraient seulement sur ce qui se montrait au-dessus de la ligne de gabions du fort improvisé. Dans ces conditions, la garnison devait tenir jusqu'à l'épuisement des vivres.

« Les Boers, peuple de chasseurs, note Charles-Constant, sont excellents cavaliers et excercés au tir dès l'enfance. Un exemple entre mille : un Boer qui me donnait l'hospitalité, à court de provisions, dit à son fils âgé de dix ans : « Jean, prends ton fusil et va me tuer un *springbock* ». Il y avait en ce moment dans la plaine plusieurs de ces gracieuses antilopes, mais elles ne se laissaient pas approcher. En quelques minutes Jean avait abattu son gibier à six cents pas de distance. Nos volontaires boers forment sans contredit la plus parfaite cavalerie irrégulière du monde. J'ai été témoin des grandes manœuvres sur le Champ de Mars et au plateau de Satory, c'était superbe. Nos Boers, sans doute, n'ont rien de la splendeur et de la précision admirable de ces mouvements. Mais j'ai vu aussi la cavalerie irrégulière des volontaires anglais, sans parler de l'*infanterie montée* du major Carrington, et je n'hésite pas à dire que les Boers leur sont infiniment supérieurs. Je vais plus loin, et j'affirme que, pour une guerre comme celle du Transvaal, la cavalerie irrégulière des Boers est supérieure à la cavalerie irrégulière des Anglais. Sans sortir de l'hôtel qui était comme une prison quoique je ne fusse pas strictement captif, je voyais chaque jour ces escadrons défilier avec un ordre parfait, quelquefois avec un élan admirable. Le cavalier connaît bien sa monture et la fait obéir sans effort. Lui et son cheval sont habitués au climat, à la nourriture, au pays. Après l'avoir vu de près à Potchefstroom, j'ai conçu pour ce peuple une idée plus avantageuse que celle qu'on m'en avait donnée, et je me disais en moi-

même : « Si ces paysans persévèrent, ils donneront de l'embarras aux Anglais ».

Les insurgés, trouvant onéreux l'entretien des prisonniers, se décidèrent à les envoyer dans l'État-Libre d'Orange, territoire neutre, à la seule condition qu'ils ne serviraient pas contre eux. Leur départ était à Mgr Jolivet son unique occupation. Il résolut donc de demander un sauf-conduit pour se rendre, non pas à Kimberley, c'était impossible, mais à Bloemfontein, où on l'attendait pour la dédicace d'une église achevée en ce moment. Il fonda sa requête sur ce qu'il n'était ni militaire, ni politique, et surtout sur sa qualité de Français. Une heure après il était en présence du commandant général Cronjé et de son état-major, que rien au demeurant ne distinguait des Boers les plus vulgaires. On lui posa quelques questions sur sa nationalité, on lui demanda s'il voulait promettre de ne rien faire au détriment des Boers; ses réponses furent jugées satisfaisantes, et Cronjé consentit à le laisser partir par la première voiture qui sortirait de la ville.

Pendant son séjour à Potchefstroom, Mgr Jolivet fut traité par le maître d'hôtel de la façon la plus aimable, et il n'eut à se plaindre de personne; mais quelle triste fête de Noël, sans messe, sans aucune joie spirituelle! Enfin, le 29 décembre, voyant apprêter une petite voiture destinée au service postal, le prélat se rendit aussitôt auprès du commandant, qui lui donna son passeport sans difficulté. Comme il se retirait, un Hollandais lui cria en français : « Bon voyage! » Et tous les Boers de répéter de leur mieux : « Bon voyage! » en frappant des mains. C'est ainsi que l'évêque quitta Potchefstroom, au milieu des applaudissements, laissant après lui bien des envieux.

Parvenu à Bloemfontein, il put contempler pour la première fois l'église que l'on y avait bâtie. L'édifice, en brique, avec fondation et angles en pierre était de style roman, et mesurait cent pieds de long. Situé sur la colline Greenhill qui domine la cité, il présente un aspect imposant. La tour n'était pas encore construite, mais les autres accessoires se trouvaient au complet : sacristie, porches, confessionnaux, baptistère, formant autant d'édicules ou chapelles, qui rompaient agréablement l'uniformité du vaisseau principal.

La nouvelle église de Bloemfontein était dédiée au Sacré-Cœur; et

déjà longtemps, on avait fixé, pour en célébrer la dédicace, le dimanche 16 Janvier 1884, fête du Saint Nom de Jésus. La cérémonie se fit avec toute la solennité possible; toutes les classes de la société y étaient représentées, et le Président de la République, avec sa famille, assista à la grand'messe et au sermon. Au milieu des chants de triomphe qui se firent entendre, Charles-Constant était loin de soupçonner, hélas! qu'en ce moment, à Prétoria, on chantait le *De profundis* pour sa sœur Céline, la Supérieure défunte.

Le dimanche suivant, 23 Janvier, Mgr Jolivet administra la Confirmation à un bon nombre de personnes, dont plusieurs étaient des convertis, puis, une fois encore, il voulut se rendre à Kimberley. Mais impossible de franchir la rivière Modder, qui charriait d'énormes saules arrachés à ses rives. On avait cependant établi au-dessus du courant un câble, attaché aux deux extrémités, et sous lequel roulait une boîte qui pouvait contenir un homme. L'évêque aurait pu, à la rigueur traverser ainsi la rivière, mais il eût dû laisser derrière lui, effets, voiture, chevaux, et alors comment arriver à Kimberley? N'étant pas loin de Bloemfontein, il lui fut aisé de revenir sur ses pas.

Le mercredi, 9 février, il se mit en route pour Natal. Malgré la guerre, il put visiter la Mission de Sainte-Monique, où il passa le dimanche. Ce jour-là même, on se battait, et du seuil de l'église, le Vicaire apostolique fut témoin d'un engagement entre les Basutos et les volontaires anglais. Il admira comment les Pères missionnaires et les Sœurs continuaient paisiblement leur œuvre au sein de la guerre, respectés également par les deux partis.

Enfin, après divers incidents, Mgr Jolivet parvint le 21 février à Pietermaritzburg. Pour le saluer, presque tous les catholiques de la cité se réunirent dans la grande salle du jardin d'enfants, et le vénérable M. Bird lui lut une adresse qui exprimait dans un noble langage, les sentiments les plus touchants. Il répondit par quelques mots, puis congédia l'assemblée, en lui donnant sa bénédiction (1).

1. *Annales de la Propagation de la Foi*, 1882, pp. 300-314.

CHAPITRE IX

MORT DE CÉLINE JOLIVET, SUPÉRIEURE A PRÉTORIA — MGR JOLIVET A PRÉTORIA
KIMBERLEY, JAGERSFONTEIN — VOYAGE AU BASUTOLAND.
VISITE DE LA MISSION DU BLUFF
(1881)

En mai 1881, le Vicaire apostolique de Natal décida d'ouvrir un nouveau champ au zèle de ses coopérateurs, en fondant huit petites Missions aux environs de Durban. Ces postes furent confiés à deux Pères qui y diraient la messe, le dimanche, à tour de rôle et s'emploieraient, le reste du temps, à instruire les fidèles et les païens (1).

Le 16 janvier 1881, notre évêque missionnaire avait eu la douleur de perdre sa sœur Céline, Supérieure des Sœurs de Lorette à Prétoria, décédée dans sa trente-quatrième année. Le 20 août suivant il fait part de ce deuil à Sœur Marie de Gonzague, Supérieure des Filles du Saint-Esprit à Plonéis : « Ma chère Sœur, écrit-il, tu aimerais avoir des nouvelles de ce qui vient de se passer ici et spécialement au sujet de la mort de notre chère sœur Céline. Voici : tous les couvents de cette Mission sont renommés pour la bonne instruction qu'ils donnent aux jeunes filles, mais celui de Prétoria dépassait encore les autres sur ce point, et notre sœur Céline en était la supérieure. Céline avait toutes les qualités voulues pour gouverner une telle maison. Elle travaillait sans cesse, mais sans jamais montrer d'impatience ni de nervosité. Elle pourvoyait avec le même soin aux besoins du corps et aux besoins de l'âme, et je ne pourrais dire ce qui m'émerveillait le plus en elle, si c'est sa dévotion, sa douceur, ou l'autorité qu'elle savait déployer au besoin. Oh ! oui, sa mort a été une rude épreuve pour moi, et une grande perte pour la Mission. Mais elle avait déjà gagné sa couronne : Dieu l'a rappelée à lui. Que son saint nom soit béni !

1. M. C. O. 1881, pp. 168-177.

« ... Le 16 Janvier 1881, nous célébrions avec solennité la Dédicace de l'église du Sacré-Cœur à Bloemfontein.

« Hélas ! Je ne savais pas qu'à ce moment même, notre sœur était étendue sans vie, à Prétoria et que sa tombe était creusée dans un coin du grand jardin du couvent, près d'un saule, à l'endroit même que j'avais indiqué un mois auparavant comme devant être le lieu de sépulture des religieuses. Je ne te reparlerai pas de sa belle mort. Elle est morte comme meurent les saints, résignée, de tout cœur, à la volonté de Dieu. Mais j'ai encore quelque chose à te dire au sujet de son enterrement. Dieu a voulu que cet enterrement soit un sujet de gloire pour l'Église catholique. Dans le cortège on remarquait le gouverneur avec tous les officiers de l'armée ainsi que les fonctionnaires ; l'évêque protestant avait lui-même demandé comme une grâce, l'autorisation d'y figurer. Le drapeau du fort fut descendu à mi-hauteur en signe de deuil. Jamais on n'avait vu si bel enterrement à Prétoria ; mais jamais non plus on n'avait perdu une religieuse si sainte, si aimée, et si respectée de tous ».

A l'occasion du trépas de sa sœur, Mgr Jolivet dans la même lettre, fait l'éloge de l'école catholique de Prétoria : « La renommée du couvent de Prétoria, note-t-il, s'est vite répandue aux quatre coins du Transvaal. On ne parle que de la science des religieuses et de leur dévouement pour les enfants. Et on a raison, car il serait difficile de trouver une école mieux tenue que celle-ci. On y apprend toutes choses, depuis l'A, B, C jusqu'aux sciences les plus élevées. Tout citadin honorable tient à y envoyer ses filles, et de la campagne, des bourgs environnants viennent d'autres élèves en grand nombre. Celles-ci sont internes. Parmi les Boers, agriculteurs sans instruction, il en est peut-être qui n'aiment pas beaucoup les Sœurs, parce qu'ils prétendent que leurs enfants ne sont pas mieux élevés qu'ils n'ont été eux-mêmes, mais par ailleurs, le couvent ne reçoit que des louanges. D'autre part, on ne saurait croire combien les Religieuses sont aimées et respectées de leurs élèves. Et cela est d'autant plus étonnant, que le Transvaal

est le pays du monde le plus attaché au protestantisme. Il n'y a pas encore longtemps, le catholicisme n'était pas souffert ici. Mais les protestants intelligents connaissent la valeur d'une bonne éducation, ils reconnaissent volontiers la science de ces maîtresses de classe, le mal qu'elles se donnent et ils sont pour elles pleins d'estime. Que de fois je les ai entendus dire : « Vous avez quelque chose qui nous fait envie, ce sont vos couvents ».

*
**

Quand la paix fut signée entre les Boers et les Anglais et que les communications se trouvèrent rétablies Mgr Jolivet se rendit encore une fois à Prétoria, pour tâcher d'y relever les ruines accumulées et de raffermir les courages. Cette mission accomplie, il fallut enfin songer à visiter Kimberley, dont l'église était à peu près achevée, du moins à l'intérieur. Comme il n'existait plus de service public, le Vicaire apostolique acheta une voiture et deux bonnes mules ; un Luxembourgeois qui voulait se rendre à Kimberley s'offrit à être son cocher, et le lundi 22 août 1881, il était encore une fois sur la route.

Le premier jour se passa sans incident remarquable. Le lendemain, vers midi, on s'arrêta comme d'habitude pour déjeuner ; pendant que son garçon allumait le feu, l'évêque s'éloigna en récitant son bréviaire. Quand il se retourna, il avait sous les yeux un épouvantable incendie. Le vent s'était levé et avait mis le feu à l'herbe desséchée qui couvrait la plaine. La voiture épiscopale, de l'autre côté de la route était en sûreté, car l'orage poussait la flamme dans le sens contraire. Le Boer voisin était accouru furieux et, maudissant les Anglais qui ravageaient le pays, il menaçait le garçon de l'évêque de la prison et de l'amende. Les lois lui donnaient raison : « Mais, dit le cocher, nous ne sommes pas Anglais ; voilà mon maître, il est Français, parlez-lui. » Pour la seconde fois son titre de Français rendit service à Mgr Jolivet. Le Boer se calma, il prit avec l'évêque un ton amical, déclarant que lui-même aussi était français d'origine. Charles-Constant lui offrit alors un petit verre de *french*, puis tirant de la voiture un gros gâteau : « Tenez, lui dit-il, voilà pour les enfants. »

Le brave homme partit joyeux, nos voyageurs aussi. La nuit venue, quand ils s'arrêtèrent pour dormir en rase campagne, ils étaient trop loin pour voir l'incendie, mais le rouge sinistre des nuages leur disait assez que l'embrasement continuait son œuvre de dévastation ; rien ne saurait l'arrêter que la rencontre d'une rivière ou d'un pays déjà brûlé.

Le temps qui avait été beau au début du voyage changea le vendredi 23 août : ce fut une pluie froide, puis la neige. Surpris loin de tout abri, nos voyageurs aperçurent, au bout de quelque temps, une petite mesure en mottes et sans toit. Ils l'abordèrent, mais ce misérable réduit était déjà plein de nègres qui se rendaient à Kimberley, pour y chercher du travail. Plusieurs de ces malheureux devaient mourir de froid, plus tard, sur la route déserte. « Marchons toujours dit Mgr Jolivet, tandis qu'il y a un peu de neige ; peut-être finirons-nous par trouver un abri. Nous arrêter, c'est nous condamner à mourir de froid, ou du moins à voir périr nos mules de faim, si la neige continue. »

Pendant deux heures, on avança péniblement sur une terre détrempée par la neige fondante ; les mules commençaient à faiblir, et les hommes à perdre courage quand tout à coup l'on se trouva en face d'une petite maison et d'une boutique qu'un Anglais avait montée dans le désert. Ce dernier reçut fort bien les nouveaux venus ; il céda sa chambre au Vicaire apostolique et trouva un abri pour les mules. La neige tombait toujours à gros flocons, et le lendemain matin, tout le pays était enseveli sous un linceul blanc. La caravane passa le samedi et le dimanche dans cette retraite forcée ; le lundi, elle put reprendre la route, encore boueuse et jonchée, çà et là, de cadavres de moutons et de bestiaux tués par le froid, cadavres que se disputaient les vautours, les corbeaux et les chiens.

Le vendredi, 2 septembre, Mgr Jolivet arrivait à Kimberley. Ce n'était là primitivement qu'un vaste campement de mineurs, vivant sous la tente ou tout au plus dans des maisons en tôle galvanisée. En 1881, Kimberley avait déjà l'aspect d'une ville ; on y bâtissait des

maisons en briques, même à deux étages. L'église constituait le monument le plus remarquable de la cité. De style gothique à lancette, elle se composait d'une nef et de deux bas-côtés, avec sanctuaire, sacristie, tribune et porche. A l'extérieur, une tour massive, surmontée d'une flèche élégante, donnait à la façade un aspect imposant.

Le dimanche, 11 septembre, eut lieu la dédicace de l'église; les prédications jubilaires remplirent toute la semaine, et la fête se termina par l'érection du Chemin de la Croix. La foule était nombreuse et vivement impressionnée.

A environ vingt lieues de Kimberley et de Bloemfontein était située la petite cité de Jagersfontein, bourgade d'abord insignifiante, et qui prit de l'importance vers 1879, du fait qu'on y découvrit de beaux diamants. Il y avait là 70 catholiques qui, impatients d'avoir une église et un prêtre, adressèrent au Vicaire apostolique une pétition accompagnée d'une liste de souscriptions tellement respectable qu'on ne pouvait mettre en doute la sincérité de leur désir. Le prélat leur avait répondu qu'il irait lui-même poser la première pierre de leur église. Le plan qu'il avait dressé pour Prétoria leur convenait admirablement, et les vitraux, déjà arrivés à Durban, devaient prendre la direction de Jagersfontein.

Le moment était venu de tenir sa promesse. Mgr Jolivet partit donc pour cette dernière localité. Il y reçut l'accueil le plus empressé, et, on voulut lui payer son voyage. Un élève du couvent de Bloemfontein lui présenta une adresse, vrai modèle de calligraphie. Le lundi, 26 Septembre, fut bénite la première pierre de l'église, en présence d'un nombreux concours de peuple, et Mgr Jolivet proclama Saint Joseph patron du nouvel édifice.

Il lui tardait pourtant de visiter les missions noires de Basutoland que la guerre l'avait empêché de parcourir lors de son dernier voyage.

Le mercredi, 12 Octobre, il était à Motsi-wa-ma-Jésu, ou Roma. Il y avait en ce point central de la Mission environ mille chrétiens. Le prélat eut la satisfaction d'y trouver les écoles plus fréquentées que jamais.

Le dimanche suivant, il administra le sacrement de Confirmation à un grand nombre de fidèles. Ce fut une grande fête où affluèrent les

paysans des environs qui ne manquaient jamais ces occasions, moins sans doute pour le sermon qu'ils écoutaient volontiers, que pour avoir part au repas champêtre qu'on leur servait.

Entre Roma et Sainte-Monique, l'intrépide Père Briard venait de fonder une nouvelle station de mission en un lieu qu'il nomma Gethsémani; mais on avait à peine posé une partie des fondations de l'église que les ouvriers, effrayés par les bruits de guerre s'étaient enfuis. Le pauvre Père eut à patienter. Chez lui Charles-Constant se rendit à cheval, pour voir le nouvel établissement et bénir, sans cérémonie la pierre angulaire de l'église; il fit donner à l'édifice des proportions plus larges. Après avoir rendu visite au chef du pays, le prélat chevaucha joyeusement à travers la plaine ondulée et verdoyante qui le séparait de la Mission de Sainte-Monique.

Le 4 novembre, la fête de Saint-Charles le retrouva encore une fois à Natal. Mais une affaire capitale l'amena à Durban, c'était la dédicace de l'église, la plus belle du vicariat. La cérémonie revêtit une grande solennité.

Mgr Jolivet termina ses courses apostoliques de l'année 1884 par une visite aux chrétiens noirs de la Mission du Bluff. Ceux-ci vinrent le prendre à Durban, à quelques pas de sa maison, puis traversant la baie dans leurs légers bateaux, ils le débarquèrent au bout d'une heure, au bas de la falaise qui domine leur Mission. Sa visite était attendue, et quand le bateau fut en vue du rivage, il vit déboucher, comme d'une embuscade, une flotille de canots montés par les noirs; chacun portait un petit drapeau aux couleurs brillantes, que la brise du soir agitant doucement comme pour battre la mesure au chant de l'*Ave maris Stella*. C'était un spectacle aussi charmant que nouveau.

Quand l'évêque eut mis pied à terre, les noirs rangés sur deux lignes et tenant au vent leurs brillantes bannières, le conduisirent en procession et au chant des cantiques sacrés jusqu'à l'humble chapelle de la Mission, où il administra le Baptême et la Confirmation à un certain nombre de néophytes préparés par le Père Baudry.

La Mission du Bluff couvrait, sur la falaise, un terrain d'environ 120 hectares, loués aux indigènes, à raison d'un ou deux hectares par

individu. Chacun y avait bâti sa case et cultivait son lopin de terre dans ses moments de chômage. Le prêtre, quoique ne résidant pas habituellement au milieu d'eux, avait aussi une chaumière rustique, mais propre, près de la chapelle. De l'autre côté se trouvait celle de Saturnio, excellent nègre qui avait reçu une certaine éducation dans les possessions portugaises, et qui, *factotum* de la Mission cumulait les fonctions de maître d'école et de catéchiste. « Il serait difficile, écrit Mgr Jolivet, de trouver un endroit plus agréable que cette Mission du Bluff; devant vous, et pour ainsi dire, à vos pieds, l'immense Océan, derrière vous la baie et Port-Natal; à droite et à gauche, des collines couvertes d'arbres et des vallées verdoyantes émaillées de fleurs. La brise de la mer y entretient une fraîcheur délicieuse; les fruits tropicaux y viennent presque sans culture, comme la banane, l'ananas, la mangue, etc. C'est un petit paradis terrestre. »

Les fidèles du Bluff se montrèrent pleins de gratitude à l'égard de leur Vicaire apostolique, et celui-ci, pendant son séjour chez eux, fut vivement touché de leur profond sentiment de foi et de générosité. Il avait désiré y rester seul quelques jours avec le bon Frère Livenan. De cette occasion les chrétiens profitèrent pour lui présenter spontanément, l'un après l'autre, une petite offrande. L'offrande, en elle-même n'était pas grand'chose mais elle était faite de si bon cœur! L'un apportait une poule, l'autre des œufs frais, celui-ci un petit cochon, celui-là un panier de patates douces. Hommes et femmes, tous voulurent donner à leur premier Pasteur ce témoignage de leur respectueuse gratitude. Ils venaient déposer leur présent à ses pieds, et se mettaient à genoux pour recevoir sa bénédiction. (1)

« L'année (1881) qui vient de s'écouler, mande Mgr Jolivet à son Supérieur Général, peut se résumer pour moi en deux mots: *in cruce salus*; la croix, mais avec la croix, la consolation. La guerre du Basutoland, pendant laquelle la Providence a veillé sur nos missionnaires; l'insurrection des Boers du Transvaal; l'abandon de ce pays par les Anglais; la mort de ma sœur, la Supérieure si dévouée du couvent de

1. *Annales de la Propagation de la Foi* 1882, pp. 314-320. — Le 25 juin 1882, Mgr Jolivet se rendra au Bluff pour célébrer le soixante-dixième anniversaire de la Congrégation des Oblats et y administrera les sacrements de Baptême et de Confirmation. M. C. O. 1882 p. 280.

Prétoria; la maladie pire que la mort de la Supérieure de Pietermaritzburg; d'autres épreuves que vous connaissez, voilà le côté de la croix. Elle a été lourde, et cependant l'année 1881, comptera parmi les plus fertiles en fruits de salut et en belles œuvres. Enumérons seulement la dédicace de quatre belles églises, la pose de la première pierre de deux autres, et l'ouverture de deux salles d'école, rendues nécessaires par le succès toujours croissant de nos couvents » (1).

Au cours de 1881, l'impératrice Eugénie passa à Durban et à Maritzburg. A cette occasion, elle remit à Mgr Jolivet, pour ses œuvres, une somme d'environ 20.000 francs (2).

1. *Annales de la Propagation de la Foi*, pp. 300-301.

2. M. C. O. 1881, p. 264.

CHAPITRE X

LES TRAPPISTES DE MARIANHILL

TOURNÉE APOSTOLIQUE EN BASUTOLAND — FONDATION DE NOUVELLES MISSIONS

L'ŒUVRE DES TRAPPISTES ET DES RELIGIEUSES — VOYAGE EN FRANCE

(1883-1885)

En 1883 un événement important vint tout à coup changer l'aspect du Vicariat de Natal ; ce fut l'instauration d'un monastère de Trappistes.

Mgr Ricard, évêque du vicariat voisin de Port-Elisabeth au cours d'un voyage en Europe, avait demandé à une communauté de Trappistes bavarois de lui venir en aide pour l'œuvre de l'évangélisation des indigènes. Ils arrivèrent en 1880 à destination.

Malgré la bonne volonté qui existait de part et d'autre, de grosses difficultés surgirent. L'endroit choisi pour la fondation, étant extrêmement aride, se prêtait mal aux travaux des moines. On fut bientôt à court de ressources, et il fallut penser à émigrer. Des émissaires furent députés au Natal, pour sonder le terrain, et le Révérend Père Abbé Franz jugea bon de se rendre lui-même près de Mgr Jolivet. « Ce fut, note le Père Mathieu dans son manuscrit, une rencontre typique, qui aurait, certes, tenté le pinceau d'un Doré. L'Abbé arrivait avec une réputation établie d'enfant terrible, et Monseigneur, naturellement mis au courant par son confrère dans l'épiscopat, était sur ses gardes. Tous deux étaient à peu près du même âge. Avec son sûr coup d'œil, Monseigneur vit vite l'avantage qu'il pourrait tirer d'un monastère de Trappistes dans son vicariat ; mais par ailleurs, les événements récents justifiaient les plus sérieuses appréhensions. La discussion fut vive, serrée, les voix s'élevèrent, ce fut un feu croisé. Mis au pied du mur, l'Abbé, souple, retors, plaidait vigoureusement sa cause et celle de ses moines, qui n'avaient plus de refuge. Monseigneur, de son côté, balancé entre la crainte des difficultés et les plus

alléchantes perspectives, ne savait à quoi aboutir, quand tout à coup son optimisme l'emportant : « Venez, dit-il, je vous accepte, mais à une condition irrévocable, c'est qu'il n'y aura pas un penny entre vous et moi. » Comptant sur ses nombreux amis de Bavière, l'Abbé se retira, jubilant, se promettant bien qu'avec sa main de fer, il sortirait de l'impasse où les dernières années l'avaient plongé ; et c'est ce qui arriva. Quant à Monseigneur, grâce à ce coup génial, comme disaient ses confrères dans l'épiscopat, il vit son vicariat se couvrir de monastères, d'asiles pour les pauvres, d'églises, de couvents missionnaires. »

Les Trappistes quittèrent donc le vicariat de Port-Élisabeth en 1883, pour s'installer à douze milles de Durban. Le terrain qu'ils y acquirent mesurait 2.800 hectares de superficie. Consacrant leur propriété à la Sainte-Vierge, ils lui donnèrent le nom de *Marianhill*, « colline de Marie ».

Là ils devaient bâtir successivement un grand monastère d'hommes, un couvent de religieuses, une église, des écoles, des fermes, des ateliers, un hôpital, des magasins où les indigènes trouveraient à bon marché les articles ou marchandises utiles, enfin une grande salle appelée « la basilique », pouvant contenir sept cents personnes et destinée à l'instruction religieuse des noirs par le catéchisme et la prédication.

A Marianhill le sol est très fertile, et la terre, fort mobile, se prête aisément à la culture de la canne à sucre, du coton, du tabac, du café. Les oranges, ananas, bananes et autres fruits savoureux s'y cueillent en abondance. Le monastère est agréablement retiré sur un plateau élevé, d'où la vue embrasse, d'une part, une interminable série de coteaux verdoyants et de fertiles vallons, tandis que, de l'autre, elle se perd dans l'azur de l'Océan Indien.

Les moines auront comme méthode d'attirer l'indigène par l'instruction qu'ils lui donneront à l'école, ils s'attacheront spécialement à enseigner l'agriculture aux personnes adultes ; et c'est ainsi que leur couvent deviendra bien vite le centre d'un village prospère et une pépinière de nombreux chrétiens parmi les Zoulous.

A ce magnifique établissement de Marianhill, le Vicaire apostolique

de Natal porta le plus vif intérêt, et il ne négligea rien pour lui assurer un éclatant succès (1).

*
**

Mgr Jolivet avait annoncé son arrivée à la Mission de Roma en Basutoland, pour le 13 Décembre 1883. Il ne put y parvenir ce jour-là. Le lendemain, suivi d'une nombreuse cavalcade, le Père Deltour se porta à sa rencontre jusqu'à la succursale de Saint-Michel. Vers le soir, le missionnaire aperçut un attelage de bœufs qui s'avançaient « d'un pas tranquille et lent » ; c'était l'équipage du Vicaire apostolique. Une monture fut mise à la disposition de ce dernier qui, suivi de son cortège, n'arriva à Roma qu'à neuf heures du soir. Découragés d'attendre, les fidèles s'y étaient couchés...

Le lendemain l'évêque visita les écoles et les établissements de la Mission. Il prêcha la retraite des Pères et des Frères du Basutoland.

En la fête de Noël il chanta la messe de minuit et distribua de nombreuses communions. Les offices du jour se firent sous sa présidence, et à l'issue de la grand' messe il administra le sacrement de Confirmation à soixante-dix néophytes.

Le lendemain, suivi de tous les Pères présents à Roma il alla visiter les Missions de Saint-Joseph et de Montolivet. Les jours suivants il voulut se rendre lui-même auprès du roi Letsié, le principal chef du Basutoland, afin de l'inviter à venir à Roma prendre part aux fêtes du jour de l'an.

Le roi acquiesça à sa gracieuse invitation.

Après un heureux voyage, Charles-Constant rentra à Roma, le 31 Décembre. Le soir même de ce jour, le roi arriva, porté sur un char attelé de quatre chevaux, et il reçut de nombreuses salutations.

Le lendemain 1^{er} Janvier 1884, écrit le Père Deltour, « dès l'aube du jour, tous les chemins ou les sentiers qui conduisent à Roma regorgent de piétons et de cavaliers. La foule va grossissant jusque vers midi. A dix heures il faut établir un service d'ordre pour ne laisser entrer dans l'église que les personnes de distinction, et encore fut-elle

1. M. C. O. 1888, pp. 289-294.

bientôt remplie. Le menu peuple se presse aux portes et aux fenêtres comme un essaim d'abeilles assiégeant une ruche. L'ordre cependant ne fut pas un instant troublé, grâce surtout à l'intelligence et au commandement énergique d'un des fils de Letsié ».

A l'intérieur de l'église, le Père Deltour prononça une allocution devant le roi et sa suite. Il souhaita dans l'ordre matériel, la pacification du pays et l'abondance des récoltes, dans l'ordre spirituel, la lumière de la foi et le courage de la suivre. Chrétiens et païens étaient tout yeux et tout oreilles. Il y avait à la fête environ quatre mille personnes, et sur ce nombre plus de mille cavaliers.

Avant les courses de chevaux eut lieu la salutation aux chefs. Ceux-ci étaient placés sur un petit tertre, en vue de tout le monde, tandis que la foule bruyante s'agitait à leurs pieds. « Un roulement de tambours se fait entendre. Ce sont les enfants des écoles qui, le Frère Poirier en tête, évoluent, en chantant un hymne guerrier, et en s'accompagnant de trois caisses roulantes, dont deux hélas ! ne sont que de vieilles bonbonnes de schiste, dissimulées sous un décor brillant. Le bataillon pacifique, après maints exercices, vient se ranger devant les chefs ; tous les catholiques sont là au premier rang. L'école des Sœurs ne tarde pas à arriver et à occuper la place réservée qui lui est faite. Alors on chante, on cause, on pérore, on rit et on applaudit. Viennent enfin les acclamations : « Hourra pour la paix ! Hourra pour la pluie ! Hourra pour le bonheur du pays et pour son roi ! » Et ce furent des hourras formidables, pareils au roulement du tonnerre ».

Depuis quelque temps, le Père Deltour, missionnaire de Roma était en pourparlers avec Théko, fils de Letsié, qui habitait dans les montagnes, afin d'obtenir un emplacement sur son territoire, et d'y fonder une mission succursale de Roma. Pour profiter de la présence de Mgr Jolivet et terminer cette affaire, Théko fut invité à venir passer la fête de l'Épiphanie à Roma. Tout s'arrangea à souhait. Théko demanda seulement l'autorisation de son père, et dès le lendemain les missionnaires reçurent une réponse favorable.

Peu de jours après, l'évêque prenait le chemin de Gethsémani et de Sainte-Monique, pour de là se rendre à Port-Natal (1).

1. M. C. O. 1884 pp. 201-212.

*
* *

Au cours de l'année 1884, en dépit de divers obstacles, Mgr Jolivet réussit à fonder quelques nouvelles Missions. Tout d'abord, la Mission de Saint-Jacques, à l'embouchure de la rivière qui porte ce nom ; puis la Mission de Kokstad, peuplée par des soldats anglais ou irlandais, avec leurs femmes et leurs enfants ; c'étaient là des vétérans, excellents catholiques, toujours prêts à prendre la défense de la religion. C'est ensuite la Mission d'Oakford, consacrée aux noirs ; elle se trouve à environ trente kilomètres de Durban, et à douze de l'Océan Indien ; sous la direction du Père Mathieu, ce poste missionnaire ne tardera pas à devenir florissant. Enfin, c'est la Mission d'Estcourt, composée d'Anglais (1).

Le 30 novembre 1884 ramenait le dixième anniversaire du sacre de l'évêque de Belline. Il reçut à cette occasion plusieurs lettres de félicitations et compliments. Quelques mots de sa sœur aînée, supérieure des Filles du Saint-Esprit à Plonéis, lui firent particulièrement plaisir. Il s'empessa de lui donner réponse, dès le 2 décembre. Les premières lignes manifestent à cette sœur bien aimée les sentiments de son âme : « Je viens de célébrer le dixième anniversaire de ma consécration à l'épiscopat. Ce jour a été pour moi un jour de joie sainte, et ta lettre est encore venue augmenter mon bonheur. Tu crois peut-être que je n'ai pas un moment de repos. Ce n'est pas vrai. Il est certain que je dois accomplir bon nombre de voyages, pas toujours d'agrément, que j'ai beaucoup de responsabilités, mais il y a des moments où mon cœur est joyeux et heureux. Sans compter le bonheur que Dieu verse parfois dans l'âme de ses serviteurs, qui est un avant-goût du bonheur céleste, je trouve dans ma Mission de vraies joies. Je puis même dire que je suis plus heureux ici qu'en Europe. Mon cousin Raphaël me dit ce qu'il a à faire à chaque heure de la journée, eh bien ! en vérité, il a autant à faire que moi ; seul le travail diffère ».

Après avoir énuméré les stations missionnaires qu'il vient de fonder

1. Lettre de Mgr Jolivet à sa sœur de Plonéis, 2 décembre 1884. Voir M. C. O. 1896 pp. 443 ssq.

au cours de l'année, Charles-Constant entretient sa sœur de l'œuvre intéressante des moines de Marianhill :

« Il me semble t'avoir dit que j'avais fait venir des Trappistes à Natal. Bien qu'ils soient nouvellement arrivés, cela marche très bien, car ils ont déjà une centaine de frères. Les Trappistes ne sont pas des missionnaires comme les Oblats, mais à l'intérieur des terres attachées à leur couvent, ils apprennent aux Cafres à vivre en hommes civilisés, et ensuite s'efforcent d'en faire de bons chrétiens. Ils ont une maison pour les orphelins et là aussi ils font beaucoup de bien. Les Trappistes travaillent énormément. Ils possèdent des terres sans fin, y tracent des routes, y construisent des ponts. Ils apprennent toutes sortes de métiers aux orphelins et aux autres jeunes garçons ; sans tarder, ils feront du drap, du cuir, de l'huile, etc. Dans quelques années d'ici, j'ai espoir que le couvent de Pinetoron sera égal, sinon même supérieur à celui de Staouëli, en Algérie. Outre le bien qu'ils font par leurs travaux et par les conseils qu'ils donnent aux Cafres, les prières des Trappistes ne sont pas sans attirer la bénédiction de Dieu sur ce pays ».

Dans la mission de Natal, à côté des moines se dévouent les Religieuses : « Depuis déjà longtemps, écrit Mgr Jolivet, les Sœurs de la Sainte-Famille se dévouent en maints endroits de mon évêché. Il y a aussi le couvent de Lorette créé à Prétoria par notre chère sœur Céline, maintenant heureuse près du Bon Dieu. J'ai encore fait appel aux Sœurs de la Sainte-Croix, en Suisse, que j'enverrai aux Cafres du Sud (1). Maintenant, si je peux obtenir des Frères de la Doctrine chrétienne, pour Durban et Kimberley, mon cœur sera comblé de bonheur et je pourrai chanter comme le vieillard Siméon : « *Nunc dimittis...* Désormais, ô mon Dieu, votre serviteur pourra mourir en paix ». Car, sans avoir beaucoup fait moi-même, j'aurai au moins établi partout des travailleurs qui accompliront l'œuvre de Dieu, lorsque j'aurai quitté ce monde, et peut-être que le Seigneur daignera me tenir compte de leurs mérites et oublier que je n'aurai pas fait grand'chose ».

1. Fondées à Menzingen en Suisse, le 17 octobre 1844, par le Père Théodosius Florentini, capucin, les Sœurs de la Sainte-Croix furent introduites dans les missions par Mgr Jolivet à Umtata (1883), à Saint-Antoine (1884), à Cala (1884), à Kokstad (1889).

Charles-Constant annonce ensuite à sa sœur qu'il compte être à Durban pour les fêtes de Noël. « Durban, fait-il observer, est le port de mer de Natal, et la plus grande ville du pays, bien que le gouvernement se tienne à Pietermaritzburg ; il est donc juste que l'évêque s'y rende quelquefois pour y chanter la messe. L'église a beau être grande, elle ne l'est pas assez pour contenir tous les fidèles qui désirent assister à la messe de minuit. Il est vrai que nous avons là comme à Pietermaritzburg d'ailleurs, des chanteurs pour qui la musique de Mozart n'est qu'un jeu. La plupart des assistants sont des anglais protestants, et cependant, nous n'avons pas à craindre le moindre désordre. Les Anglais savent toujours être convenables partout. On ne trouve guère parmi eux de ces exaltés au cœur dur, ne cherchant qu'à semer la révolte. »

Mgr Jolivet a créé un périodique en langue anglaise, à l'usage des catholiques. Et voici les explications qu'il donne à sa sœur à ce propos. « Je fais imprimer par les Trappistes un journal nommé *The Monthly Record*, qui est distribué, une fois par mois, dans toute la contrée. On le reçoit même en Angleterre et en Amérique. Par ce *Bulletin*, nous pouvons donner quelques enseignements aux chrétiens catholiques et surtout à ceux qui sont éloignés de l'église. En même temps, nous leur donnons quelque chose d'attrayant à lire. Nous avons bien ici de vrais journaux, bien imprimés, mais ils ne parlent que du gouvernement et des affaires. Ils est bien rare qu'on y lise quelque chose concernant la religion catholique. Il est vrai que dans les pays appartenant aux Anglais on ne trouve pas de journaux antireligieux ni contraires à la morale. Les Anglais se respectent trop pour cela. Mais ils sont légion ceux qui ne parlent que du bien-être de l'homme sur la terre ; voilà pourquoi j'ai pensé qu'il serait bon et utile de mettre sous les yeux des chrétiens catholiques, au moins une fois par mois, des articles concernant la religion. Notre *Monthly Record* est lu même par beaucoup de non-catholiques. Si tu avais compris l'anglais, c'eût été un plaisir pour moi de t'envoyer notre gazette mensuelle, mais comme tu ne le comprends pas, cela n'en vaut pas la peine. Cependant, je t'en enverrai un numéro ou deux pour que tu te rendes compte de ce que c'est. »

Charles-Constant termine sa lettre en avisant sa sœur de son prochain voyage en France. « Comme je te l'ai déjà dit, je pense me rendre en Europe après Pâques. Il faut que je prenne part à l'assemblée générale de notre Congrégation qui s'ouvrira le 30 juillet. Il faut aussi que j'aille rendre visite à Notre Saint-Père le Pape ; ma dernière visite remonte à dix ans.

« Je me recommande à tes prières, et à celles des bonnes âmes qui ont la charité de penser à nous et à nos Missions.

« Ton frère,

« CH. JOLIVET,

Missionnaire apostolique »



Anciens Costumes de Pont-l'Abbé

Cliché Rolland

*
**

En compagnie du Père Justin Barret, doyen des missionnaires de son vicariat, l'évêque de Belline arriva en France à la fin de juin 1885. Après un court séjour à Paris, puis à Bordeaux, il se rendit avec son compagnon à Rome pour traiter les affaires de la Mission (1).

Le 30 juillet il était présent à Paris à la première séance du Chapitre général de la Congrégation. Dans les premiers jours de septembre nous le trouvons à Pont-l'Abbé, sa ville natale.

Accompagné de Mgr Nouvel, évêque du diocèse, il fit visite aux Religieuses Augustines. Le mercredi 7 septembre, il célébra le Saint Sacrifice dans la chapelle du couvent. Après avoir déjeuné il réunit les moniales au parloir et, pendant une heure et demie, il les tint sous le charme de sa parole, leur racontant le bien qui se faisait dans sa Mission d'Afrique; tout cela avec un entrain, une simplicité ravissante. Dès cette première entrevue, plusieurs des Religieuses sentirent naître dans leurs cœurs le désir d'aller vers ces plages lointaines faire connaître et aimer le Divin Sauveur.

Le vendredi, 9 septembre l'évêque revint au monastère, accompagné de M. Troussel curé de Pont-l'Abbé, de l'abbé Quiniou aumônier et de trois autres ecclésiastiques, et il parla encore avec beaucoup d'affection des noirs de sa Mission. Au cas où les Augustines songeraient sérieusement à faire une fondation à Natal, Mgr Jolivet leur assurait d'avance sa haute protection et toutes garanties de liberté pour leurs œuvres. Le prélat visita ensuite l'hôpital et donna aux malades un mot de réconfort, puis l'on se rendit à la chapelle où, après une pieuse allocution du Vicaire apostolique, eut lieu le Salut du Saint Sacrement.

Le lendemain 10 septembre, Mgr Jolivet assista au service anniversaire chanté pour l'abbé Derrien ancien aumônier de la Communauté, et il voulut bien donner l'absoute (2).

1. M. C. O. 1885, p. 398.

2. Archives des Augustines de Pont-l'Abbé.

Avant de rentrer dans sa Mission, l'évêque de Belline passa quelque temps en Angleterre (1).

Nous savons que son voyage de retour fut heureux et qu'il aborda à Natal le 2 décembre. Le 15 du même mois, il adressait à sa sœur de Plonéis la lettre que voici :

«Pietermaritzburg, 15 Décembre 1885

« MA CHÈRE SŒUR,

« Je suis arrivé à Natal le 2 de ce mois, comme je te l'avais dit, après avoir voyagé sur mer sans aucun malaise. C'est presque un miracle de prévoir exactement le jour où l'on doit arriver dans un pays si éloigné. Mais aujourd'hui les marins sont si instruits qu'on peut compter sur leurs calculs et voyager avec eux sans danger comme sans fatigue. Me voici donc encore une fois dans ma charmante chambre de Maritzburg. Je suis certain que tu voudrais voir comment je suis installé; eh bien ! tu serais étonnée de voir combien tout autour de moi est propre et ordonné. Tout a été remis à neuf pendant mon absence, car si j'avais été ici, je n'aurais pas permis certaines choses, mais on n'a tenu aucun compte des défenses que j'avais faites avant de partir. Cependant, comment n'être pas content ? Le beau petit édredon que tu m'as fait pour me couvrir les pieds la nuit est déjà sur mon lit. Voici onze ans que tu m'as offert un autre, qui est encore d'ailleurs en bon état. Mais tu ne devineras jamais ce que j'ai trouvé dans mon bureau en arrivant ici : une petite boîte contenant des graines de mon jardin que je devais t'envoyer. Lorsque je suis arrivé à Paris cette boîte me manquait, et je ne pouvais comprendre où elle avait passé.

« J'ai trouvé tout le monde en bonne santé, et tous semblaient heureux de me revoir. Mais je t'assure qu'ils n'étaient pas plus heureux que moi. J'envoie au couvent de Pont-l'Abbé un article relatant ma réception, lors de mon retour à Natal. Comme le dit l'article, j'ai été reçu à l'égal d'un roi. Au couvent de Pont-l'Abbé il y a une religieuse qui connaît l'anglais; ce sera un plaisir pour elle de traduire en français le journal que j'envoie là-bas.

« Comme je vous plains ! tandis que vous tremblez chez vous de froid, au milieu des landes de Plonéis, où ne pousse même pas un arbre, nous sommes ici en plein été. Autour de moi s'élèvent des arbres superbes que j'ai plantés moi-même, et qui sont déjà plus hauts que le clocher de votre paroisse; des fleurs de toutes sortes s'épanouissent; les fruits sont déjà mûrs : fraises, abri-

1. M. C. O. 1885, p. 398.

cots, pêches, bananes, ananas, mangues, etc... Bientôt ce sera le tour des pommes et des poires.

« Nous avons tellement d'abricots que nous ne savons qu'en faire. Les oranges sont plus rares à cette époque de l'année, cependant nous en avons, et elles sont excellentes. Le commerce, ne marche pas très bien. Ce qui fait la fortune du pays, c'est le sucre. On en fabrique beaucoup ici, mais on ne le vend guère. Le café non plus ne se vend pas bien, voilà pourquoi on commence à cultiver plutôt le thé. Il y a chez nous trop de gens sans argent, et dont le travail n'est pas assez rémunérateur.

« Tout va bien dans nos Missions, et les nouvelles que j'ai reçues du Basutoland m'ont fait grand plaisir. Je te prie de communiquer cette lettre à ma cousine de *la Providence* de Quimper (1).

CHARLES JOLIVET,

Vicaire apostolique de Natal

1. Sophie Guittard, en religion Sœur Marie de Saint-Louis.

CHAPITRE XI

TOURNÉE PASTORALE DE MGR JOLIVET EN BASUTOLAND

DIVISION DU VICARIAT DE NATAL

(1886)

En mars 1886, Mgr Jolivet entreprit une randonnée apostolique en Basutoland.

Le 23 de ce mois, il pénétra dans le Lesutu. Sa première visite fut pour le colonel Clarke, son ami intime, représentant de la Reine d'Angleterre. Celui-ci, désirant le recevoir à sa résidence de Moseru, lui avait télégraphié à Bloemfontein. L'accueil fut très cordial.

Le lendemain 24 mars, le Vicaire apostolique prenait la route de Roma. Le Père Porte, accompagné de ses fidèles et de quelques païens formés en calvacade, alla à sa rencontre, non loin de Saint-Michel. Dès lors, la voiture épiscopale fut escortée par un escadron de cavalerie légère, aux évolutions plus ou moins régulières. Sur le passage, les habitants abandonnaient leurs huttes, sortaient de leurs villages, se réunissaient en groupe, et saluaient l'illustre visiteur par de formidables hourras ; c'était une marche triomphale.

Un instant le cortège fit halte à la mission de Saint-Michel. Les catholiques s'y étaient réunis avec les enfants de l'école pour saluer le prélat. Le temps pressait cependant, car le soleil était sur son déclin ; il fallait se diriger sur Roma, où l'on fut rendu au soleil couché.

Le village de « la Mère de Jésus » était riant et en fête, les oriflammes et les bannières flottaient au vent. A l'entrée se dressait un arc de triomphe, sous lequel passèrent la voiture et les cavaliers. Un second, plus artistique, se dressait devant la porte de l'église, portant à son couronnement ces trois mots : *Ecce Sacerdos Magnus* ; c'est là que l'évêque vint prendre place. Trois garçons de l'école lurent une première adresse en anglais, et trois filles une seconde en langue du pays, le tout accompagné de beaux bouquets de fleurs. Les garçons en habits

de fête et les fillettes costumées de blanc formaient une gracieuse couronne au milieu de la verdure. Assis sous l'arc de triomphe, Monseigneur remercia en quelques paroles bien senties, et le Salut du Saint Sacrement eut lieu sous l'humble toit de chaume de la pauvre église.

L'évêque prit enfin possession de sa modeste demeure, tout au haut du parterre, au milieu des arbres et des fleurs.

Le lendemain, jour de l'Annonciation, fête de précepte dans le pays, les néophytes vinrent, en nombre, saluer leur Père et recevoir sa bénédiction.

Cependant les salutations solennelles étaient réservées pour le dimanche suivant. Ce jour-là, à tous les catholiques réunis de Saint-Michel, de Saint-Joseph et de Nazareth, Mgr Jolivet donna la bénédiction papale. N'ayant pas d'or à offrir, les néophytes lui remirent un cheval, cinq bêtes à cornes, une quinzaine de chèvres ou moutons, quelques pièces de volaille et huit à dix sacs de grains. C'était le premier essai de ce genre, et le prélat, s'en montrant satisfait, fit remarquer dans sa réponse que les missions les plus florissantes sont celles où les néophytes sont les plus généreux pour le prêtre.

Le Père Porte, directeur de l'école des garçons, désireux d'offrir à tous une séance récréative, s'était condamné à traduire ou plutôt à mettre à la portée des indigènes une tragédie en trois actes *le Martyre de Saint Pancrace*. Le tout se passa bien. « Le décor et les costumes étaient à la manière de l'ancienne Rome, l'aigle romaine et le S. P. Q. R. (1) n'avaient pas été oubliés ».

La première semaine fut consacrée tout entière à la mission de Roma.

Le dimanche, 5 Avril, Monseigneur se rendit à la mission de Saint-Michel. Le lendemain il visitait celle de Nazareth. Le 9, la mission de Montolivet avait la joie de le posséder.

En cette localité la fête eut lieu le dimanche suivant, 11 Avril. L'évêque donna une vingtaine de confirmations et reçut deux catéchumènes dont l'une était protestante.

Le jour suivant il reprit le chemin de Roma et passa le dimanche

1. *Senatus Populusque Romanus*. « Le Sénat et le Peuple romain ».

des Rameaux, 18 Avril, à Saint-Joseph de Korokoro. Quelques jours plus tard il arrivait à destination.

A Roma, le Jeudi-Saint, il chanta la messe pontificale et consacra les saintes huiles. Le lendemain, il érigea un Chemin de croix dans l'église. Le Samedi-Saint, l'office se fit au complet et fut relevé par le baptême solennel de vingt-quatre adultes. Le dimanche de Pâques ce fut encore la messe pontificale, suivie de l'administration de la confirmation à plus de quatre vingt-dix personnes. Un *festin* eut lieu ensuite ; les néophytes et même les païens se formèrent en groupe sur la pelouse et reçurent la part de veau gras qui leur revenait. Dans l'après-midi, la procession se déroula dans les allées des bois et des jardins de l'école des garçons ; puis le Salut du Saint-Sacrement, suivi du baptême de six enfants, clôtura la fête.

Le lundi de Pâques, le Vicaire apostolique, accompagné du Père Deltour, se mit en route pour la mission du Sacré-Cœur, à Gethsémani. La plume de ce dernier nous a retracé les diverses péripéties de ce tragique voyage. « Le ciel, écrit-il, était bien un peu nuageux, cependant rien ne faisait prévoir les orages qui devaient nous surprendre. Vers le soir le ciel devient sombre ; nous choisissons, au pied d'une montagne, un abri pour la nuit, et nous dûmes coucher à peu près à la belle étoile. La pluie ne fut cependant pas trop abondante, et, vers le matin, nous nous mettions en route. L'horizon était noir, les éclairs sillonnaient les nuages, et bientôt les sourds grondements du tonnerre, se rapprochant de plus en plus, nous firent pressentir une triste journée.

« Nous avons pris les devants sur la voiture. Ce fut pour notre malheur : nous eûmes en effet à subir un orage épouvantable. Il faisait si sombre à sept heures du matin qu'on aurait cru le soleil couché. Pour comble de misère, la voiture n'arrivait jamais ; un des chevaux s'était échappé, et, prévoyant le mauvais temps, faisait le revêche et ne voulait pas se laisser prendre. Il n'y avait pour nous qu'un parti à prendre, c'était de supporter patiemment les désagréments de cette situation et de laisser passer l'orage. Enfin ! la voiture paraît et nous offre un abri ; mais quel temps ! quel pays ! quelle route ! l'eau ruisselle de tous côtés, la boue s'attache aux roues et les che-

vaux secouent tristement leurs oreilles battues sans relâche par une pluie glaciale. Il fallait traverser de grands ravins, difficiles même avec le beau temps; nous dûmes dételer nos chevaux.

« Quelque temps après, le soleil reparait à l'horizon et nous nous remettons en route; c'était un soleil trompeur: la pluie, la grêle, les éclairs et le tonnerre recommencent bientôt à qui mieux mieux; on dirait toute la nature bouleversée et en fureur. Après avoir lutté quelque temps contre les éléments conjurés, il fallut encore se rendre avec armes et bagages, et la soirée fut bien longue; nous espérions faire encore une étape vers le soir, mais le temps était si mauvais, la pluie si froide et si continue qu'il fallut nous résigner à chercher un refuge dans un village voisin. Là nous rencontrâmes une bienveillante mais coûteuse hospitalité; on nous fit, en effet, payer chèrement un peu de fourrage pour nos pauvres chevaux. Dans une hutte cafre où l'on respire à peine, la nuit est bien longue. Sa Grandeur avait préféré la voiture, mais qu'Elle dut y souffrir; le vent était si violent et si glacial! aussi dès le matin, quittions-nous sans regret ce misérable gîte. Le soleil avait reparu, et avec lui l'espérance. Notre voiture roulait assez rapidement; enfin, vers midi, nous apercevons la mission de Gethsémani, et nous y arrivons à la grande satisfaction du Révérend Père Diard, directeur de cette résidence et je puis ajouter, à la satisfaction des voyageurs ».

La pluie gâta la fête du lendemain. Peu de personnes s'y trouvaient. L'évêque fit deux baptêmes d'adultes et confirma huit néophytes.

De Gethsémani, nos voyageurs se rendirent au village d'un chef assez puissant, qui avait promis un terrain pour une nouvelle mission. Ce ne fut pas sans peine: « Arrivés près d'un ravin, note le Père Del-tour, nous le tournons dans tous les sens pour voir si on ne pourrait pas tenter le passage; impossible d'aller en avant. Heureusement survinrent bien à propos quatre forts gaillards envoyés par le chef pour nous tirer de cette impasse: ils devaient arranger le chemin et le rendre praticable. Comment vont-ils donc faire? Ils n'ont ni bêche, ni pioche, ni pique: un fouet à la main, voilà le seul instrument. Patience! il est préférable, disent-ils, de dételer les chevaux et de passer la voiture à bras; arranger le chemin donnerait trop de peine. Sitôt

dit, sitôt fait, on dételle les chevaux, et mes montagnards portent la voiture à force de bras à travers le ravin: nous en sommes quittes pour un quart d'heure de retard. A quelque distance de là, il fallut recommencer la même manœuvre, mais comme la troupe des suivants grossissait toujours, le travail fut plus facile. Désormais nous marcherons sans encombre; deux hommes précèdent la voiture, indiquant avec soin tous les petits accidents du terrain; c'est le piquet d'honneur; les autres les suivent humblement. »

Mgr Jolivet et son compagnon pénétrèrent enfin dans l'enceinte du village, où les hommes les attendaient près de l'enclos qui sert de tribunal. Trois hourras formidables se font entendre, on leur offre une grande hutte pour se reposer, avec trois chaises, véritable luxe pour le pays. Puis il faut dîner; c'est vendredi: on leur présente des œufs, du café et de la bière.

Bientôt le chef arriva. Il s'entretint amicalement avec Mgr Jolivet, qui accepta ses offres et lui promit un missionnaire. Le prélat lui rappela la dignité du prêtre; il ajouta que lui, évêque, privait les autres missions d'un grand secours en donnant un prêtre à ce nouvel établissement, et que lui, chef, devait avoir un grand soin de l'homme de Dieu, et lui aider à bâtir, surtout en lui procurant les pierres et les autres choses nécessaires pour la construction de l'église et de la maison. Le chef promit tout cela. Le lendemain, d'accord avec lui, le Vicaire apostolique choisit lui-même l'emplacement de la nouvelle mission, et il la plaça sous le patronage de saint Augustin et sous le vocable de Notre-Dame de Sion. Le Père Porte, de Roma, fut désigné pour la diriger.

Le soir du même jour, Mgr Jolivet arrivait à la mission de Sainte-Monique, où il trouva le Père Gérard, donnant les exercices spirituels d'une retraite préparatoire aux catéchumènes à baptiser et aux néophytes à confirmer.

Le lendemain, dimanche, neuf catéchumènes devinrent chrétiens. Deux jours après, dix-sept néophytes reçurent le sacrement de confirmation, et sept petits enfants furent baptisés.

Le général Wolf vint avec sa femme faire visite à l'évêque, et témoigner ainsi des bonnes relations qui existaient entre le Gouvernement et les missionnaires catholiques.

Le mercredi, Mgr Jolivet quittait la mission de Sainte-Monique et se dirigeait vers la bourgade de Bethléem, dans l'Etat libre d'Orange, pour, de là, se rendre à Prétoria, capitale de la république du Transvaal.

Avant de laisser Sainte-Monique, le Vicaire apostolique appuya sur la nécessité de former des maîtres d'école noirs, qui puissent tenir une petite succursale d'un poste plus considérable, où résiderait le prêtre, et d'où il pourrait aller aussi souvent qu'il le jugerait convenable, visiter les petites stations. Ces succursales, d'une installation peu coûteuse seraient de nature à faire du bien, soit par l'école auprès des enfants et de la jeunesse, soit par la prière qui réunirait tous les jours, surtout les dimanches, les âmes de bonnes volonté. (1)

*
**

Au début de juillet 1886 Mgr Jolivet était à Prétoria, et de là il passa à Bloemfontein. Le 12 juillet il écrit à sa sœur de Plonéis :

« MA CHÈRE SŒUR,

« La lettre que tu m'as écrite le 13 mai, m'est parvenue à Bloemfontein, où je suis arrivé de Prétoria, dans ma voiture à deux roues, attelée de deux chevaux, les chemins de fer n'existant pas encore ici. J'ai eu à parcourir une distance égale à celle de Quimper et Paris. Au cours du voyage, j'ai pu dire la Sainte Messe et donner la Communion à des catholiques dispersés ici et là. J'ai même trouvé, dans ces pays lointains, de bonnes choses qui m'ont rappelé mon Pont-l'Abbé, par exemple, une boîte de sardines confites dans l'huile, provenant de la maison *Quénérdu, Ile Tudy*. Quelle joie pour moi ! Mes compliments à Monsieur Quénérdu ; ses sardines étaient de premier choix, et l'huile de même. Ici on consomme beaucoup de sardines à l'huile, et toutes, pour ainsi dire, viennent de par chez nous. Elles ont la réputation d'être les meilleures. »

A la demande du Vicaire apostolique, Rome venait de détacher de la Mission de Natal, l'Etat libre d'Orange, confié à Mgr Gaughran, et le Transvaal, remis au Père Monginoux. Voici ce qu'à ce propos il mande à la Supérieure de Plonéis :

1. M. C. O. 1886, pp. 329-347.

« L'évêché étendu que j'avais à gouverner comme Vicaire apostolique est divisé en trois parties. C'est la dernière fois que je viens comme évêque à Bloemfontein et à Prétoria. Sans tarder je retourne à mon évêché de Natal, encore assez important, puisqu'il comprend la contrée de Natal, celle de la Cafreterie et celle du Zouloulund.

« L'évêque nommé Vicaire apostolique dans l'Etat libre d'Orange, a de plus à gouverner le Basutoland, et la Terre-des-Diamants. Encore tout jeune, il n'a que 38 ans. Si c'est un tort d'être jeune, ce tort n'est pas bien grave, car chaque jour il va s'affaiblissant. Le nouveau prélat est né en Irlande, a fait ses études en France et en Angleterre ; il est fort, plein de vie, instruit et pieux. Je le connais bien, car l'année dernière je passai quelques jours avec lui en Grande-Bretagne. Je savais alors qu'il devait être nommé évêque, mais je n'étais pas autorisé à le lui dire. Il est Oblat comme moi, et s'appelle Gaughran. Fort probablement il résidera tantôt à Bloemfontein, petite ville charmante et tranquille, tantôt à Kimberley, ville des mines, très peuplée et très bruyante.

« Le Préfet apostolique du Transvaal est le Père Monginoux, que je viens d'établir à Kimberley. Il connaît très bien l'anglais, ainsi que la langue des Cafres. Cela l'aidera beaucoup dans son apostolat. Le Père Monginoux n'est pas un apprenti et, assurément les Missions du Transvaal marcheront très bien sous sa direction.

» Je suis heureux, après onze ans de peine et de fatigues, d'avoir réussi à faire augmenter, comme par miracle, le nombre de chrétiens en cette contrée. Car maintenant, au lieu d'un seul évêché, il y en aura trois, et chacun d'eux compte autant d'enfants de Dieu qu'en comptait le pays entier, lorsque pour la première fois je descendis sur la terre d'Afrique. Dieu en soit loué ! » (1)

La lettre s'achève sur quelques détails touchant la température.

« Pendant l'hiver, le temps ici est fort agréable. Le jour, pas le moindre nuage. Le soleil brille. Mais la nuit est froide, et avant de gagner notre lit, nous aimons nous réchauffer. Le matin, à cinq heures, lorsque nous nous levons, il ne fait pas chaud non plus ! Il glace, toutes les nuits. Plus il a fait chaud le jour, plus il fait froid pendant la nuit.

« Au revoir, ma chère sœur, prie pour moi.

CH. JOLIVET O. M. I.

« P. S. — 13 juillet. — Tu as souvent entendu parler des sables brûlants de

1. Actuellement, il y a au Transvaal un Vicaire apostolique et deux Préfectures, en Orange deux Vicariats, au Basutoland un Vicariat, au Swaziland une Préfecture, au Natal trois Vicariats et une Préfecture.

l'Afrique. Eh bien ! aujourd'hui les rues de Bloemfontein et les campagnes avoisinantes sont ensevelies sous un épais manteau de neige.

« La semaine prochaine je serai en route pour Natal ».



Costume actuel de Pont-l'Abbé

CHAPITRE XII

DEUX LETTRES DE MGR JOLIVET
(1887-1888)

Au début de 1887 Mgr Jolivet est en tournée apostolique au Cap et dans le Transvaal. Nous le savons par la lettre suivante que, de Maritzburg, le 22 février de cette année, il adresse à sa sœur de Plonéis :

« MA CHÈRE SŒUR,

« Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai encore fait un long voyage au Transvaal. Je me suis d'abord rendu aux mines d'or du Cap. L'espoir de trouver le précieux métal y attire beaucoup de monde. Mais s'il est vrai qu'on y trouve de l'or, il est vrai surtout qu'on y trouve regrets et déceptions. L'endroit est très difficile à atteindre. Pour y arriver j'ai dû traverser des lieux impraticables au cheval et à la voiture. Il fallait monter et descendre à pied. Quels chemins ! Malgré cela, je parvins sain et sauf à la ville de Barberton, à plus de cent lieues d'ici. Cette ville, malgré son climat malsain, est appelée à devenir importante sans tarder. Voilà pourquoi, j'ai voulu y avoir immédiatement un endroit convenable pour y construire une église et un presbytère. Grâce à Dieu, toutes les difficultés sont aplanies, et grâce aussi à un ami qui m'a aidé dans cette entreprise. Déjà une gentille église se termine, et à côté, un petit presbytère, où j'ai établi un des Pères. J'ai pris ensuite le chemin de Prétoria.

« De nouveau, j'ai dû traverser de sauvages montagnes, sans aucun chemin tracé, et cela sous une pluie torrentielle jusqu'au plus haut sommet appelé *Dui-vels Kantoer* en hollandais, et le *Four du Diable* en français. Il est bien nommé, car le chemin est un véritable casse-cou. Pourtant, aucun accident ne nous est arrivé, sauf dans le chemin plat qui conduit à Prétoria où nous avons chaviré une fois.

« J'avais pris place dans la malle-poste, qui marche jour et nuit. Il faisait très sombre et le postillon ne s'aperçut pas qu'il quittait le chemin. Nous étions à califourchon sur une haute haie. Aussitôt : Patatra ! La voiture était sens dessus-dessous, et nous, projetés sur la route, ébahis. Cependant, personne n'avait de mal. Pourquoi aussi aller à Prétoria ? Hélas !

« J'espérais pouvoir faire construire en cette ville, une église neuve pour rem-

placer la pièce qui servait d'église et d'école à la fois. Ici encore j'ai été heureux. Un jeune homme de Prétoria, que j'avais préparé à sa première communion, et qui était un des rares mineurs à avoir fait fortune, m'a donné d'un seul coup la moitié de l'argent nécessaire pour la construction de l'église. D'autres m'ont promis de m'aider, et déjà les travaux sont commencés. C'est ma dernière œuvre au Transvaal, du moins dans ce genre.

« Le nouveau Préfet apostolique est arrivé et je lui ai remis tout ce qui regarde son évêché. Le nouvel évêque de l'État Libre est aussi en route pour venir me voir ; dans deux jours il sera là. Nous serons donc réunis tous les trois. Que de choses à se dire ! Que de choses à décider pour le bien du pays !

« CHARLES JOLIVET,

Évêque de Natal »

L'année suivante, en 1888, le Vicaire apostolique de Natal envoyait aux *Missions Catholiques* des détails fort intéressants sur Durban, station la plus importante de sa Mission. Ils montrent les progrès réalisés par la foi catholique dans cette partie de l'Afrique australe. Voici cette lettre :

« Jusqu'à ces derniers temps le vicariat de Natal embrassait une étendue de pays ; mais en 1886, par la création du vicariat de l'État-libre d'Orange et de la Préfecture apostolique du Transvaal, il a été réduit à des proportions moins exorbitantes. Il est cependant encore assez vaste, car outre la colonie de Natal il embrasse le Transkei (autrement dit Cafrerie) au sud, le Zouloulouland, le Swaziland et le Tongaland, au nord. Pietermaritzburg, capitale de la colonie, est situé au centre même du vicariat, et Durban en est la ville commerciale, le port de mer, où nos missionnaires, après un mois de navigation mettent enfin le pied sur cette terre qu'ils doivent évangéliser, et dont ils ont côtoyé et admiré les riants rivages. Un mot aujourd'hui sur Durban et sur la Mission catholique de cette ville : Il y a quarante ans, Durban n'était pas une ville, c'était à peine un pauvre petit village enseveli dans les sables ; aujourd'hui c'est une grande cité, fière de son commerce, de ses belles rues, de ses riches magasins et de ses édifices imposants. Sa population, d'après le dernier recensement, s'élève à 16.430 habitants de différentes races, 8.485 Cafres

et 3.485 Indiens. C'est un des ports les plus sains du monde, et quoiqu'une température assez élevée puisse avoir un effet débilitant sur certaines personnes qui ne peuvent pas se donner en été le luxe d'un changement d'air, néanmoins le climat est salubre et aucune épidémie n'est jamais venue jeter l'effroi dans la population.

« La campagne aux environs est fertile et le paysage d'une beauté merveilleuse. Tout le littoral, jusqu'à douze milles de la mer, jouit d'une température semi-tropicale, ce qui permet d'y cultiver avec succès la canne à sucre, le café, le thé, l'arrow-root, etc. On y a à profusion les fruits des pays chauds, comme la banane, l'ananas, la mangue, etc.

« Nous avons à Durban une belle église, d'une architecture remarquable, quoique simple et peu coûteuse. L'architecte, M. Goldie de Londres, tout en adhérant strictement aux principes du style gothique, a su adapter ce style aux exigences du climat et aux circonstances locales. Quelle que soit la chaleur du jour, si nombreuse que soit la foule des fidèles, on n'étouffe jamais dans cette église, qui, du reste, est admirablement située, et isolée des bâtiments voisins par des rues de cent pieds de large. La paroisse compte bien 2000 catholiques de toutes les races, de toutes les langues. Ce sont des Anglais, des Irlandais, des Français, mais ceux-ci presque tous *Français Mauriciens*, dignes de la vieille France, quoique devenus sujets anglais ! (1) Nous avons aussi des Mauriciens noirs qui se disent créoles, et qui parlent aussi le français, enfin nous avons des Indiens et des Cafres. Toutes ces races différentes sont unies dans une foi commune. Chaque dimanche on prêche trois sermons dans l'église de Saint-Joseph, un en français et deux en anglais. Mais pour bien apprécier cette unité dans la variété, venez le dimanche à trois heures assister au catéchisme. Dans cette partie de l'église vous verrez des groupes d'enfants à qui on enseigne le catéchisme anglais ; plus loin d'autres groupes qui apprennent le catéchisme du diocèse de Paris ; ici vous apercevez des figures noires aux traits fins et délicats, ce sont des Indiens qui parlent le tamoul ; là vous voyez

1. Ces Mauriciens descendent d'habitants de l'île Maurice, émigrés à Natal. Ils parlent tous français.

encore des figures noires, mais moins délicates, ce sont les vigoureux Zoulous, qui font entendre les accents sonores de leur belle langue. Quel contraste et cependant quelle unité ! Tous sont animés d'une même foi et d'une même espérance. Cependant cette variété de races et de langues ne laisse pas que d'avoir certains inconvénients pour le saint ministère ; il en résulte des difficultés nombreuses et un grand surcroît de travail pour le missionnaire.

« A Durban, comme ailleurs, les Oblats sont puissamment secondés dans leurs travaux apostoliques par les Sœurs de la Sainte-Famille ; ces religieuses ont leurs couvents et leurs écoles près de l'église dont elles ne sont séparées que par une rue étroite. Ici nos Ediles n'ont pas l'esprit en même temps puéril et farouche de ceux de beaucoup de grandes villes d'Europe et ils ont eu la gracieuseté de donner à cette rue le nom de *Convent lane* (rue du Couvent). Nos écoles ont haut renom et sont fréquentées par plus de trois cents enfants, sans compter l'école indienne, confiée pour le moment à un Indien instruit et bon catholique.

« En descendant la rue qui longe l'église et le couvent vous arrivez à la baie en moins de cinq minutes : c'est une vaste nappe d'eau sur laquelle voguent de légers esquifs ; à gauche, vous apercevez le port où sont les grands navires ; depuis longtemps on y exécute d'immenses travaux pour en faciliter l'entrée aux plus grands vapeurs. Devant vous et à votre droite la baie n'est qu'un vaste estuaire de peu de profondeur, et dont une grande partie reste à sec à marée basse. Mais ne vous figurez pas des sables arides ; dans ces sables et la vase saline pousse partout le *mangrove*, arbre singulier qui ne vient que dans l'eau de mer, et au tronc duquel s'attachent des milliers de petites moules, de bigorneaux et autres menus coquillages, tandis que de petits cancrs grimpent agilement dans ses branches. En face à trois kilomètres, s'élève la belle falaise boisée (*Bluff*), sur laquelle se trouve une mission cafre desservie par les missionnaires de Durban, et dont nous aurons plus tard occasion de parler ».(1)

1. *Les Missions Catholiques*, 1888, pp. 373-374.

CHAPITRE XIII

PROJET DE FONDATION DES RELIGIEUSES AUGUSTINES A NATAL.
DÉMARCHES DE MGR JOLIVET — VOYAGE DE L'ÉVÊQUE ET DES MONIALES.
(1885-1891)

Comme on l'a vu, la première pensée d'une fondation à Natal par les Religieuses Augustines de Pont-l'Abbé remonte au mois de septembre 1885. Elle devait attendre quelques années pour arriver à sa première maturité.

Le projet fut soumis par les moniales à Mgr Nouvel, évêque de Quimper, leur père en Dieu, qui les pria de demander quelques éclaircissements à cet égard au bon évêque de Natal.

Le 15 Février 1887, Mgr Jolivet écrivait de Maritzburg à l'évêque de Quimper : « Je viens soumettre à votre Grandeur un projet qui depuis longtemps me trotte par la tête, mais qui n'a pris une forme sérieuse que depuis les dernières lettres que j'ai reçues de Pont-l'Abbé. Il s'agirait de la fondation d'un couvent de Religieuses Hospitalières dans mon Vicariat.

« Lors de ma visite au pays natal, visite dont la mémoire se confond dans ma pensée avec le souvenir de vos bontés pour moi, vous avez bien voulu me permettre de voir les bonnes Sœurs Hospitalières du Couvent de Pont-l'Abbé, et nous avons parlé de faire un jour une fondation à Natal. Ces conversations n'étaient pas tout à fait oiseuses, cependant je n'y attachai qu'une importance assez minime ; et bien loin de pouvoir compter sur une fondation, je ne voyais en tout cela que des pensées de piété et de zèle, peu réalisables. Depuis on m'a encore écrit sur un ton presque sérieux ; mais le dernier courrier m'a enfin révélé dans cette Communauté une intention arrêtée de faire cette belle œuvre, si c'était la volonté de Dieu, et si cette volonté divine se manifestait par quelque signe, surtout par le consentement de votre Grandeur. Il paraît que déjà l'affaire a été soumise à votre apprécia-

tion et on me prie de fournir à votre Grandeur quelques renseignements nécessaires.

« 1. Une œuvre semblable serait appelée à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes dans cette terre africaine que le zèle apostolique semble travailler aujourd'hui dans tous les sens, après tant de siècles d'oubli. La ville de Durban, qui est notre port de mer contenant déjà plus de 15.000 habitants de toutes races, et destiné à devenir bien plus grand encore, offrirait un vaste champ au zèle des Sœurs Hospitalières.

« 2. On me demande si une Communauté cloîtrée aurait des chances sérieuses de se recruter dans une colonie anglaise. Je n'en doute pas : sans doute il faudra un peu de temps et de patience, mais l'œuvre des hôpitaux a de l'attrait pour bien des âmes dévouées ; je connais une bonne religieuse qui a quitté le pays pour pouvoir s'y livrer, et une autre pour entrer dans une Communauté cloîtrée. Il n'y a rien dans les mœurs anglaises qui soit incompatible avec la vie cloîtrée, excepté cette antipathie naturelle que, dans tous les pays, le monde éprouve pour ce genre de vie.

« 3. La règle et les constitutions des Religieuses Hospitalières pourront être pratiquées ici, sans aucune modification, notamment en ce qui concerne la clôture. Les Religieuses n'auront à redouter aucune ingérence en cette matière, et vivant dans un pays fort libre, elles n'auront pas suspendue au-dessus de leurs têtes cette épée de Damoclès qui, en France, se nomme *expulsion*.

« 4. A ce dernier point de vue, la fondation de Natal pourrait devenir un asile précieux pour les Religieuses de France, en cas de persécution ouverte.

« 5. La distance n'est pas une objection sérieuse ; une fois placées sur nos magnifiques bateaux à vapeur, il importe peu que nos Sœurs y soient une semaine de plus ou de moins, surtout quand elles sont plusieurs ensemble, et peuvent vivre en communauté même pendant la traversée.

« Je ne regrette qu'une chose, c'est que, ayant eu déjà à faire tant d'œuvres dans ce Vicariat, j'ai non seulement épuisé toutes mes ressources, mais encore contracté certaines dettes qu'il me faut amortir, et par là je suis dans l'impossibilité d'aider cette fondation par des secours matériels.

« Je crois, Monseigneur, avoir répondu à toutes les difficultés que l'on m'avait proposées. Le Saint-Esprit vous inspirera la résolution à prendre, car en tout ceci nous ne cherchons que la gloire de Dieu et l'exécution de sa sainte volonté une fois connue.

« Je suis avec respect et reconnaissance,

« Monseigneur,

« Votre tout dévoué serviteur en Jésus-Christ.

« † CHARLES JOLIVET O. M. I. »

Décédé le 1^{er} Juin 1887, Mgr Nouvel fut remplacé, le 25 novembre suivant par Mgr Lamarche.

Le 18 décembre 1887 les Religieuses de Pont-l'Abbé écrivaient dans leur lettre annuelle : « Depuis deux ans, une fondation offerte à Natal électrise notre jeunesse et rend parfois nos récréations bien amusantes, mais jusqu'à présent, la manifestation de la volonté de Dieu n'est pas encore assez marquée pour y songer sérieusement : nos œuvres si multipliées, l'état des santés et les vides si grands faits dans nos rangs forment obstacle à nos projets ».

A Natal Mgr Jolivet caresse toujours le dessein d'avoir des religieuses Augustines : « Je suis heureux mande-t-il, le 28 février 1888, à la Supérieure de Pont-l'Abbé, de voir que la possibilité d'une fondation à Natal fait toujours battre les cœurs apostoliques d'un bon nombre de vos religieuses. Pour moi, j'espère toujours que la chose se fera, et la chère Mère Thérèse de Jésus doit se tenir prête ; qu'elle ne craigne pas le poids des ans, on rajeunit quand on vient à Natal. Pour ce qui est de la Sœur Marie du Sacré-Cœur, sa présence parmi les missionnaires sera indispensable. Je la remercie de la bonne lettre qu'elle m'a écrite, et que vous avez si bien apostillée.

« J'aurais dû vous *demandar* positivement à Mgr Nouvel. Hélas ! comment aurais-je eu l'audace de le faire, puisque j'étais trop pauvre pour pouvoir vous offrir même une maison !... »

Le 13 août 1890, le Vicaire apostolique de Natal reprend le même thème : « La chère communauté de Pont-l'Abbé a-t-elle perdu tout espoir de faire une fondation dans mon vicariat. Voici une circonstance bien favorable qui se présente. Je reviens de Durban : les médecins, le maire, etc., sont tous en faveur de mon œuvre. On me laisserait choisir un terrain assez vaste, dans la position la plus favorable, et on nous donnera ce terrain ; de plus, on nous aidera de toutes les manières. Il faudrait cependant que les Sœurs puissent faire quelques frais de première installation ; mais l'hôpital une fois commencé, grandira vite : les ressources ne manqueront pas... »

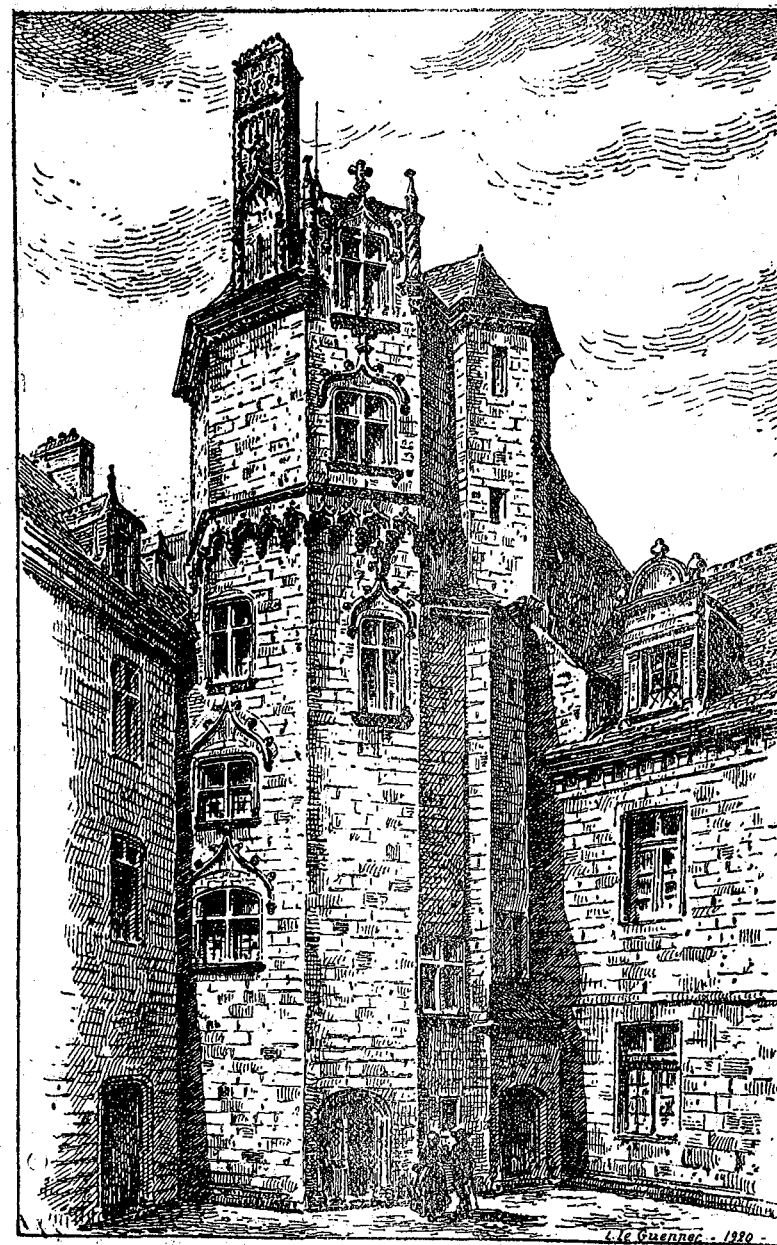
« Si Monseigneur de Quimper refuse absolument de vous laisser venir, ne pourriez-vous pas trouver dans les maisons de votre Ordre les moyens de faire cette fondation ? »

« Je ne pourrais avoir des Sœurs allemandes ; j'en ai déjà plusieurs dans mon Vicariat, et je les estime beaucoup ; mais pour plusieurs raisons, j'aimerais mieux avoir des françaises, surtout des Sœurs de votre Communauté. Du reste, je ne connais pas de religieuses allemandes qui soient destinées aux soins des malades ; il leur faudrait faire un apprentissage. »

« Nous avons bâti une école pour les garçons à Durban et nous attendons les Frères. Les écoles du couvent ont été aussi considérablement agrandies. Les Sœurs, à Durban, ont plus de 400 élèves dans leurs écoles. La ville compte aujourd'hui 22.000 habitants, et le nombre augmente chaque jour... »

Appelé en France par les affaires de sa Mission, Mgr Jolivet était à Paris à la fin de Juin 1891. Le 14 Juillet suivant il eut un long entretien à l'évêché de Quimper, avec Mgr Lamarche. Ils finirent par tomber d'accord, et voici le contrat qu'ils signèrent tous deux, le 21 du même mois à propos de l'affaire de Natal :

« Entre Monseigneur Charles Jolivet, évêque titulaire de Belline et



QUIMPER. — Le Palais de Rohan, ancien Évêché

Cliché de la Société Archéologique du Finistère

Vicaire apostolique de Natal (Afrique méridionale) Oblat de Marie-Immaculée, d'une part :

« Et Monseigneur Théodore Lamarche, évêque de Quimper et de Léon, Supérieur de la Communauté des Hospitalières de Saint-Augustin à Pont-l'Abbé (diocèse de Quimper) d'autre part ;

« Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

« Monseigneur Jolivet ayant témoigné à Monseigneur de Quimper et à la dite Communauté son vif désir de fonder dans son Vicariat un Hôpital confié aux Sœurs Hospitalières de Saint-Augustin, Monseigneur de Quimper, d'accord avec la Supérieure et le Conseil de la Maison de Pont-l'Abbé, consent à cette fondation, à l'aide de quatre Religieuses de chœur et d'une Sœur converse.

« Une somme de cinquante mille francs, donnée par une personne charitable, sera versée entre les mains de Monseigneur de Belline, pour être uniquement employée aux frais de la fondation.

« Mgr Jolivet consent, vu la pauvreté de la Communauté de Pont-l'Abbé, à prendre à sa charge :

« 1. Les frais d'accroissement à acquitter à l'occasion du départ de ces sœurs de la Communauté.

« 2. Les frais de voyage et d'entretien, quels qu'ils soient.

« Il est bien entendu que si pour une cause ou pour une autre de nouvelles Religieuses étaient demandées ou si celles emmenées se voyaient contraintes par raison de santé ou autre à revenir en France les frais qui résulteraient de ces déplacements seraient encore à la charge de Sa Grandeur Mgr Jolivet. »

*
**

Le soir même du 21 Juillet, l'évêque de Belline reprenait le train pour Paris. Deux jours après, il adressait le billet suivant à ses chères « Filles africaines. »

« A MES CHÈRES FILLES EN JÉSUS-CHRIST :

Mère Thérèse de Jésus, Sœur Marie du Sacré-Cœur, Sœur Sainte-Agnès, Sœur Saint-Félix, et Sœur Sainte-Dosithée, religieuses hospitalières de Saint-Augustin et Missionnaires désignées pour Natal. « Salut Paternel et affectueux !

« J'ai lu, mes chères Filles, avec un profond sentiment de joie et de reconnaissance la lettre collective que vous m'avez adressée et où vous exprimez, dans un langage si digne, vos sentiments de dévouement, d'affection et de religieuse soumission : que Dieu en soit béni !

« Je pense qu'à cette heure Mgr Lamarche vous aura déjà communiqué officiellement la convention passée entre sa Grandeur et le Vicaire apostolique de Natal : vous en connaissez du reste les conditions et les dispositions que Monseigneur vous avait déjà communiquées de vive voix. Cet acte important vous place absolument sous ma houlette pastorale. Je n'hésite donc pas à vous regarder déjà comme miennes, car la convention est signée et scellée.

« Préparez-vous doucement et tranquillement pour votre départ, sans vous laisser aller à une sorte d'agitation qui troublerait votre paix intérieure et le recueillement de la Communauté.

« Je vais partir demain pour Rome, en visitant en passant les Trappistes et les Frères Maristes à qui j'ai affaire, et j'espère être de retour à Paris dans trois ou quatre semaines. Vous pensez bien que je n'oublierai pas de demander au Saint Père une bénédiction spéciale pour vous et vos œuvres.

« En attendant je vous envoie une bénédiction toute paternelle et affectueuse, et je prie Notre Bon Maître d'épancher dans vos cœurs les faveurs divines de son Cœur adorable.

† CHARLES JOLIVET O. M. I.

Évêque de Belline. V. A. de Natal. »

Cette aimable lettre s'accompagnait de quelques mots écrits à la hâte et destinés à la Révérende Mère Saint-Augustin Supérieure : « Je suis charmé, écrivait le prélat, des dispositions de mes nouvelles Filles, mais je n'oublierai jamais que sans votre concours actif et dévoué, je n'aurais jamais réussi à mener à bonne fin cette affaire si importante. Je vous suis donc bien reconnaissant, et je vous regarderai toujours comme la principale Fondatrice avec la bonne Sœur Saint-François de Sales qui, par sa générosité, a rendu l'entreprise praticable. Toutes deux vous avez droit à nos prières, et vous les aurez...

« J'ai écrit hier pour qu'on fasse tout de suite l'escalier qui manque encore à la maison d'Estcourt, et quelques autres petits travaux de première nécessité. J'ai aussi donné ordre d'acheter l'immeuble

qui touche à notre propriété, avant que l'arrivée des Sœurs ne donne l'éveil à la cupidité du propriétaire, qui est un Boer (1).

1891

Mgr Jolivet quitta Paris le 24 juillet pour la Ville Eternelle, afin d'y rendre compte au Souverain Pontife du progrès de la religion dans son vicariat.

Notons deux détails de l'audience pontificale. L'évêque venait de dire au Pape sa consolation d'avoir comme prêtres et missionnaires des membres de sa Congrégation, avec lesquels il pouvait vivre de la vie de famille, dans une union plus intime : « Vous êtes bien heureux répondit le Saint-Père, tout le monde ne peut pas en dire autant ».

Au cours de cette audience Mgr Jolivet reçut de Léon XIII une bénédiction spéciale pour la nouvelle fondation de religieuses Augustines.

Les scolastiques Oblats de Rome eurent la joie de posséder le vénérable prélat pendant quelques jours au milieu d'eux, dans leur nouvelle maison de villégiature, au couvent de Saint-Antoine de Rieti (2).

Rentré à Paris vers le 20 août, Mgr Jolivet y trouva une lettre de Mgr Lamarche qui par une heureuse inspiration lui offrait une religieuse de plus en la personne de Sœur Sainte-Sophie, du monastère des Augustines de Morlaix.

« Je l'accepte bien volontiers, répondit le Vicaire apostolique, mais sans soustraire aucune de celles qui doivent venir de Pont-l'Abbé. Les sujets utiles ne sont jamais de trop ».

Le 16 août était mort à Quimper Mgr du Marc'hallac'h, protonotaire apostolique, vicaire général. Mgr Jolivet en fut informé dès son retour à Paris, et il adressa aussitôt à Mgr Lamarche l'hommage de sa condoléance : « J'ai appris, écrit-il, la nouvelle triste mais attendue depuis longtemps de la mort de Mgr du Marc'hallac'h. C'était un homme de Dieu, d'une humilité et d'une modestie qui charmaient tous ceux qui, comme moi, ont eu l'avantage de le connaître ».

1. Archives des Augustines de Pont-l'Abbé.
2. M. C. O. 1891, p. 405.

*
*
*

Le 8 septembre, les cinq Augustines destinées à la mission de Natal quittaient de bon matin, leur chère communauté de Pont-l'Abbé. Accompagnées de leur aumônier, M. l'abbé Pengam, elles prirent le train à Quimper pour Auray, et ne manquèrent pas de se rendre à Sainte-Anne pour y mettre leur voyage sous la protection de la Patronne des Bretons. Le 10 septembre, elles saluaient leurs bonnes Mères de Rennes, et deux jours plus tard les Augustines de Vitré leur donnaient la plus cordiale hospitalité.

C'est là que les joignit Mgr Jolivet, venant de Paris. Le prélat les accompagna chez leurs bonnes Mères de Fougères, et l'accueil qu'elles y reçurent fut tellement enthousiaste qu'il demeura frappé des liens intimes de charité par lesquels elles étaient unies. La maison de Fougères céda à la pieuse caravane une recrue en la personne de la Sœur converse Sainte-Marthe.

En quittant Vitré, le 19 septembre au matin, les Augustines virent se joindre à elles deux autres Religieuses de la communauté de cette ville : les Sœurs Saint-Irénée et Marie de la Croix. Elles arrivèrent à Paris dans la soirée ; Mgr Jolivet les y avait devancées.

Le lendemain dans la matinée, elles prirent le train pour Dieppe, berceau de la Congrégation. Mgr Jolivet les y rejoignit le 26 septembre, accompagné de trois Oblats qui, eux aussi devaient faire la traversée : les Pères Anselme Rousset, du diocèse de Mende, Casimir le Bras, du diocèse de Quimper, et le scolastique François Weinrich, du diocèse de Paderborn. (1) Il fut reçu à la gare par M. le chanoine Richer, Supérieur des Augustines de la cité, qui lui offrit la plus aimable hospitalité. Là comme partout ailleurs, l'évêque missionnaire charma tout le monde par sa bonté, sa gaieté, l'entrain de sa conversation.

Le lundi, 28 septembre vers midi, il annonça l'heure de la séparation. Des voitures menèrent les partants vers l'embarcadère où les attendaient une foule nombreuse et sympathique, plusieurs Religieuses et presque tout le Clergé de la ville, qui venait offrir ses hommages à

1. M. C. O. 1891, p. 405.

Mgr Jolivet, ses vœux à ceux qui l'accompagnaient. Quelques minutes plus tard le vapeur emportait les voyageurs vers les côtes d'Angleterre.

Le passage de la Manche ne leur fut pas favorable. A peu près tous eurent à payer à l'Océan un rude tribut. Dire que les bien portants, — et Monseigneur en était, — s'amusaient aux dépens des malades est inutile... Vers huit heures et demie du soir on arriva à Londres. Les Oblats logèrent chez leurs confrères, les Religieuses dans un hôtel voisin. Celles-ci ne sortirent que pour assister à la messe épiscopale, dans la chapelle des Pères Oblats. « Dans tout le parcours de Pont-l'Abbé à Londres, note Mère Thérèse de Jésus, nous avons toujours voyagé en Religieuses cloîtrées. A part le pèlerinage de Sainte-Anne et de Montmartre, nous n'avons rien vu, rien visité, pas même le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, ni à Paris ni à Londres, nulle part enfin. »

Le 29 septembre, vers cinq heures du soir, le Vicaire apostolique de Natal réunissait sa double famille, composée de trois Pères Oblats et de neuf religieuses Augustines, et tous ensemble se dirigeaient gaïement vers le paquebot *Inanda*. Le capitaine Moor les reçut très cordialement. Bien que protestant, il se montra à leur endroit d'une délicatesse et d'une bonté parfaite; à table il plaça l'évêque en face de lui, et en dépit de la présence à bord d'un Ministre protestant, le pria de dire, aux repas, le *Benedicite* et les *Grâces*.

Le navire ne devait lever l'ancre que le lendemain, dans la matinée, mais Mgr Jolivet préférait s'embarquer la veille, afin de mettre de l'ordre dans les bagages et de pourvoir à l'installation commune. Nos voyageurs étaient au nombre de treize: « Vilain nombre, dit Charles-Constant; nous arrangerons cela. Vous serez les douze Apôtres, et moi, je prends la place de Notre-Seigneur. » Et tous d'applaudir.

Le lendemain, 30 septembre, dès neuf heures du matin, tout l'équipage était en mouvement et faisait les derniers préparatifs du départ. La joie et l'animation étaient partout. Vers onze heures, l'ancre est levée, la cheminée du vapeur lance ses premières bouchées de fumée; le dernier signal est donné et le navire s'ébranle. Ce fut pour tous un moment de vive émotion. Nos voyageurs se recueillirent, demandant

à Dieu de bénir cette longue traversée de plus de 3000 lieues. Le temps était splendide, le soleil radieux.

Mgr Jolivet s'occupa immédiatement de chercher un endroit convenable pour célébrer la Sainte Messe: il désirait beaucoup pouvoir la dire le dimanche suivant, fête du Rosaire. Le charpentier prépara et fixa la planche qui devait servir d'autel. Le samedi soir tout était prêt. La messe fut donc dite le lendemain par l'évêque et ses confrères Oblats.

Au cours du mois d'octobre, une petite cérémonie fut organisée pour l'après-midi du dimanche. A trois heures, on se réunissait dans un salon couvert, sur le Pont. Le capitaine y avait fait transporter un piano. L'un des Pères dirigeait le chant qu'une des Sœurs accompagnait. Après le chant d'un cantique à la Sainte Vierge, on récitait le chapelet au cours duquel l'évêque commentait les mystères du Rosaire. Suivait le chant de l'*Ave Maris stella* et du *Magnificat*, puis la pieuse cérémonie se terminait par la Bénédiction épiscopale.

« Nos journées, note Mère Thérèse de Jésus, partagées entre nos exercices de piété, l'étude de l'anglais et la correspondance s'écoulaient rapidement et se passaient bien agréablement. Ma sœur Sainte Claire enseignait l'anglais, mais bien souvent aussi, Monseigneur se constituait notre professeur. Sa Grandeur, comme un autre Saint Paul, savait si bien se faire tout à tous. Il était au milieu de nous comme un père au milieu de ses enfants: c'était vraiment la vie de famille dans toute l'acception du mot. Que de bons moments nous passions ainsi, réunies autour de notre vénéré Prélat, qui nous tenait des heures entières sous le charme de ses pieux et si intéressants récits... Mais rien ne saurait rendre nos délicieuses soirées. Après le souper, nous nous réunissions tous sur le pont. Là on causait, on riait, on chantait, et faut-il le dire?... on dormait quelquefois. De temps en temps le capitaine venait se joindre à nous; il aimait beaucoup à causer avec Monseigneur et à nous voir ainsi réunis; il disait à ma sœur Sainte Claire (il ne savait pas le français): « Quelle jolie famille vous faites autour de votre évêque! Je n'aurais jamais cru que les religieux et religieuses fussent si gais et si heureux! ». Le soleil disparaissait dans les flots, les étoiles brillaient au firmament, la lune

nous envoyait ses pâles et mélancoliques rayons, et nous étions toujours là, admirant cet indescriptible tableau, et disant avec le Roi-Prophète : « Oui, vraiment, *le firmament avec toutes ses beautés raconte la gloire de l'Eternel, et l'immensité de l'Océan nous parle de sa puissance et de sa grandeur* ».

« Vers neuf heures et demie, Monseigneur levait la séance, on entonnait ce beau cantique du soir : *L'ombre s'étend sur la vallée* (de Lambillotte), auquel sa Grandeur et le Père Rousset avaient ajouté quelques couplets de circonstance. Vous n'avez pas idée de l'effet que produisaient ces voix d'hommes et de femmes sur l'océan dans le calme de la nuit. Le cantique terminé, tout le monde s'agenouillait et notre vénéré Prélat bénissait, avec tout son cœur d'évêque et de père, sa double famille religieuse : ses Oblats et ses Augustines. Alors chacun se retirait dans sa cabine l'âme en paix et le cœur content ».

Ainsi se passaient les journées de nos pieux voyageurs pendant les trois premières semaines de la traversée (1). Le temps restait très beau. L'évêque cependant et le capitaine étaient désireux, pour « l'éducation nautique » des Religieuses de voir arriver un peu de mauvais temps ; leurs vœux furent amplement exaucés. A partir du 21 octobre, le tableau changea de face : le vent soufflait plus fort et la mer était plus agitée : on approchait du Cap de Bonne-Espérance, jadis dénommé le Cap des Tempêtes. Chaque jour la mer devenait plus grosse, les houles s'élevaient au-dessus du navire ; on ne pouvait plus dire la messe qu'avec peine, il fallait toujours que l'un des Pères eût la main constamment sur le calice. Le roulis et le tangage devenaient insupportables ; le mal de mer reprenait avec plus de violence et toutes les sœurs durent à nouveau lui payer leur tribut. Le capitaine ne paraissait plus à table, on le servait sur l'avant du navire ; il devenait de plus en plus soucieux, mais aussi la tempête augmentait toujours ; il défendait même de monter sur le pont. Le 24 et le 25 impossible de célébrer le Saint Sacrifice. Le dimanche 26, Mgr Jolivet brava toutes les difficultés, mais ce ne fut pas sans peine. Pour la

1. Le navire fit escale à Ténériffe dans les Canaries, où Mgr Jolivet acheta des fauteuils de paille et paya des bananes aux Religieuses.

Communion, il s'appuya sur l'autel et les Pères ainsi que les Religieuses s'avancèrent successivement, mais non sans trébucher, tant le vaisseau balançait. Enfin, le 27, le Cap fut doublé, on entra dans l'Océan Indien, la tempête se calma, et la joie reparut sur tous les visages. « Nous voilà sur les côtes du Natal », s'écria le Vicaire apostolique. Pendant trois jours les voyageurs purent admirer les rivages et les côtes verdoyantes du pays.

Le 30 octobre, le paquebot arriva dans la baie de Durban, vers onze heures et demie du soir. Le lendemain matin, Mgr Jolivet célébra à bord une messe d'actions de grâces, et, vers huit heures, un petit vapeur, où se trouvaient les Pères Barret et Murray vint le prendre avec les personnes qui l'accompagnaient. « Ici, note la Mère Thérèse de Jésus, se pose un incident de voyage que je ne puis passer sous silence ; c'est une bien singulière opération que nous eûmes à subir ; Monseigneur nous l'avait annoncée, mais nous ne nous en faisons réellement pas une idée. Il s'agissait de descendre du grand paquebot dans le petit vapeur, comme autrefois Saint Paul à Damas, au moyen d'une corbeille ou plutôt d'un immense panier. On nous y mettait deux à deux, nous étions assises très à notre aise, puis nous sentions un mouvement ascensionnel qui nous enlevait bien haut, ensuite nous descendions, et en quelques secondes, nous étions sur le bateau. Cette translation aérienne fit d'abord un peu peur, mais ensuite, elle nous amusa beaucoup ».

Au débarcadère, Mgr Jolivet fut accueilli avec tous les honneurs dus à son rang. Une députation du Comité catholique vint le féliciter de son heureux retour ; la voiture du consul de Portugal avec les laquais en grande livrée, était là pour le prendre.

Les Religieuses Augustines trouvèrent sur le quai, venues à leur rencontre, les Supérieures des maisons de la Sainte-Famille de Durban et de Maritzburg. Le cortège s'organisa. L'évêque monta en voiture avec le Père Barret. Suivaient d'autres voitures, notamment celle des Religieuses et celle des Pères Oblats. On se dirigea incontinent vers l'église paroissiale, où une manifestation aussi touchante que solennelle témoigna la joie que causait à tous l'arrivée du premier Pasteur. Le clergé vint processionnellement recevoir l'évêque à la descente de

voiture. Toutes les élèves des Sœurs de la Sainte-Famille, vêtues de blanc, ayant toutes des fleurs à la main, étaient rangées en cercle à la porte de l'église. Aussitôt que Mgr Jolivet mit pied à terre, elles entonnèrent de charmants couplets de circonstance qu'accompagnait le joyeux carillon de la paroisse ; à mesure qu'il avançait, on jetait des fleurs sur son passage. Un *Te Deum* d'actions de grâces fut chanté dans l'église, suivi du salut du Saint Sacrement.

Dans la soirée, catholiques et protestants se réunissaient en foule dans la cour du presbytère. Un membre du Comité catholique s'avança, lut une belle et symbolique adresse, et termina en félicitant le prélat de son heureux voyage qui lui avait valu de nouveaux auxiliaires, le remerciant aussi d'avoir amené à Natal des Religieuses Hospitalières qui venaient avec tant de zèle se dévouer au service des malades et des pauvres. Monseigneur répondit avec son tact et sa délicatesse ordinaires. Une brillante illumination couronna cette douce journée.

Le lendemain, fête de la Toussaint, l'évêque chanta la messe pontificale, à l'issue de laquelle il donna à tous les fidèles présents la bénédiction papale.

Le mercredi matin, 4 novembre, Mgr Jolivet, accompagné des Religieuses, puis des Pères Mathieu et Le Bras, prit le train pour Maritzburg. On y arriva vers trois heures de l'après-midi. Là, comme à Durban, même réception épiscopale faite avec entrain et cœur, aux accents de la musique militaire.

Le lendemain, les Augustines qui avaient logé au couvent de la Sainte-Famille visitèrent la maison épiscopale et ses dépendances. « C'était un grand privilège, observe Mère Thérèse de Jésus, que notre vénéré prélat nous accordait, car jamais les femmes ne pénétraient dans la Communauté. Cependant une plus grande faveur encore nous était réservée. Monseigneur nous invita à assister à sa messe dans sa chapelle privée ! Sa Grandeur nous dit aimablement qu'Elle n'avait accordé cette faveur qu'à l'impératrice Eugénie, quand elle vint accueillir la dépouille mortelle de son fils et visiter, dans le Zululand, qui dépend du vicariat de Mgr Jolivet, l'endroit où victime de sa bravoure, le prince a trouvé la mort d'une manière si tragique. »

Le vendredi, 6 novembre, accompagnées du Père Mathieu, qui devait être leur aumônier, trois des Augustines se rendirent à Maritzburg pour y préparer la maison. Le lendemain elles y furent rejointes par leurs compagnes.

Le premier soin de Mgr Jolivet fut de s'occuper d'une église pour la communauté d'Estcourt. A l'extrémité du terrain des religieuses, du côté de la ville, et assez près de leur maison, il y avait une vaste écurie. Les murs, la toiture en zinc, tout était solide et en bon état. En quelques semaines, l'évêque en fit faire une jolie petite église, suffisante pour les catholiques peu nombreux de la bourgade. Un chœur provisoire y fut ménagé pour les Augustines.

Le 6 mars 1892, Mgr Jolivet bénit solennellement le nouvel édifice sous le nom de Notre-Dame-de-Grâces. Le soir, il donna la confirmation à quelques enfants.

C'en était fait : le Vicariat de Natal comptait une paroisse de plus ; l'Institut des Religieuses Augustines, un nouveau monastère : l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame de Grâces était fondé (1).

1. Archives des Religieuses Augustines de Pont-l'Abbé.

CHAPITRE XIV

FONDATIONS D'ESTCOURT ET DE DURBAN — MGR JOLIVET EN FRANCE

FONDATION DE LADYSMITH

(1892-1896)

L'église d'Estcourt avait été livrée au culte le 6 mars 1892. Quelques semaines plus tard, le dimanche de la Passion, Mgr Jolivet y conféra les Ordres mineurs au jeune scolastique Saxon, François Weinrich, qui avait été son compagnon de voyage.

Étant encore à Estcourt, le prélat y avait donné rendez-vous à une famille catholique de braves fermiers, demeurant à vingt milles de là, et voyant le missionnaire à peine une fois l'an. La famille se composait du père, de la mère, d'un jeune homme de dix-huit ans et d'une petite fille de dix ans. Le but du voyage était de faire faire la première Communion au jeune homme et de donner la Confirmation aux deux enfants. Ces braves gens, fidèles au rendez-vous de leur Évêque, arrivèrent dans leur grand chariot couvert, traîné par douze bœufs, et s'installèrent en pleine campagne, non loin de la Communauté des Augustines. Ils allèrent aussitôt rendre visite aux Religieuses et leur porter de petits présents.

Les Sœurs qui savaient l'anglais prêtèrent leur assistance à Mgr Jolivet pour instruire ces pauvres gens des vérités élémentaires de la religion chrétienne. L'évêque tout en causant avec la mère, découvrit qu'elle non plus n'avait pas été confirmée ; il fallut donc la préparer aussi à recevoir le sacrement de Confirmation. Le père âgé de 62 ans, ne s'était pas confessé depuis ses 12 ans et il n'avait nullement l'intention de remplir ses devoirs de chrétien. Charles-Constant fit prier les religieuses pour lui, et le dimanche, il se confessa, à la grande consolation de tous. « Qu'il était beau, écrit Mère Thérèse de Jésus, de voir, quelques heures plus tard, cette famille s'agenouiller ensemble à la Sainte Table, et l'après-midi, la mère recevant la

Confirmation au milieu de ses enfants ! Nous leur avions préparé avec bonheur un bon déjeuner et un bon dîner ; vous pensez si nous étions heureuses de les servir à table. Le soir même ils reprenaient joyeusement le chemin de leur ferme, ils nous disaient les yeux pleins de larmes, en nous baisant les mains : « Jamais encore nous n'avons eu tant de bonheur dans notre vie ! » Pauvres gens ! c'était la première fois qu'ils mettaient le pied dans une église, ils ne savaient même pas comment il fallait s'y tenir ; c'est Monseigneur qui fut obligé de le leur montrer (1) ».

Plein de sollicitude pour les Religieuses d'Estcourt, le premier Pasteur leur rendait visite de temps à autre. Il écrit par exemple de Maritzburg, le 31 août 1892 : « Je viens de terminer une longue tournée pastorale par une visite à Estcourt, où j'ai trouvé toutes nos chères Augustines en bonne santé, même la mère Thérèse de Jésus qui a été assez malade pendant mon absence. *Deo gratias!* Je les ai laissées contentes et unies, et encore tout embaumées des parfums d'une bonne retraite qu'elles venaient de faire. » Le 29 septembre Mgr Jolivet bénissait, à Estcourt, les fondations et la première pierre de l'hôpital, dont le devis montait à 28.000 francs, abstraction faite de l'ameublement. Quelques semaines plus tard, vers la fin d'octobre, il conduisait à la Communauté d'Estcourt une nouvelle recrue, la mère Rose de la Croix, fournie par le monastère des Augustines d'Auray, et récemment débarquée. L'évêque avait bon espoir que cette religieuse, intelligente et douée d'une grande facilité, saurait bientôt l'anglais.

Dès que l'église d'Estcourt eut été livrée au culte, la salle du couvent qui servait de chapelle provisoire devint libre, et les Religieuses, à l'instigation du Vicaire apostolique, décidèrent d'y ouvrir une école. L'anglais leur faisant beaucoup défaut, l'évêque, au début de 1892, avait demandé à deux jeunes filles du Cap, les demoiselles Cécilia et Mathilde Mac-Loughlin, munies des diplômes supérieurs en sciences et en pédagogie, de venir passer quelque temps avec elles, pour présider à l'école, enseigner l'anglais, et initier les religieuses françaises aux manières du pays. L'impression de ces

1. Archives des Religieuses Augustines de Pont-l'Abbé.

jeunes filles fut si pénible à la vue du taudis où elles devaient loger qu'elles songèrent à rentrer dans leur foyer. Mgr Jolivet les décida à attendre quelques jours... Elles restèrent, et au spectacle édifiant que leur donnèrent les Sœurs françaises, elles se décidèrent bientôt à se faire postulantes, dans le monastère. (1)

*
**

L'hôpital catholique de Durban, dans la pensée de Mgr Jolivet comme dans celle des Augustines de Pont-l'Abbé, avait toujours été au premier plan, quand il s'agissait d'une fondation à Natal, et déjà les Sœurs ne parlaient que de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, car elles avaient promis de lui donner ce vocable. On constata bientôt, une fois de plus, que les pensées de Dieu ne sont pas toujours les nôtres, en d'autres termes que l'homme s'agite et que Dieu le mène.

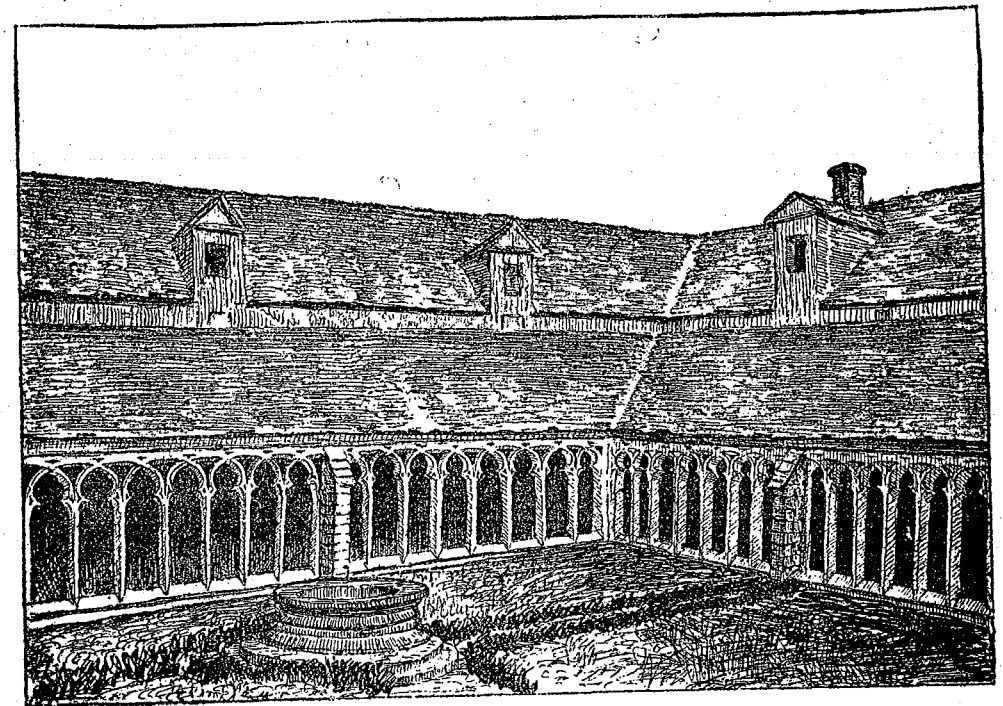
Ne disposant pas de ressources suffisantes pour la fondation de Durban, Charles-Constant, très désireux d'avoir des Augustines dans son vicariat, avait pris un moyen terme : ayant à Estcourt un vaste terrain lui appartenant et une maison d'école inoccupée, dépourvu, d'autre part, de ressources pour y créer une Mission, il proposa à Mgr Lamarche, évêque de Quimper, d'abandonner cette propriété aux religieuses Augustines; et les fonds destinés à la fondation serviraient à compléter les bâtiments, ce qui fut accepté lors du contrat de fondation passé entre les deux prélats le 21 Juillet 1891.

Au lieu de Durban, c'est donc Estcourt que les Augustines reçurent comme obédience, et à la réflexion, elles s'en estimèrent heureuses. A Estcourt, en effet, elles purent ajouter à leurs fonctions d'hospitalières, l'apostolat et l'éducation de la jeunesse et de l'enfance, et du même coup, se trouvait réalisé l'un des plus vifs désirs de Mgr Jolivet, la fondation d'un centre religieux auquel elles pourraient consacrer leur zèle et leur dévouement.

A Durban, cependant, les médecins pressaient le Vicaire apostolique d'établir, dans la cité, un hôpital catholique, dirigé par des religieuses, que rien, à leur sens, n'aurait su remplacer. En Janvier

1. Père Duchaussois, Noël, Février et Mars 1935.

1892 l'évêque acheta un vaste terrain de quatre hectares sur le Béréa. C'est une haute colline qui domine Durban, toute couverte de villas, d'où la vue embrasse un splendide panorama. Il y avait sur le terrain deux maisons d'habitation avec dépendances; l'évêque



Pont-l'Abbé. — Cloître du Couvent des Carmes Cliché Rolland

décida que provisoirement la petite servirait de communauté, et que l'autre serait transformée en hôpital, en attendant que les ressources permissent de bâtir le monastère et l'hôtel-Dieu.

Pour cette fondation Mgr Jolivet désigna lui-même parmi les Religieuses d'Estcourt les sujets qu'il désirait. C'étaient les Sœurs Saint-Irénée et Marie de la Croix, de Vitré, et la Sœur Sainte-Marthe, converse de Fougères. La direction du nouvel établissement fut confiée à

Sœur Rose de la Croix, d'Auray. Charles-Constant demanda à Mère Thérèse de Jésus de vouloir bien aller conduire ses compagnes et aider un peu à leur installation pendant quelques semaines.

Le 22 novembre, elle prenait donc avec ses Sœurs le train de dix heures et demie du soir. Le lendemain à huit heures du matin les Religieuses arrivaient à Durban. Accompagnées du Père Baudry, curé de cette ville, et du Père Murray, elles montèrent au Béréa. Le Jeudi, 24 novembre, le Père Baudry y disait la messe dans la petite chambre destinée à servir de chapelle. L'hôtel-Dieu du Sacré-Cœur de Durban était fondé. Vers la mi-décembre il reçut son premier malade.

A Durban, en ce moment, les écoles des Sœurs de la Sainte-Famille, très florissantes, comprenaient un beau et nombreux Pensionnat, des externats pour toutes les catégories d'enfants, en tout près de 500 élèves. Il y existait, en outre, comme œuvre paroissiale une école indienne prospère dirigée par un des Pères Oblats, avec le concours des Sœurs de la Sainte-Famille. Mgr Jolivet décida, en conséquence, que les Augustines n'ouvriraient au Béréa ni école ni pensionnat.

*
**

Dans les premiers mois de 1893, la petite école d'Estcourt marche bien et va toujours progressant. Les élèves, protestantes pour la plupart, témoignent à leurs maîtresses beaucoup d'affection et d'attachement; les parents paraissent également très satisfaits, et apprécient l'instruction et l'éducation dont bénéficient leurs enfants.

Les œuvres hospitalières devaient aussi prendre un nouveau développement. Le 31 mai, fête de Notre-Dame de Grâces, eut lieu la bénédiction et l'inauguration du nouvel Hôtel-Dieu. En l'absence de l'évêque la fête fut présidée par le Père Barret. Dans sa lettre annuelle du 16 février 1896, mère Thérèse de Jésus en a noté les détails: « La bénédiction du sanatorium, écrit-elle, eut lieu après la grand'messe. Un petit autel était dressé au milieu de l'édifice; les Pères, en habits de chœur, et nous, en costume de chœur aussi, marchions sur deux rangs à la suite du clergé; tous les catholiques d'Estcourt et plusieurs protestants étaient présents et s'associaient de cœur à notre joie. Le

soir un dîner officiel réunissait au sanatorium les docteurs, les autorités locales et les plus notables d'Estcourt et des environs. Le couvert était dressé dans le vaste corridor du sanatorium bien décoré, bien illuminé. Une dame, amie de la Communauté, s'était chargée de toute la direction du repas... Tout s'est très bien passé, et le dîner a eu, paraît-il, un effet très bon sur l'esprit de la population ».

Mgr Jolivet avait été appelé en France pour le 15^e chapitre général de sa Congrégation aussi bien que pour les affaires de sa Mission.

Avant de s'embarquer pour l'Europe il eut à l'égard des Religieuses d'Estcourt une prévenance à laquelle elles furent très sensibles. Leur bréviaire ne contenait pas l'office de Notre-Dame de Grâces qui devait se célébrer le 31 Mai. Et voici que leur premier Pasteur spirituel, en dépit des graves préoccupations qui l'assiégeaient, trouva le moyen de combler leurs désirs: « Vous recevrez, cette semaine, écrivait-il le 28 février à la Supérieure d'Estcourt, l'office de Notre-Dame de Grâces que j'ai fait imprimer pour vous chez les Pères Trappistes. Cette fête sera pour vous double de première classe, à Estcourt, et l'aumônier suivra le même rite à la messe... pour clôturer dignement le mois de Marie ».

Embarqué à Durban, le 28 février, le Vicaire apostolique de Natal fit une excellente traversée.

A Rome, il reçut de Léon XIII une longue et paternelle audience au cours de laquelle le Saint Père daigna bénir toutes ses œuvres missionnaires. Dans la première quinzaine de Mai, il se dirigea vers Paris, pour l'ouverture du chapitre, qui devait avoir lieu le 11 de ce mois. Au cours du voyage, il fut pris de l'influenza, et dut s'aliter immédiatement dès le jour de son arrivée dans la capitale française. Une congestion des poumons et de très mauvais symptômes se manifestèrent, et, pendant une quinzaine de jours, les médecins eurent de sérieuses inquiétudes.

Le Chapitre général se déroula du 11 au 24 Mai. L'évêque de Bel-line ne put assister aux séances, mais comme il était moralement présent, il prit part aux élections, et son vote fut recueilli par le secrétaire général de l'Institut et par l'un des secrétaires du Chapitre. Le 17 Mai il eut l'honneur de recevoir la visite du Cardinal Guibert, qui

s'était rendu ce jour-là, rue Saint-Pétersbourg pour saluer les membres du Chapitre (1).

Grâce aux soins intelligents des docteurs et à un traitement énergique, Mgr Jolivet se remit. Il partit pour la Bretagne, et, le 20 Juin, nous le trouvons au monastère des Augustines, à Pont-l'Abbé, où Mgr Valteau, évêque de Quimper, en tournée de confirmation, le salua comme l'une des gloires du diocèse (2). Pendant dix jours, Charles-Constant fut l'hôte de la pieuse communauté. Il donna aux Religieuses plusieurs conférences et, dans ses entretiens avec elles, la petite communauté d'Estcourt fut souvent le sujet de la conversation.

En rentrant à Paris, Mgr Jolivet s'arrêta à Fougères pour y faire visite aux Augustines de la cité. Cette communauté lui céda deux sujets pour son œuvre missionnaire, une religieuse de chœur, Sœur Marie des Anges et une Sœur converse. Deux autres Augustines vinrent du Canada, les Sœurs Marguerite-Marie et Saint Antoine de Padoue. L'évêque de Belline avait amené de Pont-l'Abbé une professe converse, Sœur Saint-Vincent de Paul. Il recueillit encore deux autres sujets sur la route, si bien que lorsqu'il s'embarqua à Londres, le 23 Juillet 1893, avec le Père Monginoux, il était accompagné de sept Augustines (3).

Un mois plus tard, le 26 août, faisait son entrée à Port-Natal le paquebot qui amenait la pieuse caravane. « Je ne vous parlerai pas, ma digne Mère, écrit Mère Thérèse de Jésus, du plaisir et de la consolation que nous éprouvâmes de revoir notre vénéré Prélat après six longs mois d'absence; cela se devine, et aussi avec quel bonheur nous embrassâmes nos nouvelles Sœurs qui venaient vers nous avec tant de cœur et de dévouement. »

*
**

Le 2 février 1894 restera dans les annales des Religieuses d'Estcourt une date bien chère à leurs cœurs. Ce jour-là marqua l'ouverture de

1. M. C. O. 1893, pp. 241-255.

2. *Semaine Religieuse de Quimper*, 1893, pp. 392-393.

3. Archives des Augustines de Pont-l'Abbé. — M. C. O., 1893, p. 433.

leur petit Noviciat. Elles y affectèrent, en se gênant beaucoup, une chambrette ayant à peine douze pieds de côté, mais bien aérée, bien éclairée, avec une belle vue sur la rivière, et sur la campagne qui s'étendait au loin. A côté d'un petit autel, un banc servait de chaise; tout y était simple et pauvre, « comme autrefois observe la Mère Thérèse de Jésus, dans la petite Maison de Nazareth. »

Le noviciat fut inauguré par l'entrée des deux postulantes, les demoiselles anglaises Cécilia et Mathilde Mac-Loughlin.

A Durban, pendant la fête de Pâques de 1895, une jeune fille, probablement ancienne élève du couvent de la Sainte-Famille, depuis longtemps attirée vers le bercail du Bon Pasteur, était admise dans le sein de l'Église catholique. Ses parents, taxant de folie son désir d'embrasser la vraie foi, la contraignirent à épouser un protestant. La contradiction, loin d'éteindre ce désir, l'enflamma, et après un très dur combat, sa cause gagnée auprès de son mari, elle revint chez les Sœurs préparer son abjuration et recevoir les Sacrements. Heureuse de se dire enfin catholique, une dernière grâce, celle de la Confirmation était cependant l'objet de ses vœux; Mgr Jolivet daigna la lui octroyer dans la petite chapelle des Religieuses, et prononça à cette occasion une allocution bien émouvante (1).

Le 14 Mai, Mgr Jolivet amena à Estcourt la Sœur Saint-François de Sales, venant de Pont-l'Abbé. Un peu plus tard le prélat s'y retrouvait encore, à l'occasion de la Fête du Saint-Sacrement. On lui fit remarquer que c'était la fête titulaire de la Congrégation des Augustines et que le grand office devait être récité. « Eh bien! répondit-il aimablement, si vous voulez, je présiderai l'office et nous le dirons ensemble. » Ce qui fut dit fut fait. L'évêque officia, faisant un chœur dans le sanctuaire avec le Père Follis, et les Sœurs, derrière leur grille, formaient le second chœur. Le Jeudi du Saint-Sacrement, il chanta la messe. Le 21 novembre Mgr Jolivet, après avoir prêché la retraite des Religieuses d'Estcourt, reçut le renouvellement de leurs vœux.

1. *Annales de la Sainte-Famille*, 1898, p. 205.

*
**

Le 16 Juillet 1893, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel eut lieu, la Dédicace solennelle de l'église d'Estcourt. L'évêque entouré de cinq prêtres chanta la messe solennelle. Dans l'après-midi, avant le Salut du Saint Sacrement, il procéda à l'érection d'un Chemin de croix dans le chœur des Religieuses. Malgré son état maladif, la Mère Thérèse de Jésus officia elle-même aux Vêpres de ce beau jour; elle était heureuse de penser que dorénavant, elle et ses filles possédaient un chœur où elles pourraient observer toutes les cérémonies du saint Office. Elle ne se doutait pas alors que c'était la dernière fois qu'elle récitait en chœur cette psalmodie pour laquelle elle avait un zèle si ardent. Quelques mois plus tard, elle devait s'endormir dans le Seigneur.

Le lendemain, 17 Juillet 1893, Mgr Jolivet présidait l'émouvante cérémonie de la profession des deux novices d'Estcourt.

Par ses soins, la première aile du Monastère des Augustines qui venait d'être achevée avait été construite en l'espace de quatre ans. Elle comprenait la chapelle extérieure, puis le chœur et l'avant-chœur, la salle du chapitre, et l'infirmerie.

Les Religieuses Augustines avaient déjà deux fondations au vicariat de Natal : Estcourt et Durban. Voici qu'en 1893 elles créent à Ladysmith un nouvel établissement.

Au début d'octobre 1894, une lettre très pressante venant de cette ville, exprimait, dans les termes les plus instants, le désir des habitants de posséder une Communauté de Religieuses Augustines avec les mêmes œuvres qu'à Estcourt, hôpital, externat, pensionnat. Cette lettre signalait un beau terrain à vendre, sur une colline élevée, et dans la cité même. D'accord avec Mgr Jolivet, Mère Thérèse de Jésus, voyant les instances réitérées des habitants de Ladysmith, autorisa M. Baxter, l'agent du Conseil municipal, à tenter l'achat, à condition que le prix en fût très modéré. Au jour fixé pour la vente pas un acquéreur ne se présenta hors M. Baxter, qui fit contrat avec le Comité.

Aussitôt les signatures données, plusieurs acheteurs arrivent, très étonnés que tout soit conclu : ils n'avaient pas fait attention à l'heure indiquée pour la vente. La Communauté se trouvait donc en possession d'un terrain de près de dix hectares, pour le prix minime de 2500 francs, payables en dix ans. Une maison provisoire fut louée pour le temps nécessaire, jusqu'à l'achèvement de la construction du Couvent.

Le terrain trouvé, il fallait des sujets. La Mère Marie des Anges fut désignée comme Supérieure de la nouvelle fondation, dénommée maison Saint-Charles. On lui adjoignit comme compagne Sœur Sainte-Agnès, de Pont-l'Abbé, Sœur Saint-Ignace de Fougères, Sœur Marie-Anne, professe converse de Fougères, et une postulante de chœur qui avait été reçue au Noviciat d'Estcourt, pour la fondation de Ladysmith.

C'est le 23 Janvier 1896 que la nouvelle famille religieuse quittait Estcourt, pour Ladysmith. L'école, ouverte le 1^{er} février 1893, comptait seize élèves dès le premier jour et trente au moment de la distribution des prix. (1)

1. Archives des Augustines de Pont-l'Abbé.

CHAPITRE XV

TOURNÉES APOSTOLIQUES AU BASUTOLAND ET AU TRANSKEÏ (1896-1897)

Mgr Jolivet était attendu le 30 Avril 1896 à Roma, dans le Basutoland. Ce jour-là, à cinq heures du soir, la population se portait à sa rencontre ; les fillettes de l'école de la Sainte-Famille, oriflammes en main, figuraient en tête du cortège, suivies des femmes, tandis que, les hommes formaient à cheval l'escorte du vénéré visiteur. A la réception solennelle, où chaque village était représenté, les chefs Masupha et Maha accoururent à la tête de leurs sujets. Les chants et adresses des divers groupes de chrétiens donnèrent agréablement les entr'actes du *Martyre de Saint-Sébastien*, joué par les élèves du Collège.

Cependant 24 néophytes se disposaient au baptême et 234 chrétiens au sacrement de confirmation. La cérémonie eut lieu le 2 Mai, sous le regard d'une foule compacte débordant de l'église beaucoup trop petite, sous la véranda et dans la cour du couvent. Huit jours plus tard, c'est à Saint-Michel que l'évêque de Belline administrait la confirmation à 94 néophytes.

La Mission de Saint-Joseph, où 191 confirmands attendaient la même grâce, et celle de Montolivet qui en préparait 50, eurent aussi la visite de Mgr Jolivet. Le prélat rentrait à Roma le 18 Mai, pour la retraite des Pères missionnaires ; le lundi de Pâques, il reprenait le chemin de son Vicariat (1).

Dans une lettre du 19 février 1897 à sa sœur religieuse à Plonéis, Mgr Jolivet donne quelques détails sur la tournée missionnaire qu'il fit dans le Transkéï en décembre 1896 et Janvier 1897. (2)

1. *Annales de la Sainte-Famille*, Avril 1899, pp. 488-489.
2. Le 3 décembre 1896, sur l'invitation du Cardinal Préfet de la Propagande, les Vicaires et les Préfets Apostoliques de l'Afrique du Sud étaient réunis à Capetown, pour traiter des intérêts de l'Eglise dans ces vastes contrées. Mgr Jolivet y représentait les Oblats, (M.C. O. 1895, p. 548).

C'est là, note-t-il, un pays sauvage. Point de chemin de fer ; partout de mauvais chemins que l'on essaie toutefois de restaurer. Beaucoup de rivières, mais point de ponts ; aussi est-il malaisé et parfois même dangereux de les traverser, surtout en décembre et en janvier, période de pluies et de grandes chaleurs. « Le voyage, observe notre missionnaire, était un peu rude pour un homme de 71 ans ! Mais aussi, quelle consolation pour moi de constater que notre sainte religion et l'enseignement chrétien vont toujours progressant dans ces pays sauvages. »

Le Vicaire apostolique avait promis aux Sœurs de la Croix, qui possédaient trois couvents dans le Transkéï, de leur prêcher leur retraite annuelle des premiers jours de Janvier. Il se mit donc en route avec le projet de visiter sur le parcours les Missions des Pères Trappistes. Un de ces religieux se proposa pour conduire sa voiture, et tout allait fort bien. Ils partirent de belle heure par une belle matinée ; mais voici que, le soir, de sombres nuages s'amoncellent au-dessus de leurs têtes. Le tonnerre gronde, les éclairs brillent, et parfois les voyageurs sont comme entourés de feu. La pluie tombe en déluge : « Quelle nuit, note le prélat ! Quel beau et terrible spectacle ! Entre deux éclairs la nuit devenait sombre et nous permettait de nous extasier devant une multitude de vers luisants, qui semblaient promener dans l'air leurs lumières phosphorescentes, tandis que des milliers de grenouilles, peu émues par le bruit du tonnerre, mais heureuses d'être sous l'ondée, nous abasourdissaient par leurs coassements, si bien que je ne pouvais me faire entendre de mon conducteur assis près de moi. »

Nos voyageurs trouvèrent enfin un logement convenable pour la nuit, et ils apprirent le lendemain matin, que la foudre était tombée sur une cabane, non loin de l'endroit où ils avaient passé, tuant une pauvre femme qui y habitait.

Avant d'arriver à Umtata, ils eurent à passer une rivière assez dangereuse. Et voici comment ils s'y prirent. Plaçant leurs bagages sur une petite barque ils atteignirent bientôt, à l'aide de cet esquif, une partie du fleuve large et profond mais de courant peu rapide que les chevaux traversèrent à la nage. Restait à franchir un passage étroit

aux remous tumultueux. Il y avait à cet endroit, suspendue au-dessus de l'eau, une corde faite de fils de fer, attachée aux deux extrémités de la rivière. On y suspendit la voiture, que l'on fit avancer lentement, moyennant un mécanisme formé d'une roue de fer.

Parvenus sur l'autre rive, les chevaux reprirent leur place, les bagages furent rangés en bon ordre, et, après avoir perdu deux heures à franchir la rivière, les voyageurs continuèrent leur route, en direction de Cala... L'évêque s'arrêta dans cette bourgade qui possédait une petite église, un couvent et des écoles.

« Je ne veux pas écrit-il à sa sœur, énumérer les divers labeurs de ma charge que j'ai eu à effectuer au cours de ce voyage. Vous savez ce qu'est une retraite prêchée à quaranté religieuses, la confirmation donnée dans toutes nos missions, une messe chantée par un évêque dans la belle église des Pères Trappistes à Lourdes, en Cafrerie. Il me suffira de vous dire que tout cela a été un bon exemple pour les autres et pour moi-même une grande consolation ».

Non loin de Cala, Mgr Jolivet put prendre le train qui, par un long détour, le conduisit à Maritzburg, lui donnant la joie de revoir ses anciennes missions : Kimberley, Bloemfontein et Prétoria. Entre Kimberley et Bloemfontein il fut témoin d'un terrible accident : un homme d'une trentaine d'années, qui se trouvait près de lui, tomba brusquement sur la voie, alors que le train filait à grande vitesse. Ce lui fut un bonheur de revoir Prétoria ; et il évoqua à ce propos le trépas de sa sœur Céline : « A Prétoria, écrit-il à la Supérieure de Plonéis, ce m'a été une grande joie de prier sur la tombe de notre chère sœur qui a été la première supérieure du couvent de cette ville. Que de pensées tristes et consolantes à la fois, me vinrent alors à l'esprit ! Elle est morte, pendant la guerre entre les Anglais et les Boërs, et maintenant elle repose dans un pauvre cimetière, un coin du jardin des Sœurs. Ah ! comme elle était aimée et respectée, la Sœur Céline à Prétoria ! Tous les habitants ont assisté à son enterrement. Les fonctionnaires ainsi que les officiers de l'armée ont aussi voulu par leur présence témoigner leur reconnaissance. Le drapeau anglais fut mis en berne en signe de deuil général. Devant cette tombe j'étais plutôt tenté de demander le secours des prières de la sainte religieuse que de prier pour le repos de son âme ».

A Johannesburg l'évêque rencontra le Père Schoch, Préfet apostolique du Transvaal, qui l'accompagna jusqu'à Natal. Une épidémie, nommée par les Anglais *rinderpest* sévissait à ce moment sur le bétail, et des mesures sévères avaient été prises par les autorités pour en enrayer la propagation. Avant de pénétrer dans le Natal nos deux voyageurs durent subir un traitement et « *se purifier* » selon l'expression pittoresque de Mgr Jolivet. Voici d'après le prélat comment ce traitement fut appliqué au R. P. Schoch : « Le religieux est d'abord poliment invité à monter sur une petite estrade de bois élevée dans l'un des angles de la salle. Là on le couvre d'un grand manteau de caoutchouc, blanc de la tête au pieds, allant même jusque sous les pieds, on lui entoure le cou d'une grosse cravate blanche et on le fait asseoir. Jamais évêque sur son trône n'a paru si grand et si beau ! Pendant que je l'admire, je vois son manteau qui se gonfle, qui se gonfle et devient si gros que j'en suis étonné. Ce n'était pourtant pas extraordinaire : sans que nul s'en aperçut, le désinfectant avait été mis sous le manteau. Le religieux se lève, on lui enlève son manteau, sa cravate et on le conduit dans une pièce voisine, où il trouve de l'eau, du savon et tout ce qu'il faut pour se laver. On le dirige enfin vers un autre coin de la chambre où un décrotteur lui nettoie ses chaussures avec un liquide spécial, et l'opération est terminée. Les vaches et les bœufs de Natal n'ont plus à craindre que nous leur communiquions le germe de l'épidémie ! »

CHAPITRE XVI

LE TRIPLE JUBILÉ DE MGR JOLIVET
(1897)

L'année 1897 vint combler de joie Mgr Jolivet, en lui mettant au front une triple couronne jubilaire ; il y avait en effet un demi-siècle que le vénérable missionnaire prononçait ses vœux de religion dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée et recevait le sacerdoce. De plus, vingt cinq ans s'étaient écoulés depuis sa consécration épiscopale par le cardinal Guibert, dans la chapelle de la rue Saint-Pétersbourg à Paris.

L'heureux jubilaire eut l'honneur de recevoir du Souverain-Pontife la lettre suivante :

« A NOTRE VÉNÉRABLE FRÈRE CHARLES,
Evêque titulaire de Belline, Vicaire apostolique de Natal.
LÉON XIII, Pape.

« Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

« C'est assurément une nouvelle bien agréable que nous ont apportée vos lettres, nous annonçant que vous êtes à la veille du jour où, d'un concert unanime, tous les vôtres vont célébrer la mémoire du cinquantième anniversaire de votre promotion au sacerdoce, et de votre profession religieuse, et aussi du vingt-cinquième anniversaire du jour où vous avez été honoré de l'épiscopat. Nous vous félicitons de tout cœur, Vénérable Frère, non seulement, de ce que, par un bienfait divin, vous avez atteint ce grand âge en méritant si bien de l'Eglise, mais aussi de ce que vous jouissiez du fruit très agréable pour votre cœur, de vos grands travaux, et de l'affection filiale de vos enfants. En cela nous voyons encore une récompense de cet affectueux dévouement à notre égard, dont nous avons reçu de nombreuses marques ; car il est bien juste que vous, dont le zèle pour le Siège Apostolique a constamment brillé d'un si vif éclat, vous receviez à votre tour, de la part de ceux dont vous êtes le Pasteur, des témoignages de la plus affectueuse obéissance.

« Continuez donc, Vénérable Frère, à donner à Dieu et à nous-même des preuves de votre infatigable dévouement. Car quoique, sous votre épiscopat, l'Eglise ait reçu dans vos Missions, d'assez beaux accroissements, vous voyez combien plus grands encore sont ceux qu'elle attend par la conversion d'une si grande multitude d'hommes, privés jusqu'à ce jour de la foi catholique.

« Vous demandez qu'il soit permis pendant l'année de votre jubilé de procurer une fois à chacun des centres où se trouvent des fidèles, la rosée des grâces qui accompagnent la bénédiction donnée en notre nom ; nous vous accordons bien volontiers les pouvoirs dont vous avez besoin à cette fin.

« Enfin, c'est avec la plus grande affection que comme gage des faveurs célestes et comme témoignage de notre bienveillance, Nous vous accordons, à vous, à tous les membres du clergé tant régulier que séculier qui travaillent avec vous, et à votre troupeau tout entier, la bénédiction apostolique que vous sollicitez.

« Donné à Rome près Saint-Pierre, le 6 Avril de l'an 1899, la 22^{ème} de Notre Pontificat.

« LÉON XIII, Pape » (1).

Les fêtes jubilaires connurent une double étape : à Durban le 10 mars, ce fut une réunion tout intime : deux mois plus tard de grandioses solennités se déroulèrent à Pietermaritzburg.

A Durban, Mgr Jolivet était entouré des Oblats de Natal, ses enfants de prédilection. Ils étaient venus, au nombre de douze de toutes les parties du vicariat. Maritzburg avait comme représentants les Pères Barret et Chauvin, le district d'Escourt-Ladysmith, le Père Saby. Les Pères Mathieu et Rousset étaient venus du Nord et le Père Coupé du Sud. Le labeur de leurs missions avait retenu plusieurs autres Pères et quelques-uns s'étaient réservés pour les fêtes de mai à Maritzburg.

La Messe fut célébrée par le Vicaire apostolique, dont le Père Monginoux, en une touchante allocution, fit revivre le glorieux passé. Au cours de la cérémonie, missionnaires et fidèles prièrent le Seigneur de leur garder longtemps encore leur évêque et leur Père. (2)

Le Père Delalle, Supérieur du Collège Saint-Charles, à Maritzburg (3)

1. M. C. O. 1899, pp. 253-254.

2. *Semaine Religieuse de Quimper* 1899, pp. 311-315.

3. Successeur de Mgr Jolivet, toujours vivant.

chanta le vénéré Jubilaire en un long poème divisé en trois parties :
l'Ange de la France, — l'Ange d'Angleterre, — l'Ange de Natal.

Citons-en quelques passages.

Né sous le ciel armoricain, l'enfant grandit et croît en vertus. Voici
qu'il sent la vocation religieuse d'Oblat :

Dans l'élan qui l'emporte,
Il entrevoit déjà des luttes, des combats,
Il choisit l'étendard qui guidera ses pas :
Étendard glorieux qui dans ses plis recèle
La promesse de vaincre, et, comme un sceau divin,
Porte le nom si doux de la Vierge fidèle...

Par les trois vœux de la profession il se livre totalement au Seigneur :

Vers l'autel il s'avance,
Tremblant, ému, mais plein d'amour et de désir.
Enfants, qu'il était beau dans sa jeune vaillance,
Votre Père, en ce jour, quel doux et vrai bonheur
Éclatait sur son front, quand dans un cri du cœur
Il s'offrit au bon Maître, en un élan sublime
Holocauste parfait de l'esprit et du corps.

La première partie de sa carrière apostolique s'écoula à Liverpool :

Il fut, ô Liverpool, ton père et ton soutien,
Tes plus pauvres enfants devinrent sa famille,
Il immola son cœur pour consoler le tien,
Il oublia, tranquille,
Son bonheur d'autrefois pour adoucir tes maux ;
Son âme eut un écho pour tout cri de misère,
Et pour les soulager, sacrifiant son repos,
Il gravit le Calvaire !

Créé Vicaire apostolique de Natal, il visite les vastes territoires
placés sous sa houlette :

Immense était cette arène nouvelle,
A défricher, non jamais plus grand zèle
N'avait fait battre un plus généreux cœur.

.....

Basutoland, tu le vis accourir
A ton appel, et franchir la distance ;
Puis tu le vis affronter les torrents
Qui de tes monts descendent mugissants,
Pour te bénir de sa douce présence,
Et ranimer l'ardeur de tes soldats.
Une autre voix, bientôt, s'élève encore,
C'est le Transval : il supplie, il implore,
Il veut aussi de ces prêtres Oblats,
Qui, pleins de zèle et d'ardeur généreuse,
Sauront bâtir ces temples glorieux,
Où descendra la Majesté des cieux,
Puis sur le temple, œuvre mystérieuse,
Sauront fonder l'école, doux abri,
Germe divin de moisson dans l'Église.
Natal enfin, par terre que la brise
Vient caresser, féconder à l'envi,
Natal superbe, à la race si fière,
Aux horizons si beaux, au ciel de feu,
Prosterne aux pieds de l'envoyé de Dieu
Son fol orgueil, baisse sa tête altière,
Pour obtenir de plus grands dons encore...

Deux mois plus tard, ce fut au tour de Maritzburg de fêter le triple
Jubilé.

L'amitié et la gratitude y avaient amené des personnages de diverses
parties de l'Afrique australe. Mgr Gaughran, accompagné des Pères
Morin et Thesch, venait de l'Etat libre d'Orange; Grahamstown avait
envoyé Mgr Mac-Sherry; du Transvaal était accouru le Père de Lacy;
le Natal se faisait représenter par des prêtres séculiers, des Oblats et des
Trappistes, au nombre desquels le Père Amandus, abbé de Marianhill.
En bref, deux évêques, un abbé mitré et vingt-sept prêtres s'étaient
groupés pour assister Mgr Jolivet de leur sympathie et de leurs prières.
Quant au Père général des Oblats, il était représenté par le Père
Miller auprès du digne jubilaire.

C'est le dimanche 16 mai que s'ouvrirent les fêtes. La cathédrale

avait reçu une belle parure de vertes guirlandes et d'oriflammes aux joyeuses couleurs. Sur la façade se détachaient les armoiries épiscopales. A l'intérieur, au-dessous des armes du Souverain Pontife s'échelonnaient les blasons de Mgr Jolivet et de toutes les familles religieuses qui, sous sa tutelle se livraient au ministère apostolique : Oblats, Trappistes, Sœurs de la Sainte-Famille, de la Sainte-Croix de Nazareth, Augustines, Dominicaines, Filles de Jésus de Kermaria.

Dès neuf heures et demie, les abords de l'église sont occupés par une foule de protestants, avides de voir et d'entendre. Une heure plus tard, les portes s'ouvrent, et voici que la procession déploie ses longues files sur les vastes terrains de la Mission. Au passage du cortège tous s'inclinent pieusement sous la main bénissante du Pontife.

Le saint sacrifice commence, et des chœurs font retentir les harmonies de la messe impériale de Haydn. A l'issue de la messe, l'évêque regagne son trône et donne à l'assistance la bénédiction papale.

La cérémonie terminée le cortège reprend sa marche triomphale, « et c'est surtout lorsqu'il descend majestueusement qu'on peut admirer la joie, le bonheur, l'affection paternelle illuminant le visage du pasteur, entouré de ceux qui, pendant longtemps, ont porté avec lui le poids du jour et de la chaleur ».

Au dîner qui suivit des toasts furent prononcés, en français, par NN. SS. Gaughran, Mac-Sherry, et le Père Miller, en latin par le Père abbé de la Trappe. La fin du repas fut marquée par un coup de théâtre : c'était l'arrivée du Père Barret, qui retenu chez lui le matin venait tardivement prendre part aux souhaits de ses confrères. Des applaudissements éclatèrent, et ce fut une chose touchante « de voir l'évêque et le doyen de ses missionnaires fraternisant dans la même ovation, tous deux pleins de vigueur encore et semblant braver les neiges de l'âge ».

Dans l'après-midi un salut solennel du Saint-Sacrement groupa à l'église les Noirs et les Indiens qui n'avaient pu y trouver place le matin.

Enfin le soir à sept heures, la cathédrale illuminée voyait repaître son évêque. Après le chant du *Magnificat*, Mgr Gaughran monta en chaire et, d'une voix éloquente en témoin bien informé, il re-

traça la carrière de Mgr Jolivet, insistant sur les souvenirs que son zèle et sa bonté avaient laissés dans les cœurs. Se rappelant que les chiffres ont leur éloquence, l'orateur met en regard l'état des Missions de Natal en 1874 et leur situation en 1897. Le nombre des missionnaires s'est élevé de 6 à 114 ; celui des Frères convers, de 3 à 284 ; celui des religieuses de 8 à 867 ; 5 églises existaient alors, on en compte aujourd'hui 81 ; 14 couvents et plus de 92 chapelles ont été bâtis ; 46 internats et 26 externats catholiques se sont ouverts à la jeunesse studieuse... Devant ces résultats on comprend aisément que le Pape ait honoré d'une lettre élogieuse le vénéré jubilaire et qu'il l'ait favorisé récemment d'une bénédiction spéciale venue de Rome par télégramme : *Papa te benedicit peramanter occasione jubilai* : « A l'occasion de votre jubilé le Pape vous accorde ses plus affectueuses bénédictions ».

Un salut du Saint-Sacrement clôtura la cérémonie, au cours duquel furent chantés le *Quid Retribuam* de Lambillotte et un *Te Deum* d'actions de grâces.

« Un mot, note le Père Delalle, résumera l'impression que les fêtes de Pietermaritzburg ont laissée dans les âmes. Une dame protestante enracinée dans ses préjugés et qui ne manquait aucune occasion d'attaquer « les abominations romaines » avait eu la curiosité de voir nos cérémonies et avait pu se procurer une place dans l'église... Elle ne laissa échapper aucun détail, et par ses yeux entrèrent les rayons de la lumière qui commencèrent à dissiper ses ténèbres. Rencontrant une de ses amies catholiques après la bénédiction du soir, elle se jette à son cou et s'écrie tout en larmes : « Oui, je le sens, il y a quelque chose, il y a quelqu'un, il y a un Dieu dans cette église, dans cet ostensor ; une cour si majestueuse n'est pas un apparat, le Maître est là, et le culte catholique n'est pas ce que j'imaginaiis. »

Dans la matinée du lundi 13 mai, Mgr Jolivet se rendit au Collège Saint-Charles. Après avoir fièrement paradé devant lui, après divers exercices de gymnastique, les élèves de l'établissement le saluèrent d'une triple salve de coups de fusils. L'évêque entra alors dans une vaste salle où les enfants du couvent de la Sainte-Famille, au nombre d'environ trois cents, l'accueillirent par un chant de circonstance.

De trois heures à cinq heures de l'après-midi eut lieu dans les jardins de la Mission et les cours de récréation du Collège une fête agrémentée de musique. Il y avait là, avec les catholiques, beaucoup de protestants. Le gouverneur de la colonie et les évêques protestants tinrent à venir eux-mêmes porter leurs hommages au héros de la fête. Pour tous, celui-ci eut un mot aimable et un gracieux sourire.

Une nouvelle réunion eut lieu, le soir, dans la vaste salle du collège Saint-Charles, pittoresquement illuminée. Un public choisi s'y pressait et tous admiraient l'exposition des présents offerts à Mgr Jolivet. On pouvait spécialement remarquer le cadeau du R. P. Général : un beau tableau représentant la Consécration de la Congrégation des Oblats au Sacré-Cœur de Jésus. La Sainte-Famille avait offert un calice d'argent massif, finement ciselé, incrusté d'émaux, orné de *lapis-lazuli*, portant sur le pied, en émail, les armes de la Sainte-Famille et celles des Oblats. De la Trappe étaient venus des ornements pontificaux et sacerdotaux, œuvre des Sœurs Trappistines. Prétoria avait donné une croix-bénitier en émail. La croix pectorale de l'évêque, décorée d'améthystes et de diamants était un hommage des Indiens catholiques de Maritzburg, et l'anneau superbe qu'il portait au doigt venait des Pères Oblats du Vicariat. Un splendide missel avait été présenté par les Indiens de Durban, et une croix de procession portait le nom des Sœurs Augustines du Sanatorium de cette ville.

A l'entrée de Mgr Jolivet, tout le monde se rapprocha et sir Michael Gallway, le premier juge de la colonie, lut une adresse en anglais, dont voici la traduction :

*A Sa Grandeur Mgr Jolivet,
évêque de Belline, et vicaire apostolique de Natal.*

« MONSEIGNEUR,

« Cette année, Votre Grandeur célèbre le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale et le cinquantième de son ordination sacerdotale : c'est un heureux événement qui nous invite tous à nous réjouir, nous, catholiques de ce vicariat, où si longtemps votre zèle de premier pasteur s'est manifesté en œuvres admirables.

« En nous unissant pour offrir à Votre Grandeur nos ardentes félicitations pour son double jubilé, nous nous tournons aussi vers le Tout-Puissant pour le remercier de vous avoir gardé pour jouir quelque peu du fruit de vos labeurs parmi nous, pour le remercier aussi de vous avoir conservé les forces et la vigueur qui vous permettent, dans un âge avancé, de travailler toujours au grand œuvre auquel vous vous êtes livré dès votre arrivée sur le sol de l'Afrique.

« C'est en mars 1875 que Natal salua Votre Grandeur et que vous acceptâtes la charge d'un vaste vicariat embrassant dans ses frontières non point seulement Natal mais aussi le Zululand, le Transvaal, l'Etat libre d'Orange, le Basutoland, le Griqualand et le Transkei. L'œuvre de la Propagation de la foi avait alors à peine commencé et Votre Grandeur fut pratiquement le pionnier de l'Eglise dans la plus grande partie de ce vaste territoire.

« Aujourd'hui, dans tous les centres importants, nous trouvons des Missions, des églises, des couvents, des écoles établies par vous, Monseigneur, et c'est avec raison que nous venons vous féliciter du résultat de vos efforts pour l'extension de l'Eglise et les progrès de l'éducation dans toutes les classes.

« Il est juste de remarquer d'une façon spéciale le succès des RR. PP. Trappistes introduits par Votre Grandeur dans leurs nombreuses Missions. Le travail des moines et des sœurs de cet ordre est admirable; il est un pas en avant bien décidé vers la solution d'un difficile problème, la civilisation et l'éducation de la population aborigène.

« Les Indiens de Natal ont reçu, eux aussi, une part de vos soins, comme le prouvent les florissantes Missions et écoles qui ont été ouvertes par Votre Grandeur.

« Un tel travail a demandé une incessante et énergique persévérance pour surmonter des difficultés sans nombre; nous vous en exprimons notre vive reconnaissance. Merci encore, Monseigneur, pour l'édification que nous ont donnée vos sermons et l'exercice de votre ministère; par eux nous nous sommes élevés à un sens plus profond de nos devoirs envers Dieu et envers le prochain.

« En priant Votre Grandeur d'accepter ce don que nous vous offrons en gage d'affection et d'estime, nous voulons aussi affirmer notre inviolable attachement et dévouement à la sainte Eglise dont vous êtes, Monseigneur, le premier représentant.

« Ont signé au nom des catholiques du vicariat, à Pietermaritzburg, le 15 Mai 1899.

« M.-H. GALWAY, J. BARRET, O. M. I.

« T. P. O MEARA,

« A.-O. Kufal. » (1)

Le don offert était une bourse de 400 livres sterling, dont Maritzburg avait fourni la plus grande partie.

D'autres adresses furent lues ou citées au nom des différentes Missions, et le Père de Lacy, représentant le Transvaal fit hommage au jubilaire de son inviolable attachement ainsi que d'une somme de 100 guinées.

Prenant alors la parole, le Vicaire apostolique, dans une allocution familière et émue, déclara que la célébration de son jubilé avait de beaucoup dépassé son attente et même ses désirs : tout ce qu'il en voulait retenir, c'était la sincère affection de ses enfants, de ceux auxquels il avait dévoué sa vie et donné son cœur... « Quant aux compliments, ajouta-t-il, je les prends *cum grano salis*, comme doit le faire un général en chef après une victoire que ses soldats et non pas lui, ont payée au prix de leur sang... Ce sont mes prêtres, mes Oblats, les Trappistes, qui doivent s'incliner sous les louanges à lui adressées... »

Mgr Gaughran parla ensuite. Il fit voir dans le triple jubilé que l'on venait de célébrer, le triomphe de l'Église catholique, qui seule peut donner le spectacle de centaines, de milliers, de millions de cœurs unis dans la même foi, la même espérance, le même amour. Mgr Mac-Sherry, en quelques mots bien simples, dit la joie et la tristesse qui se mêlaient dans son âme : la joie, car il est agréable à un évêque de célébrer ses aînés dans l'épiscopat; la tristesse, car de si belles solennités font contraste avec la pauvreté de son vicariat, privé de tant de belles et consolantes œuvres...

Le lendemain, mardi, couronnait la fête de Maritzburg par un intéressant pique-nique, préparé par le comité jubilaire des dames, pour tous les enfants des écoles catholiques et les enfants du catéchisme.

Ce jour-même 16 mai, Mgr Jolivet rendit visite à la population nègre de Maryvale, gracieux petit village situé à deux ou trois milles de Maritzburg. Il était escorté des deux évêques, du Père Abbé de la Trappe et d'une douzaine de prêtres.

« Tous, écrit le Père Delalle, attendaient à l'église, décorée pour la circonstance : les enfants au milieu, les hommes et les femmes sur

les côtés, tous ouvraient de grands yeux pour contempler les « grands seigneurs » de la religion. Aussitôt que Monseigneur a pris place au chœur le cher Père Mayr se met à l'harmonium et un puissant *bayete* (salut!) éclate : c'est l'hymne du jubilé ; les voix un peu rudes mais parfaitement justes des enfants s'élèvent en différentes parties et en jolis accords. Il n'y a point de chef d'orchestre, mais tous sentent la mesure et la suivent. Les chants se succèdent, chants latins, chants zoulous, chants anglais, et le tout se termine par un charmant solo : c'est une petite Cafre qui chante, et sa voix, plus douce que celle de ses compagnes, a aussi plus de souplesse ; les yeux baissés et les mains jointes sur le pupitre, elle nous donne un joli cantique anglais.

« Alors Jacob Mlaba se lève, s'avance de quelques pas ; Jacob, c'est un ancien chef converti ; il a de l'intelligence et de la fierté dans le regard, il n'est pas ému, mais il a conscience de la solennité de la fête. Il lève la main droite à la hauteur de son front d'un geste majestueux, et sa voix, forte comme aux jours où il commandait à ses Zoulous, jette le cri de salut à l'assemblée : *Bayete!* Alors il parle et, dans son langage imagé, prononce un petit discours, composé sans aide d'aucune sorte, pour complimenter le premier pasteur. Voici la traduction, aussi fidèle que possible de cette harangue :

« Salut à tous ! Tigre des princes, nous nous réjouissons et remercions le chef du Ciel de ta longue vie et de ce long règne dont nous entendons parler, mais que nous ne pouvons comprendre (1). Que ta Grande Maison (ton nom) reste debout toujours, qu'elle s'étende jusqu'aux coins du monde, car c'est grâce à toi que nous sommes ce que nous sommes. Nous sommes tes orphelins (tes enfants) protégés par ta main, mais nous te causons de la peine par la dureté de nos cœurs, ô bon, ô bien-aimé Père ; cependant ne sois pas fatigué de nous. Voici un petit de chèvre (un présent) que nous avons apporté devant la face de ta Grande Maison, et pour lequel nous demandons excuse (de ce que le présent soit si insignifiant). Salut ! Tigre des princes, nous re-

1. Les Zoulous ne savent pas compter les années, et ne peuvent donc savoir ce qu'est un jubilé.

mercions encore le Tout-Puissant qui t'a protégé ainsi que nous, jusqu'à ce jour si grand pour toi, Père très honoré! Salut.

« Les personnes (les Zoulous) de la congrégation de la Maison de l'Eléphant (Maritzburg), à leur grand évêque. » (1)

Ainsi parla Jacob, et lorsqu'il fit mention du « petit de la chèvre » son bras s'allongea vers le mur, où était suspendue une photographie grandeur naturelle de Mgr Jolivet; au-dessous se trouvait un joli calice et une bourse : c'était là le chevreau. Car il faut savoir que tout présent, tout cadeau, en zoulou, prend le nom d'un animal, d'un bœuf par exemple, si le cadeau est important; d'un chevreau, si le cadeau est peu de chose. En vérité, les pauvres noirs eussent bien pu parler de bœufs, car l'ensemble de tout ce qu'ils offraient montait à la valeur d'environ 50 livres (1.250 francs), et quand l'on sait combien peu leur travail est rétribué, on est dans l'admiration. Monseigneur remercia, puis après lui, NN. SS. les évêques, le Père Mayr se faisant l'interprète, et chaque discours fut salué imperturbablement par l'infatigable Jacob, dans un retentissant : *Bayete!*

Le mercredi 17, la caravane jubilaire se dirigea vers l'abbaye de Marianhill. Des voitures enguirlandées vinrent la prendre à la gare de Pinetown, et elles s'acheminèrent vers le monastère, escortées d'une équipe de cavaliers noirs portant l'écharpe blanche de la Mission qui les avait délégués, et commandés par deux Trappistes. Le voyage s'allongea pendant une heure à travers d'immenses prairies.

Voici qu'à l'entrée de l'abbaye des drapeaux s'agitent au vent, et l'on peut lire portée par des colonnes de verdure l'inscription : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Sous un bel arc de triomphe, Mgr Jolivet se revêt des ornements pontificaux, fait l'aspersion de l'eau bénite, et le Prieur du Couvent lui souhaite la bienvenue en langue latine. Il répond brièvement, et la procession se met en marche. En tête s'avancent plusieurs centaines d'enfants noirs, puis viennent les chrétiens adultes, les Trappistines vêtues de rouge et

de noir, les Sœurs de la Sainte-Famille, près de cent Frères convers, les Pères Trappistes en surplis, des Pères Oblats en costume de voyage, les évêques Gaughran et Mac-Sherry, et enfin le vénéré jubilaire. Après avoir cheminé pendant un quart d'heure à l'ombre des grands arbres, le cortège pénètre dans l'église. Le clergé prend place dans les stalles, et Mgr Jolivet entonne le *Te Deum* que chante l'assistance.

A l'issue de la cérémonie religieuse, on se rend au réfectoire. Les moines s'y tiennent immobiles et muets. Mgr Jolivet va s'asseoir au trône préparé dans la vaste salle, et le Père Abbé lui adresse un compliment en belles périodes latines. C'est, parmi des félicitations et des vœux, l'évocation des foules innombrables que le digne jubilaire a sanctifiées, des prêtres nombreux auxquels il conféra l'ordination sacerdotale, des âmes qu'il a introduites au Royaume des Bienheureux. Des adresses suivirent en langue allemande. L'évêque remercie alors de la belle réception qui vient de lui être faite, il redit son affection pour les Trappistes et parle du bien qu'ils ont su faire. Immédiatement son allocution est traduite en allemand par le Père Gérard.

Le repas eut lieu chez les Sœurs Trappistines et fut suivi d'une adresse en français très bien composée et parfaitement lue par une religieuse allemande :

« MONSEIGNEUR,

« Pour toutes les fidèles ouailles de votre vaste vicariat, l'an 1897 est une année de joie et d'allégresse illuminée par trois étoiles qui brillent successivement sur le début, le milieu et la fin, ornée par trois roses argentées et dorées qui forment l'aimable couronne de votre front blanchi. Nous aussi, attachées à votre personne vénérée par de triples liens en rapport avec le triple jubilé de Votre Grandeur, nous participons à une solennité non moins grande que rare, avec la plus vive joie et la plus profonde gratitude.

« C'est avec une confiance toute particulière que nous, religieuses, levons les yeux vers un religieux orné de la mitre ; c'est un amour tout filial que nous vouons à un prêtre jubilaire qui, chaque jour, montant à l'autel de l'Agneau immaculé, implore pour nous, ses enfants, les bénédictions célestes. Enfin, à notre Évêque, apôtre et missionnaire, plus chéri encore dans ses noces d'argent, nous payons le tribut de notre respectueuse reconnaissance.

« Monseigneur, c'est sous votre égide que notre communauté récente prit nais-

sance : avec votre bénédiction épiscopale, elle se développa et devint une Congrégation florissante. Sous votre houlette paternelle, nous trouvons en Afrique une seconde patrie et un champ d'activité béni de Dieu dans la vigne du Seigneur. — Que Dieu, dans sa bonté, daigne nous conserver pour de longues années une existence si chérie, pour la prospérité de notre maison et de notre Mission ! Que dans la maison du Seigneur, vous soyez un vase d'élection pour le salut de ces milliers d'âmes qui viennent chaque jour chercher les paroles de foi qui doivent les conduire au Ciel !

« Tels sont les vœux les plus chers que nous déposons à vos pieds en vous suppliant de nous bénir.

« Veuillez, Monseigneur, agréer nos sentiments respectueux et l'expression filiale de nos cœurs.

« Vos fidèles et obéissantes enfants,

LES SŒURS ROUGES de Marianhill (1).

Dans l'après-midi les Sœurs organisèrent une séance de chants et de récitation. Plusieurs langues s'y firent entendre : le français, l'allemand, l'anglais, l'italien. Une Trappistine récita même du grec, au grand ébahissement des auditeurs.

« La journée était finie, observe le Père Delalle, ou du moins elle était censée l'être : on retourne au monastère, et comme le dit la chanson : « chacun s'en fut coucher ! » Coucher ! oui, mais ici une surprise nous attendait ; il va de soi qu'à la Trappe on ne saurait s'attendre aux doux matelas ni aux chauds oreillers, et que la paille fait tous les frais, remplit tous les offices, et surtout remplit les paillasses : « Nous recevons de hauts visiteurs, dirent se dirent les bons Frères convers, adoucissons-leur les rigueurs de la Trappe, et donnons-leur de la paille toute neuve et fraîche, remplissons à nouveau nos paillasses ! » Ainsi firent-ils, et ils durent être fiers quand ils virent les paillasses, rebondies, s'arrondissant en dos d'ânes... Mais, s'ils étaient fiers, nous ne l'étions guère, quand nous nous aperçûmes que le poids du corps ne pouvait faire fléchir le *substratum* ;... le dos d'âne était toujours le même, on roulait à droite, on roulait à gauche, et on se demandait comment transformer les positions de l'équilibre instable en celles de l'équilibre stable. Le grand silence en souffrit autant que nous, car nous étions six dans la même chambre, et la jeunesse aime

1. M. C. O. 1899, pp. 282-283.

à rire... Enfin, on se recommande à son ange gardien, et, s'habituant à l'idée du danger, on finit par s'endormir... Minuit sonnait !... On s'endormit, oui, mais pas pour longtemps, car la cloche sonne à deux heures et nous réveille tout comme si nous étions des Trappistes. A deux heures et demie, elle sonne encore, et ainsi en va-t-il de demi-heure en demi-heure... Je comprends maintenant la petite pointe de malice de Mgr Gaughran, quand remerciant les bons moines, il déclara qu'il se sentait venir la vocation de Trappiste... mais pour quelque temps seulement, »

Le Jeudi, 18 Mai, dans l'église conventuelle, décorée de verdure, de bananiers et de cocotiers, Mgr Gaughran officia pontificalement. Puis ce fut une randonnée d'une heure et demie, à cheval et en cabriolet, à travers l'immense propriété de l'abbaye, pour arriver à la Mission de de Saint-Wendel. Dans la petite église de cette bourgade, Mgr Jolivet reçoit l'adresse des noirs et leur modeste cadeau qui monte à 60 livres ou 1.500 francs. Au retour, la caravane jubilaire s'arrête au Moulin pour y visiter l'imprimerie des moines.

A trois heures, arrivés au monastère, Trappistes et Oblats se mirent à table et un toast du Père Miller célébra leur pieuse fraternité. Un second toast fut porté au Père Franz, l'ancien Abbé, qui n'ayant pu assister aux fêtes avait envoyé à Maritzburg, le jour du Jubilé, plusieurs wagons chargés des fruits de la terre et trainés par de magnifiques attelages de seize mules, Il avait également adressé à Mgr Jolivet, son salut jubilaire, en la forme originale que voici :

AVE, PASTOR SENEX
CURRUS ISTRAEL ET
AURIGA EIUS
AFRICA MERIDIONALIS
IUBILAT

Le soir, après les vêpres solennelles, ce fut une joyeuse surprise. La nuit était tombée quand brusquement s'éleva une immense clameur. Du bas de la colline débouchent de multiples traits lumineux : ce sont des feux mobiles qui jouent entre les rameaux des arbres, montent, descendent, se pressent, s'arrêtent, suivant la cadence d'un air indi-

gène crié à tue-tête par 400 négrillons et négrillonnes. Bientôt l'avant-garde des porte-lanternes se présente sur la plate-forme, devant la chambre des évêques, et ce sont alors des évolutions fort pittoresques. Quelques instants après les lignes lumineuses s'ébranlent de nouveau et précèdent sur le chemin du couvent le pieux cortège des prêtres et les évêques. « C'était, note le Père Delalle, une illumination magnifique, et l'enthousiasme des petits noirs était si franc, si beau qu'il devint contagieux, et qu'on entendit même les plus grands des visiteurs unir leur voix aux voix des enfants, pour crier les plus éclatants *vivats* aux échos de la vallée ». (1)

Mgr Jolivet et ses compagnons quittèrent Marianhill le samedi soir, 20 mai, se rendant à Durban par la voie ferrée. Sur tout le parcours, le passage de l'évêque de Natal attirait l'attention, et à presque tous les arrêts du train, des connaissances et des admirateurs venaient lui présenter leurs hommages.

A Durban, le cortège épiscopal avait à peine quitté la gare que le carillon de l'église Saint-Joseph se fit entendre, et l'on aperçut bientôt le clocher tout couvert d'oriflammes et de drapeaux. Des guirlandes de verdure serpentant sur des mâts vénitiens, sur les murs de l'église, et tombant des branches d'arbres auxquelles elles étaient suspendues, exprimaient les souhaits de bienvenue de tous. La foule attendait près de l'église.

L'intérieur de ce monument avait aussi son air de fête. Il s'était revêtu, pour la circonstance, de tentures aux couleurs riches et gaies, qui portaient dans leurs plis les armes de l'évêque jubilaire, ainsi que douze blasons rappelant les principales époques de sa vie. Le sanctuaire avait été transformé en un parterre de fougères et de fleurs, et le maître-autel, décoré avec goût, étincelait de lumière.

A l'entrée des Évêques dans l'église, le chœur chanta, *l'Ecce Sacerdos magnus*. Il y eut ensuite Salut du Saint-Sacrement.

La grande fête eut lieu le lendemain dimanche, 21 mai. Mgr Jolivet, assisté du Père Miller, chanta la messe pontificale, devant les deux évêques au trône, quatorze prêtres et un nombreux concours de peuple,

1. M. C. O. 1899, pp. 257-258.

puis à la fin de la cérémonie il donna solennellement la bénédiction papale.

A trois heures, au couvent des Sœurs de la Sainte-Famille, les enfants catholiques du cathéchisme offrirent au vénérable jubilaire bouquets et compliments. Quand l'Évêque annonça que, le mardi suivant, tout le monde irait manger des gâteaux au parc, la gratitude fut spontanée; elle se manifesta par le chant des strophes du triple jubilé qu'un poète avait composé pour la circonstance. En voici une traduction, de la main du Père le Texier :

« Fêtez un jubilé! », ainsi parla
Le Dieu d'Israël aux jours d'autrefois;
Soyez dans la joie au retour de cinquante ans
Et remerciez pour les bienfaits reçus.

Nous aussi, peuple de Dieu, pour des faveurs insignés,
Dont Dieu a comblé une belle carrière,
Nous chantons dans l'allégresse
Et le pays entier est témoin de notre joie.

Il peut se réjouir ce grand prêtre, notre évêque,
Quand il écoute, dans un passé lointain, la voix
Qui l'ordonna; quand il pense au jour, où jeune lévite,
Il tremblait de sainte frayeur sous la main

Qui le fit prêtre. Il peut se réjouir
Et bénir le Tout-Puissant, quand il voit
Ses œuvres merveilleuses, ce glorieux passé
Qui ne peut que lui plaire.

Pasteur fidèle, églises et temples pieux
Monuments éternels d'une foi robuste et forte
Ont jailli du sol depuis qu'il aborda,
Nouvel évêque, sur les rivages d'Afrique

Il y a vingt-cinq ans. Aussi il convient
Qu'enfants, fidèles, évêques et prêtres
S'assemblent pour chanter en chœur le triple jubilé
Et se réjouir avec leur pasteur aimable

Longtemps puisse-t-il encore veiller
Sur son troupeau et le guider. Daigne aujourd'hui
Le pasteur des pasteurs combler de grâces de choix
Notre évêque dans son triple jubilé. (1)

Le soir Mgr Gaughran prononça un beau discours avec de brillants aperçus sur la religion catholique.

Le mardi, 22 Mai, Mgr Jolivet célébra la sainte messe dans la chapelle indienne. A cette occasion les Indiens de Durban lui firent une généreuse offrande. A son tour, une délégation de nègres venus du Bluff présenta à l'évêque, par l'intermédiaire du vieux Saturnino, un petit cadeau avec l'adresse suivante. « Nous sommes tous deux bien vieux, disait Saturnino, moi surtout, je n'ai plus longtemps à vivre, je suis faible et malade. Nous nous connaissons depuis longtemps; je suis venu en bateau, du Bluff, avec quelques chrétiens. Merci de ce que Votre Grandeur a fait pour nous là-bas. Salut ».

Vers midi, avec sa suite, Mgr Jolivet monta au Béréa pour y inaugurer la nouvelle école de la Sainte-Famille. Il était accompagné du chef-juge de Natal, du ministre de l'instruction publique et de plusieurs notabilités de Durban.

Le soir les catholiques de la cité se groupèrent dans la grande salle Saint-Joseph, pour exprimer leurs hommages à leur évêque vénéré. Un grand nombre de protestants s'étaient joints à eux. Un catholique se fit l'interprète de tous et lut l'adresse suivante :

« Nous, les membres de l'Eglise catholique de Durban, nous sommes venus offrir à Votre Grandeur, nos sincères félicitations pour ses noces d'argent, comme évêque, et pour ses noces d'or, comme prêtre et Oblat. Monseigneur, ce n'est pas seulement votre grand âge et les nombreuses années de votre administration, que nous honorons aujourd'hui, c'est surtout une vie toute de dévouement et de bonté, entièrement consacrée au service de Dieu et à la charité chrétienne. Et nous Anglais, nous avons eu l'heureux privilège de voir toute cette existence de prêtre et d'évêque, se dépenser pour nous, dans l'un et l'autre hémisphère. Le seul fait de votre promotion à l'épiscopat, après

1. M. C. O. pp. 346-347.

vingt-cinq ans de travail en Angleterre, est, de lui-même, une preuve du succès qu'avait eu votre ministère, de l'estime et de l'affection que vous avez su acquérir. Les vingt-cinq ans de votre épiscopat ont été plus féconds encore. Lorsque vous êtes arrivé en Afrique, votre vicariat avait les dimensions d'un empire; vous l'avez couvert sur tous ses points d'églises et d'écoles, de monuments à la foi. Sous vos auspices, de nouveaux vicariats et de nouvelles préfectures ont été fondés. C'est de vous que les Jésuites ont reçu leur province du Zambèze; par votre action, l'État libre d'Orange est devenu un vicariat, dont un autre membre illustre de votre Congrégation a pris le gouvernement. Vous avez aussi formé les préfectures du Transvaal et du Basutoland; le Zoulouland vous doit ses premiers missionnaires. Monseigneur, il me semble, que vos enfants spirituels peuvent légitimement, aujourd'hui, être fiers de leur évêque, et ont droit de vous féliciter d'avoir si glorieusement rempli votre tâche. Nous aimons à espérer que, longtemps encore, nous bénéficierons de vos sages conseils et de votre habile direction, qu'un nouveau lustre s'ajoutera à une vie et à une carrière qui ont déjà mérité le respect et la reconnaissance des générations futures. *Semper honos hujus nomenque laudesque manebunt.* Pour toujours, Monseigneur, votre nom, vos vertus, vos louanges, sont écrits dans les annales du Sud de l'Afrique. » (1)

L'évêque répondit que ces éloges pour la victoire et le succès devaient aller en grande partie à ses missionnaires, dont il vanta le zèle, la piété et l'abnégation.

Le 24 Mai, le Vicaire apostolique et ses compagnons visitèrent d'abord à Béréa, le sanatorium tenu par les religieuses Augustines, leur hôpital pour les blancs, leur orphelinat d'Indiennes. Continuant leur excursion ils parvinrent à l'établissement hospitalier des Sœurs de Nazareth. Cet hospice se trouvant insuffisant, on avait décidé d'ajouter une aile au bâtiment principal, et c'est la première pierre de cette future construction que l'évêque de Belline posa le 26 Mai.

Le soir même de ce jour, les évêques de l'État libre d'Orange et de

1. M. C. O. pp. 349-350.

Grahamstown, les Pères de leurs Vicariats, et le Père de Lacy regagnèrent leurs pénates.

« Le jubilé de Mgr Jolivet, note le Père Le Texier, a été l'occasion de grandes joies pour l'Église du sud de l'Afrique ; les triomphes qu'elle a déjà obtenus sont pour elle un sûr garant d'un glorieux avenir. Nous avons pu compter nos forces, nous avons constaté, avec une joie bien grande que, sur toute la ligne, nous avons fait des progrès immenses. Le vieil arbre de l'Église a poussé, vers le sud de l'Afrique un jeune rameau plein de sève et de vie, aujourd'hui couvert de fleurs et d'espérances. Je crois que les Anglicans, les Wesleyens, les presbytériens, les congrégationalistes, etc. etc, le protestantisme, en un mot, a aussi des églises fortes et prospères, riches surtout, et de nombreux adeptes, mais nous avons aussi notre place au soleil. Le spectacle de tant de prélats catholiques, prêchant la même foi, le même baptême et le même Christ, en si parfaite union avec le chef de la chrétienté, ne sera pas sans faire réfléchir l'hérésie, supérieure par le nombre, mais déchirée par des guerres intestines et des divisions qui la détruisent. Les protestants ont vu — le jubilé l'a dit bien haut et bien clair — l'union qui existe entre les catholiques et leurs prêtres, et leurs évêques, entre les évêques et Rome. Une feuille publique protestante a dit, à l'occasion de ce jubilé, que désormais les catholiques étaient les maîtres en Natal et en Afrique » (1).

1. M. C. O. p. 351.

CHAPITRE XVII

L'APOSTOLAT DES AUGUSTINES D'ESTCOURT — SÉJOUR DE MGR JOLIVET EN FRANCE
(1897-1898)

Une lettre adressée le 15 février 1898 par Sœur Saint-Félix, supérieure de l'Hôtel-Dieu N.-D. de Grâces d'Estcourt à la Révérende Mère Supérieure des Augustines de Pont-l'Abbé, nous donne quelques détails sur l'activité apostolique des Religieuses de l'établissement.

« Depuis quelques mois, note la bonne Supérieure, notre sanatorium prend un développement rapide, qui nous montre combien cette œuvre se pose sérieusement. Le travail de jour et de nuit augmente avec les malades ; nous en bénissons Dieu, quoique nous soyons en nombre insuffisant pour y faire face, et lorsque nous voyons le salut d'une âme assuré, soit par le baptême d'un enfant mourant, ou d'un hérétique qui rentre dans le giron de l'Église, soit par le consolant retour d'un pécheur à Dieu, vous comprenez, ma digne Mère, combien nous sommes dédommagées de nos fatigues.

« Notre pensionnat a aussi beaucoup augmenté depuis un an, il se maintient encore malgré l'épreuve qui a frappé les fermiers tout le cours de 1897, par une maladie sur la race bovine, appelée *Rinderpest*. Cette peste a détruit les bestiaux par centaines. De plus, une sécheresse extraordinaire, en diminuant les récoltes cette année, a aussi réduit les ressources des propriétaires. Nous craignons donc une baisse sur la rentrée de février, mais, Dieu merci, le chiffre de nos pensionnaires a atteint 25, comme l'année passée, ce qui est un joli nombre pour nous ».

Au terme de sa missive la Révérende Mère observe que les exercices du *Triduum* de Rénovation a été prêché aux religieuses de la communauté par Mgr Jolivet, qui leur a donné de bonnes instructions, dont elles garderont un doux et fructueux souvenir.

Le 20 mars 1898 le Vicaire apostolique de Natal informe M. Fléiter,

vicar général de Quimper, de la situation et des œuvres réalisées dans sa Mission par les Augustines. « Nous avons maintenant au Natal quatre communautés de Religieuses Augustines. Vous serez peut-être surpris que nous marchions si vite; mais nous ne sommes pas toujours libres dans nos mouvements; si nous voulons réussir, il



Pont-l'Abbé. — L'Église et le Couvent des Carmes vers 1870

Cliché Rolland

faut suivre de près le cours des événements et savoir prendre la balle au bond. Ladysmith est déjà une belle œuvre; mais si nous avions attendu un peu plus tard, il nous eût été difficile de faire cette fondation, et impossible d'acquérir le magnifique terrain où nos Augustines ont posé leur monastère. A Maritzburg, l'Hôtel-Dieu est à peu près achevé; il est en face de mes fenêtres, et n'est séparé de l'évêché que par la rue et un petit jardin. Dans cette fondation également nous n'avons fait que suivre, sans devancer les événements, et le succès n'est pas douteux. L'Hôtel-Dieu de Béréa à Durban est une œuvre florissante à tous points de vue et fait l'envie des missionnaires protestants. A Estcourt nous avons tous les éléments d'une bonne communauté...

« En somme, nos bonnes Religieuses Augustines m'ont sans doute donné bien des soucis, mais elles me donnent aussi beaucoup de consolations; elles font beaucoup de bien, et elles ont déjà dirigé vers le ciel bien des âmes qui sans elles, humainement parlant, se seraient perdues. Elles ont un bel avenir dans mon vicariat. Nous passons par la période pénible des fondations, des bâtisses, des dépenses. Je ne verrai pas la fin de cette période de labeur matériel, car je me fais bien vieux, mais je vois avec bonheur à côté des Oblats, des Trappistes et des autres communautés religieuses, nos chères Augustines remplir un ministère fructueux et occuper dans mon vicariat une position honorable et même distinguée *ad maiorem Dei gloriam* ».

Au terme de sa lettre Charles-Constant annonce à son correspondant sa prochaine arrivée au pays : « J'ai longtemps hésité à me rendre en France; à mon âge on n'aime plus à voyager; mais j'ai craint de céder à un sentiment de paresse. Enfin *jacta est alea*! Je vais partir, s'il plait à Dieu, le samedi après le dimanche de Pâques. Je me rendrai directement à Paris, où je pense arriver un jour ou deux avant l'ouverture du Chapitre Général; puis vers le commencement du mois de Juin, je prendrai la direction de la Bretagne ».

Du 15 au 18 mai, notre évêque missionnaire assiste à Paris aux séances du Chapitre Général des Oblats, qui lui décerne dans son rapport officiel l'éloge suivant : « Vicar apostolique de Natal, et le patriarche de l'épiscopat africain, au sein duquel il brille par la distinction de ses manières, l'affabilité de son abord, et un zèle apostolique que les années sont incapables de ralentir ». (1)

A l'assemblée capitulaire Mgr Jolivet présenta un Rapport sur l'état de son diocèse. (2)

Ses affaires terminées à Paris, Charles-Constant, fidèle à sa promesse, prit le chemin de son pays natal. Arrivé à Pont-l'Abbé il se hâta de faire visite aux Religieuses Augustines et, à plus d'une reprise, il les édifia par d'intéressantes conférences.

« Au mois de Juin lisons-nous dans l'Annuelle de 1898, une joie

1. M. C. O. 1889, p. 138.

2. M. C. O. pp. 393-398.

bien légitime vint mettre en émoi tous les cœurs. Mgr Jolivet, le père bien aimé de nos chères Sœurs africaines, venait d'arriver parmi nous. Que d'émotions, que de souvenirs éveillaient sa présence et ces réunions à la communauté où, sous les grands châtaigniers du jardin ses récits si spirituels, si séduisants nous emportaient en esprit à Estcourt, à Durban, Ladysmith, Maritzburg. Que de bien accompli en si peu de temps, que d'espérances pour l'avenir ! Monseigneur eût bien emmené quelques-unes d'entre nous, rejoindre la petite colonie des Missionnaires. Mais hélas ! nous dûmes lui imposer le sacrifice de s'en retourner seul, nos œuvres sont si étendues et notre nombre si restreint ! »

*
*
*

Le dimanche 19 Juin, l'évêque de Belline était à Quimper. Après avoir assisté à la grand'messe dans l'église paroissiale de Saint-Mathieu, il présida, l'après-midi, la procession du second dimanche de la Fête-Dieu. Rien ne manquait à la beauté de cette cérémonie : splendide reposoir sur la place Terre-au-Duc, excellente musique, nombreux clergé et surtout foule compacte de fidèles, respectueux et recueillis (1)

Désireux de faire plaisir au prélat missionnaire, Mgr Valteau, évêque de Quimper, l'invita à donner la Confirmation dans quelques paroisses du diocèse : ce qu'il fut heureux d'accepter.

Après avoir confirmé le vendredi 24 juin, les enfants de Douarnenez et de Tréboul, il fit une visite le jour suivant, au Petit-Séminaire de Pont-Croix, où un élève au nom de ses condisciples, lui adressa un compliment. (2) Du lundi 27 juin au lundi 4 juillet, il administra le sacrement de confirmation dans l'archiprêtré de Quimperlé. Chaque soir il revenait à Quimperlé où la communauté des Ursulines se trouva heureuse de lui offrir l'hospitalité. Partout il fut accueilli avec l'empressement le plus respectueux, comme il charma tout le monde par sa bonté affable et ses fines causeries. (3)

1. *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon*, 1898, pp. 388-389.

2. *Semaine Religieuse de Quimper...*, 1898, p. 388.

3. *Ibid.* p. 420.

Rentré à Quimper le 6 juillet au soir il confirma le lendemain plusieurs élèves du pensionnat Sainte-Marie. Le samedi 9 juillet il repartait pour achever la tournée de confirmation dans l'archiprêtré de Châteaulin.

Le 17 juillet, l'évêque breton présida à Pont-l'Abbé, sa paroisse natale, la fête patronale de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

Sur l'invitation de M. le Chanoine Madec, curé, la plupart des prêtres originaires de Pont-l'Abbé étaient venus former une couronne à leur vénéré compatriote. Étaient présents, M. Fleiter, Vicaire Général, qui chanta la messe; M. Toulemont, chanoine titulaire; M.M. Durand et Bargilliat, chanoines honoraires; M. Alexandre Fleiter, ancien Curé de Lanneur, qui donna le sermon; M. M. Desban, curé de Plogastel-St-Germain, Stéphan, recteur de Plounéour-Trez, Paul Stéphan, vicaire à Ergué-Armel. On remarquait encore dans l'assistance M. le Chanoine Queñnec, secrétaire général de l'évêché, et plusieurs ecclésiastiques des cantons de Pont-l'Abbé et de Plogastel-St-Germain.

La musique du Pensionnat Sainte-Marie, de Quimper, prêtait son concours à la cérémonie, à laquelle les fidèles étaient accourus en grande foule.

A la grand'messe, le prédicateur ne manqua pas de faire allusion à la présence de l'évêque missionnaire, et d'adresser au vaillant prélat, avec le discret hommage de son respect, ses vœux pour qu'il continuât encore longtemps son fructueux apostolat. Le curé de Pont-l'Abbé, heureux et fier de l'honneur fait à sa chère paroisse tint lui-même à en exprimer à Mgr Jolivet ses remerciements.

Ayant ainsi terminé dans sa paroisse d'origine les fonctions épiscopales qu'il voulut bien exercer dans le diocèse de Quimper, Charles-Constant se prépara à retourner dans sa Mission lointaine. Il prit congé de Mgr Valteau le mardi 19 juillet, et se rendit à Morlaix pour présider une profession religieuse, au couvent des Augustines de Saint-François de Cuburien. (1)

1. *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon*, 1898, pp. 653-654.

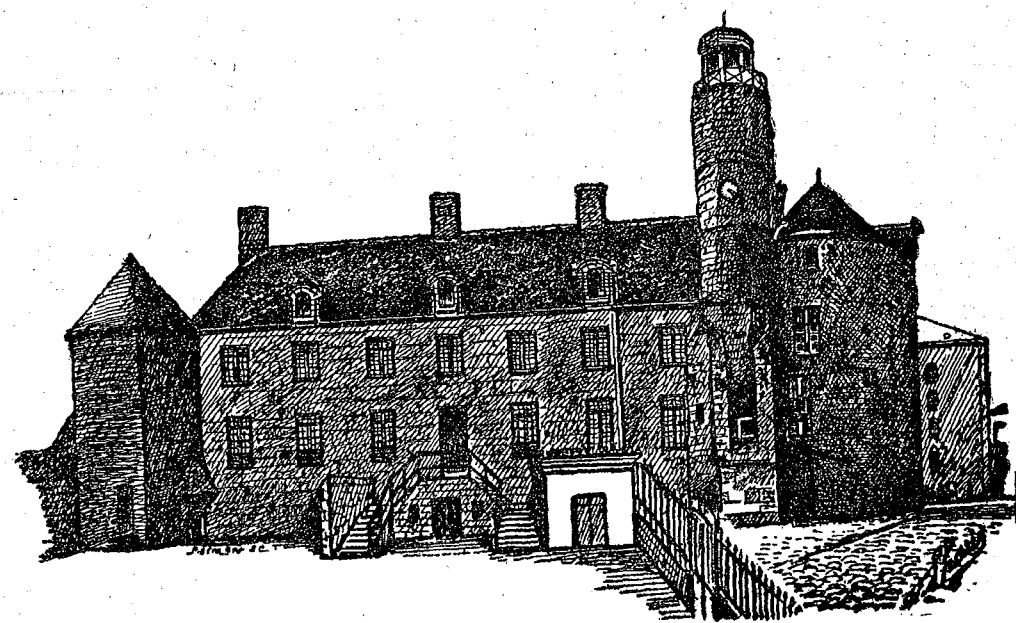
CHAPITRE XVIII

LE PORTRAIT DE MGR JOLIVET

Petit, trapu, bâti en force, d'une santé bien équilibrée, Mgr Jolivet avait le visage éclairé par des yeux bleus, où l'émotion mettait des larmes, et qui flamboyaient dans la passion. Son grand front développé et massif fut de bonne heure dénudé. C'était une de ces natures que l'on rencontre rarement, alliant une vive intelligence à un réalisme qui s'étendait à tout.

« J'ai reçu deux dons, disait-il parfois, sans lesquels je ne serais qu'un niquedouille, à savoir : une logique impeccable et le sens du rythme et de la cadence ». Il aurait pu ajouter : une mémoire remarquable. « C'était en 1882, note le Père Mathieu. Les Pères Jésuites de Grahamstown auxquels on avait confié les missions du Zambèze faisaient souvent escale à Durban, nous demandant l'hospitalité. Or un jour un de ces Révérends Pères restant une couple de jours, Monseigneur lui fit visiter sa mission du Bluff qui datait de deux ans. De retour de son petit voyage le Révérend Père qui n'avait pas grand sens pratique, se permit, à dîner, quelques remarques désobligeantes sur l'installation de la nouvelle Mission. Monseigneur émoustillé lui riva bien vite son clou, mais comme il avait été piqué, il se permit une innocente vengeance ; gentiment il fit dériver la conversation sur les classiques, puis tout à coup sans avoir l'air d'y toucher, il se mit à scander magistralement des vers grecs..., puis après quelques instants : « pourriez vous continuer mon Révérend Père, fit-il de sa voix douce et tentatrice, mais toutpleined'unejoyeuse malice ». Et commela réponse ne venait pas... « peut-être seriez-vous plus heureux avec le Cygne de Mantoue » ; et Monseigneur d'empoigner Virgile, et le voilà *con gusto* scandant d'une merveilleuse manière ces beaux vers dont il paraissait avoir plein la bouche. Et nous, autour de la table, nous avions un œil sur notre assiette, et l'autre sur le supplicé, qui passait du blanc au rouge sans transition ».

Enfant et collégien, Charles Jolivet avait l'esprit tourné à l'espièglerie, et l'abbé Goarnisson, son professeur de seconde, racontait volontiers ses tours d'écolier. Devenu prêtre et évêque, il conserva la même orientation psychologique. Un jour il conduisait lui-même vers Prétoria les premières religieuses qui allaient y fonder une école. On était arrivé à une forte montée ; le long attelage de seize bœufs tirait péniblement ; tout le monde était descendu ; les wagons avançaient



Pont-l'Abbé. — Le Château vers 1880

Cliché Rolland

lentement sous un soleil torride, Les religieuses égrenaient leur rosaire, l'évêque disait son bréviaire. Les bonnes sœurs de Lorette, demi-cloîtrées en Europe, venaient de débarquer, et étaient naturellement portées à tout trouver merveilleux dans cette merveilleuse Afrique. L'une d'elles, tenant une petite graine noire et s'approchant du prélat, lui dit : « Oh ! Monseigneur, quel pays ! On trouve ici dans les champs de la réglisse comme chez les épiciers de chez nous ». Et l'évêque de

mettre le doigt sur le verset du bréviaire où il avait été interrompu, et la regardant par-dessus ses lunettes, de lui dire, avec son petit malicieux sourire : « Eh oui ! goûtez, ma fille, goûtez ! » Elle goûta, et jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. Les moutons et les chèvres avaient passé par là ! « Dans la suite, observe le Père Mathieu, on aurait payé cher pour écouter Sa Grandeur — car c'était un charmeur en son temps — relater à sa façon, avec la mimique voulue, cette petite anecdote. »

Une autre fois, c'était au Petit-Séminaire de Pont-Croix, en juillet 1898. Charles-Constant venait faire visite au vénérable Établissement qui l'avait formé dans sa jeunesse. On le reçut avec tous les honneurs, et lorsqu'il arriva dans la grande cour, la musique instrumentale, sous la direction de M. Mayet, attaqua l'un des meilleurs morceaux de son répertoire.

Les élèves étaient tous rangés sous le grand préau, et quand Mgr Jolivet les eut rejoints, l'un d'eux, le plus fort en anglais s'avança et donna lecture d'un compliment qu'il termina par une phrase anglaise. Comme toute réponse aux paroles élogieuses qui lui avaient été dites, l'évêque se contenta de demander « au fort en anglais » comment il prononçait le mot *confortable*. La prononciation devait être difficile, car l'élève fut déconcerté, il ne répondit rien et tous éclatèrent de rire. Charles-Constant avait tenu à ajouter une petite malice de plus à ses espiègleries de jadis. (1)

Esprit fin et délié, Mgr Jolivet se plaisait parfois à relever sa conversation ou sa correspondance d'une légère pointe d'humour. C'est ainsi par exemple, qu'à propos de l'exiguïté de sa taille il faisait observer, en vous regardant du coin de l'œil, que tous les grands hommes étaient petits, et il nommait à cet égard, Saint Paul et Napoléon. Écrivant au monastère des Augustines de Pont-l'Abbé, le 21 septembre 1900 il faisait, au sujet de la nouvelle Supérieure élue à Estcourt, la réflexion suivante : « Cette bonne petite Mère a un défaut, celui d'être trop jeune, mais comme elle ne manquera pas de s'en corriger, on le lui pardonne volontiers ».

1. Note de M. l'abbé Bossus, ancien professeur au Petit-Séminaire.

Un trait caractéristique de la physionomie morale de notre évêque missionnaire, ce fut l'humilité.

Nous l'avons vu au temps de son noviciat s'accuser devant toute la communauté d'avoir commis une désobéissance qui n'était que le résultat d'un malentendu. Plus tard le Père Mathieu son contemporain écrira de lui : « Il conservait l'âme simple et candide, et parfois vous humiliait étrangement sans le vouloir. Nous étions un jour en tournée apostolique botte à botte ; nos coursiers, après un long galop, s'étaient mis au pas, lorsque se tournant vers moi tout ému, l'œil humide, il me dit : « Avec tous ces travaux, dernièrement, je me suis un peu négligé ; mon Père, donnez-moi un livre de lecture spirituelle pour me remettre. »

En 1888, le Révérend Père Soulier se rendit au Natal pour la visite canonique du vicariat. Cette visite il la fit de la façon la plus minutieuse, laissant dans chacune des petites Missions un rapport spécial. Lorsque, ayant achevé de remplir sa fonction, il était sur le point de partir, Charles-Constant lui dit, avec une simplicité de novice : « Mon Révérend Père, il me serait agréable de connaître les remarques qu'on a pu vous faire à mon sujet, pour qu'à l'avenir je puisse en tenir compte. » Le Père Visiteur, un peu interloqué et légèrement ému : « Oh ! Monseigneur, fit-il, pas grand chose..., on a seulement remarqué que, quand vous passiez devant le Saint-Sacrement, vous faisiez parfois des génuflexions un peu écourtées et escamotées. » Le bon évêque remercia avec un gentil sourire. Plus tard, dans l'intimité il disait : « J'espère que le Bon Dieu n'a pas remarqué autre chose. »

Ce fut dans une apothéose que le vénérable vieillard célébra, en 1897, la solennité de son jubilé. Voici ce qu'il en écrit le 17 Juin de cette année, à la Mère Supérieure du couvent de Pont-l'Abbé : « Nos fêtes jubilaires se sont passées ici avec splendeur et enthousiasme. Elles ont duré plus de trois semaines, toutes les classes de la population, depuis le Gouverneur jusqu'à l'humble Cafre y ont pris part. On m'a fêté à Maritzburg, chez les Trappistes de Marianhill, à Durban, etc. Deux autres évêques et un abbé mitré ont pris part à toutes les cérémonies religieuses et civiles. Mais ce que j'estime le plus, c'est une lettre du Pape, et la veille du Jubilé, un télégramme

me félicitant et me bénissant affectueusement : N'ai-je pas raison d'être un peu fier ? »

Le vénérable vétéran des Missions exprime ici très simplement sa satisfaction et son bonheur, mais bien nettement il renvoie au Seigneur toute la gloire et voici sur quelles humbles formules s'achève sa missive : « Hélas ! Dieu connaît tout le vide qui existe dans toutes ces choses, pour lesquelles on me prodigue des éloges. *Miserere mei, Deus !* C'est la prière qui me convient. Priez aussi pour moi. » (1)

Sur la fin de sa carrière, le Conseil municipal de Durban, sachant gré à Mgr Jolivet de ce qu'il avait fait pour l'embellissement de la cité, voulut donner son nom à l'une des rues. Le prélat s'en défendit et conciliant son *humilité* avec son amour pour sa Congrégation, il obtint que de deux rues, l'une s'appelât : « Rue des Oblats », l'autre « Rue de Mazenod ». (2)

A la simplicité notre évêque alliait l'amour de la pauvreté. Quelqu'un qui a vu à Durban sa chambre épiscopale la dépeint ainsi : « Deux chaises de paille et un lit simple, voilà l'ameublement. Seul dans un coin, un petit bureau de travail assez élégant ». (3) Jamais il ne se souciait de l'état de ses habits et son entourage devait ruser pour lui imposer des vêtements neufs. Très simplement il mettait en pratique la maxime de l'Évangile : « Mangez ce que l'on vous présente », et pas une fois on ne le vit réclamer pas plus pour la nourriture que pour les vêtements. Mortifié et dur envers lui-même on le vit pratiquer le jeûne du Carême jusque dans une extrême vieillesse.

Mgr Jolivet fut un chef, dans toute la force du terme. Du chef il eut d'abord l'énergie.

Quand le Père Sabon, le rencontrant à Paris en 1874, lui parla du Vicariat Apostolique de Natal comme d'un poste qui lui convenait, il ne lui offrait pas une sinécure. C'était simplement une entreprise gigantesque et des plus ardues.

Durban, la belle ville d'aujourd'hui n'était alors qu'un amas de très humbles maisons, voire de pauvres huttes, dressées sans ordre

dans un sable mouvant. Le matin sur la grève, on pouvait voir les traces des éléphants qui venaient de prendre leur bain nocturne. Les rues n'étaient pour la plupart que des sentiers entre d'humbles réduits, et la marée montante, envahissant le bas de la ville, y déposait une boue gluante et noirâtre. La colline du Béréa où s'adosse la ville, et qui offre aujourd'hui un paysage enchanteur, n'était qu'une épaisse forêt vierge à haute futaie, traversée seulement par une sorte de large chemin où les lourds wagons des Boers s'enfonçaient jusqu'à l'essieu.

Quand Mgr Jolivet arriva à Durban, il n'y trouva comme église qu'une petite mesure. De grosses branches d'un seringa servaient de beffroi à une bien modeste cloche. Quant au presbytère, il était recouvert d'un toit de chaume. Par ailleurs, sauf à Maritzburg, aucune église dans tout le Natal ; seul le Basutoland en avait été pourvu par Mgr Allard. Tel était le théâtre où allait se développer pendant une trentaine d'années, l'activité du nouveau Vicaire Apostolique. « Le voyez-vous, note le Père Mathieu, à son arrivée à Natal, penché sur la carte, mesurant de sa main délicate les immensités qui étaient désormais confiées à ses soins ? A l'est sur les côtes de l'Océan Indien, le Tongaland, le Swaziland, le Zoululand, Natal, le Pondoland, le Transkeï ; au nord les limites qui alors se perdaient dans les brumes du Limpopo ; à l'ouest, le Bechuanaland où seules jusqu'alors les légendaires caravanes des Boers avaient passé ».

Sa vie devait être une vie de pionnier, et cela dans les circonstances les plus précaires ; une lutte continuelle contre les éléments, contre la nature, des difficultés de chaque instant souvent insurmontables, avec le seul regard sur l'avenir comme encouragement. « Avouons, note le Père Mathieu, qu'il fallait pour envisager sans broncher une telle perspective, un haut degré d'énergie et d'endurance. »

Il est vrai que Mgr Jolivet arrivait dans la Mission avec le poids de son âge mûr, et une haute expérience qui lui permettait de délier les nœuds gordiens les plus compliqués. S'il ne craignait pas les responsabilités personnelles, il comprit toutefois qu'il fallait essayer de tout faire par lui-même serait une illusion. Il sut donc choisir d'excellents collaborateurs et nous le voyons appeler à son aide diverses Congrégations religieuses : Sœurs de la Sainte-Famille, Trappistes de Marianhill,

1. Archives des Augustines de Pont-l'Abbé.

2. M. C. O. 1904, p. 430.

3. M. C. O. 1880, p. 82.

Sœurs de Lorette, Sœurs de Nazareth (1), Augustines de Pont-l'Abbé, Sœurs de la Sainte-Croix, Dominicaines (2), Filles de Jésus de Kermaria (3). Grâce à son envergure et à sa largeur d'esprit, les œuvres fondées dans le vicariat par ces divers Ordres religieux se développèrent admirablement sous sa direction.

Mgr Jolivet fut un grand bâtisseur. Il fit construire en de multiples points de son vaste vicariat, des écoles, des églises, des hôpitaux.

Pour lui l'école était l'œuvre primordiale qui devait précéder toutes les autres. Une communauté religieuse la fondait, se chargeait de l'entretenir, et par les enfants dont elle s'occupait, bien vite les parents étaient attirés. L'église, si elle n'était pas bâtie dès l'abord, devait suivre avant longtemps.

Dès son arrivée à Pietermaritzburg, en mars 1875, l'évêque de Belline s'occupa de doter la paroisse d'une communauté religieuse pour les écoles, et il fit construire également une maison sans prétention qui lui servit de palais épiscopal. Un peu plus tard, sur les plans de l'architecte anglais, Pudent, qui l'avait si bien servi pour sa belle église de Liverpool, il dota Port-Natal d'une église fort originale.

Vers cette époque, alors que le Gouvernement commence à construire les premières voies ferrées, l'évêque les suit du regard, et dès qu'un *terminus* paraît avoir un peu d'importance, il y achète du terrain, y ouvre une école, y fait ériger une église. Estcourt est fondé, ainsi que Ladysmith, puis Newcastle. Mais tout cela n'empêche pas son esprit d'errer sur les immenses régions de l'intérieur. Bloemfontein, capitale de l'Etat-Libre d'Orange, a son église paroissiale; Kimberley, première mine de diamant du monde, a sa propre cathédrale. Son œil perçant sondait l'avenir; sept ans avant qu'il eût la moindre rumeur des gisements aurifères du Transvaal, il avait déjà jeté son dévolu sur Prétoria, la capitale, et cela par un coup d'une audace extrême. Il n'y avait, à cette époque qu'une douzaine de catholiques à peine dans cette lointaine cité, mais le Vicaire apostolique savait

1. Venues en 1889 à Natal, de Hammersmith, leur maison mère à Londres.

2. Venues en octobre 1892 de Kingwilliamstown (Province du Cap).

3. Ces Filles de Jésus de Kermaria (diocèse de Vannes) furent établies par Mgr Jolivet à Umzinto.

par expérience la conquérante influence d'une bonne école religieuse. Il s'y rendit en dépit des difficultés du voyage, acquit un terrain, y fit bâtir un couvent, puis y envoya les Sœurs de Lorette. Ce qu'il avait prévu arriva; l'école réussit fort bien et près d'elle il fit alors construire une jolie église. Au Basutoland, l'évêque gratifie le Père Gérard d'une petite chapelle en briques, nouveauté pour le pays, qui ne connaissait que d'humbles édifices en pisé. Jusqu'à la fin il demeurera un hardi bâtisseur.

Aux environ de 1895, les affaires étant en faveur, il pensa couronner son œuvre en construisant à Durban une nouvelle église, l'ancienne étant depuis longtemps insuffisante et, de surcroît, bâtie dans un endroit trop bruyant. Il vendit donc l'église et le presbytère de Durban, espérant ainsi réaliser une somme suffisante pour la construction de sa cathédrale. Tout était arrangé, l'évêque se croyait en sécurité, quand brusquement, en 1899, une crise financière s'abat- tit sur le pays, qui désorganisa toutes ses combinaisons, et lui attira des difficultés dont furent assombries ses dernières années. Il ne savait pas reculer, et, son plan étant fait, il allait de l'avant. Il put enfin sculpter avec émotion sur la pierre fondamentale de l'édifice l'expression de son ardente foi :

IN FIDE CHRISTI
COLLOCAVIMUS LAPIDEM PRIMARIUM HUIUS ECCLESIAE
AN. I JANUARI 1902

La peur, disait-il, était une chose dont il n'avait jamais senti l'influence : ce qui témoigne d'un vrai tempérament de chef.

Ce n'est pas seulement aux écoles et aux églises que songea Mgr Jolivet; il construisit aussi des hôpitaux. Dans toute l'Afrique du Sud qui compose maintenant l'Union, il n'y avait pas un seul hôpital catholique. Pionnier dans toute la force du terme, faisant surgir des idées nouvelles, il inaugura les beaux sanatoria qui font la gloire du vicariat de Natal. « Sans doute, observe le Père Mathieu, on trouvera des gens qui maintenant que la chose est en plein succès, semblent vous dire que c'est tout naturel. Oui, mais il fallait y penser, trouver le moyen de réaliser le projet, découvrir le personnel affecté au service de l'établissement, et c'est en quoi notre prélat excellait. Dieu

sait le nombre des âmes qui sur leur lit de douleur ont rencontré dans ces hôpitaux le salut éternel ».

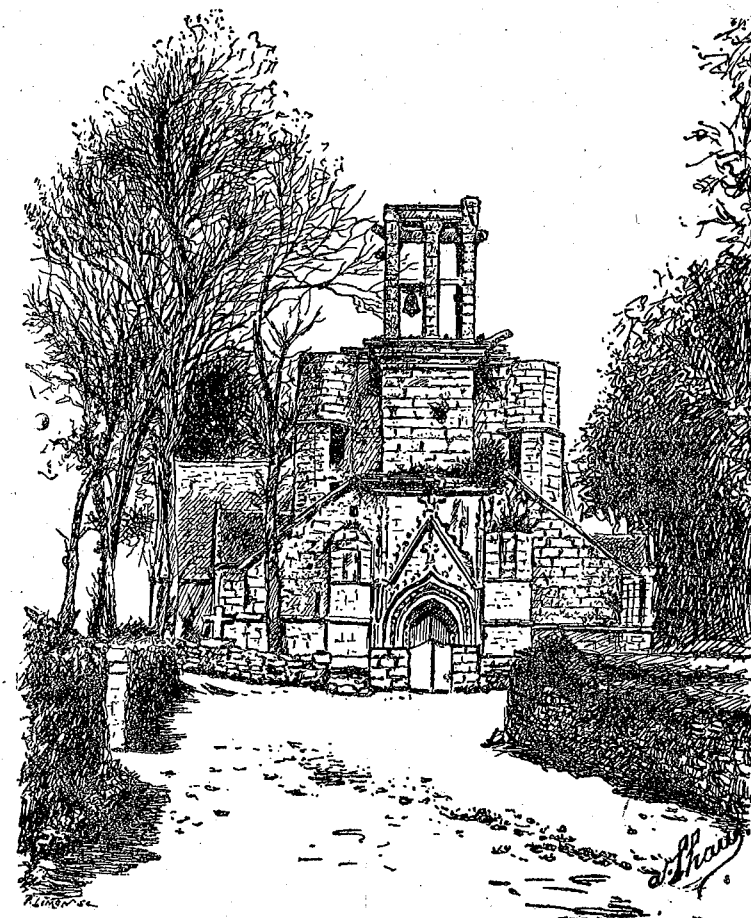
Non content de bâtir, Mgr Jolivet se montrait soucieux de faire la visite canonique dans les Missions qui lui devaient leur création.

On a dit de lui fort justement qu'il n'était pas *un évêque en chambre*. Il passait six mois de l'année sur les chemins et quels chemins ! Les journaux, à son retour, faisaient observer que l'évêque Jolivet supportait gaillardement ces énormes voyages. Toujours gai et de bonne humeur, autant par tempérament que par vertu, il maintenait l'entrain dans la caravane ; et pourtant les longs arrêts forcés près d'une rivière gonflée, dans la gêne la plus grande, étaient certes faits pour mettre à l'épreuve la plus héroïque patience.

Au cours de ses visites canoniques, le Vicaire apostolique se rendait un compte précis des besoins de la Mission et des améliorations dont elle était susceptible. « Etant à Kimberley, note le Père Mathieu, il y resta un dimanche et, le soir, quand tous les offices furent terminés, il dit au Père Supérieur : « Vous avez eu, mon Père, une bien lourde journée ; j'espère au moins que vos gens ont été généreux envers vous ! » — Oh ! Monseigneur, lui fut-il répondu, nous ne faisons pas de quête ; on nous a dit d'agir conformément au « *gratis nous avons reçu, gratis nous donnons* ». L'évêque bondit : « Eh quoi ! clama-t-il, à Kimberley ! la ville des diamants !.. Ces messieurs, cousus d'or, auront leurs églises bâties, leur clergé entretenu par les pauvres femmes de France ou d'ailleurs, tirant l'aiguille à la veillée, s'arrachant les yeux et peu à peu la vie pour pouvoir offrir leur petit sou à la *Propagation de la Foi* ! » Le dimanche suivant, Mgr Jolivet monte en chaire ; avec un parfait doigté de gentilhomme, dans un anglais impeccable, il fit passer sur l'assemblée un ouragan implacable, rappelant les véhémentes apostrophes du prophète Isaïe. On fut étonné, on le trouva sévère, mais on comprit, et ces hommes qui, après au gain, étaient tout de même généreux, mais mal dirigés, coopérèrent dans la suite largement à ses œuvres. Qu'il soit béni, celui qui oublieux de lui-même, s'expose pour la cause de Dieu.

La virile énergie qui le caractérisait n'empêchait pas notre missionnaire d'avoir au cœur une grande bonté.

Avec son entourage immédiat il usait d'une douce familiarité. Dans les premiers mois de 1876, le Père Gérard, de Roma, vint lui faire visite. Après avoir constaté que la maison épiscopale était



Pont-l'Abbé. — Église de Lambour vers 1870-1880

Cliché Rolland

bruyante, il fut touché de la cordialité qui y régnait ; « Qu'il faisait bon, dira-t-il, de vivre en communauté avec un si bon Evêque, de si

bons Pères, et un si bon Frère ! Je me souviendrai toute ma vie de l'esprit de famille que j'ai remarqué à Maritzburg. » (1)

« C'était un vrai plaisir, écrit le Père Mathieu, de travailler sous sa direction. Il se délectait dans les constructions qui s'élevaient dans son vicariat; il s'intéressait au plus petit détail, donnait des conseils très pratiques, vous écrivait lettres sur lettres, puis de temps en temps venait visiter les progrès des travaux. On se sentait secondé, étayé, encouragé, et quand l'œuvre était achevée, c'était pour lui une vraie joie. Il considérait tout cela comme fait par lui personnellement; c'était alors que son cœur de père parlait et que, l'œil humide d'émotion, il vous disait : « Je vous remercie bien, mon Père, de tout ce que vous avez fait dans mon vicariat. »

Souvent le vieil évêque partait pour les postes lointains où se trouvaient échelonnés ses missionnaires, pour aller partager leurs difficultés et leurs peines. Après des journées, des mois de voyage, en voiture, en charrette à bœufs, ou à cheval, le vieillard à cheveux blancs arrivait dans la pauvre Mission qui, malgré tous les efforts, ne marchait pas à souhait; le missionnaire était triste, presque découragé. Pendant un ou plusieurs jours, dans une misérable cabane, l'évêque partageait avec le missionnaire son frugal repas; on causait, on cherchait des remèdes à la situation; les difficultés peu à peu s'aplanissaient, l'horizon paraissait moins sombre, et le courage revenait au cœur du missionnaire. En quittant la Mission, le prélat donnait l'aumône de la *Propagation de la Foi*, et il laissait tomber de son cœur paternel, dans une dernière bénédiction, ces paroles réconfortantes : « Ça ira bien désormais, n'est-ce pas ? » (2).

Énergique et bon tout ensemble, Mgr Jolivet était également pratique, et il marchait avec son temps. Dès 1885, il comprit que bientôt il serait débordé, vu le développement prodigieux de la colonie, et il demanda à la Congrégation de la Propagande la division de son vicariat. C'est l'année suivante que l'État libre d'Orange (Kimberley) fut érigé en vicariat apostolique, le Transvaal confié à un Préfet apostolique. En 1894 ce fut au tour du Basutoland de devenir vicariat.

1. M. C. O. 1877, pp. 508-509.

2. *Petites Annales des Missionnaires Oblats*. — *Semaine Religieuse de Quimper* 1899 p. 313.

Vers 1900, Mgr Jolivet songeait à une nouvelle division de sa Mission, lorsqu'il fut bientôt surpris par la mort.

Nous ne saurions mieux conclure ce chapitre que par les lignes suivantes, empruntées aux *Petites Annales des Missionnaires Oblats* et qui résument fort bien l'œuvre splendide de Mgr Jolivet : « Une belle page a été écrite pour les annales de l'Église et pour celles de la Congrégation. Maintenant si l'on photographiait, en mettant au milieu d'elles Holy-Cross de Liverpool et Saint-Joseph de Durban, toutes les églises construites par Mgr Jolivet, quel beau groupe on formerait ! Et si l'on réunissait tous les enfants des écoles bâties par lui, on aurait un tableau magnifique, digne de l'Exposition de 1900. A Natal seulement, plus de six cents ouvriers apostoliques, appelés par Monseigneur, travaillent à l'évangélisation des pauvres; chaque missionnaire a reçu de lui sa mission et son église, et chaque religieux, chaque religieuse, sa maison et son école.

« Dans bien des endroits l'hérésie a dû s'avouer vaincue ou quitter ses temples pour venir à nos églises; ses écoles sont désertes et les nôtres regorgent d'enfants. La victoire s'est prononcée pour le catholicisme. La vraie croix triomphe, elle est sur les églises, sur les écoles et sur les tombes. La devise de l'Évêque et de l'Oblat a eu sa réalisation : les pauvres Africains ont été évangélisés et le salut est venu par la croix de l'Oblat : *In cruce salus. In hoc signo vinces* ». (1)

1. *Petites Annales des Missionnaires Oblats*. — *Semaine Religieuse de Quimper* 1899 p. 375.

CHAPITRE XIX

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT
(1899-1903)

La correspondance de Mgr Jolivet avec la Révérende Mère Supérieure des Augustines de Pont-l'Abbé fournit quelques informations sur la situation des Augustines de son vicariat, au cours de l'année 1899.

« Depuis mon retour écrit le prélat, le 26 novembre 1898, j'ai visité toutes nos communautés d'Augustines, et partout j'ai été content des progrès que j'ai pu observer... Si vous pouviez prêter à nos bonnes Sœurs d'Estcourt environ douze mille francs, je leur conseillerais d'acheter un terrain avec maison, qui les séparent de la rue principale. La rente de la maison suffira pour payer l'intérêt, et par conséquent cet achat ne sera pas une charge de plus, mais un grand avantage ».

A propos d'une photographie de l'Hôtel-Dieu de Durban envoyée à Pont-l'Abbé au début de 1899, notre Évêque missionnaire écrit le 8 avril : « Prise de trop près, cette vue est loin de flatter l'Hôtel-Dieu du Saint-Nom-de-Jésus. La position de l'Hôtel-Dieu à Durban est superbe ; on la dirait incomparable ; mais voilà que beaucoup de personnes préfèrent celle de Maritzburg. La vue et le paysage sont différents ; on ne voit pas la mer, mais la situation est admirable, l'air y est frais, car la façade très élevée donne sur le parc ; tout y est verdoyant ; et deux ou trois fois par semaine la musique militaire y fait entendre ses beaux accords. A cette distance, la musique est agréable aux malades ; elle leur arrive adoucie, et flatte agréablement l'oreille.

« Les quatre établissements de nos chères Augustines sont on ne peut mieux situés. »

Vers la fin de Juillet 1899, la Mère Saint-Antoine, de Béréa fut élue à l'unanimité Supérieure de la communauté d'Estcourt : « Tout le monde est dans la joie, écrira l'évêque trois semaines plus tard.

Cette religieuse a bien commencé son œuvre de Supérieure et avec elle une nouvelle ère commence aussi pour cette communauté si éprouvée par la mort de la si regrettée Mère Thérèse de Jésus. La Mère Saint-Antoine a plusieurs avantages en sa faveur ; et le moindre n'est pas sa connaissance parfaite des deux langues, le français et l'anglais. Voilà une communauté bien posée, et ses œuvres marchent aussi fort bien. *Deo gratias !* »

Des rumeurs de guerre entre Anglais et Boers circulent déjà dès le mois d'août, mais elles laissent bien tranquilles les Religieuses Augustines. Celles-ci s'en inquiètent si peu qu'elles vont incessamment agrandir à Maritzburg leur hôpital, bâtir leur chœur, leur nouveau réfectoire... Quant à leur premier Pasteur, il se charge de bâtir le sanctuaire de leur église sur lequel donnera le chœur. « Sous le chœur note avec humour l'évêque missionnaire, il y aura une jolie crypte, où l'on déposera celles qui se permettront de mourir malgré le besoin que l'on a de leurs services ; car ces Sœurs sont peu nombreuses et par suite elles sont accablées de travail ; mais elles se réjouissent de la prospérité de leur œuvre. »

Le 7 octobre 1899, Mgr Jolivet annonce à sa correspondante de Pont-l'Abbé que la guerre va bientôt éclater entre les Anglais et les Boers : « Le *sanatorium* d'Estcourt, observe-t-il, est *bondé* ; non pas tant de vrais malades que de réfugiés du Transvaal. Nous sommes à la veille d'une guerre terrible avec les Boers. Nos chères Sœurs Augustines ne seront pas molestées ; elles sont loin du champ de bataille. Nous avons maintenant en Natal 19.000 soldats anglais et environ 2.000 de nos forces locales. Les Boers ont massé environ 22.000 hommes sur les frontières de Natal. Priez pour nous, pour la paix, et pour le progrès paisible de nos œuvres catholiques. »

*
**

Le Transvaal s'était heureusement développé depuis 1881, sous la présidence de Kruger. La découverte de gisements aurifères dans le district de Johannesburg en 1884 y avait attiré un grand nombre d'étrangers qui, soutenus par l'Angleterre, affichèrent des prétentions

exorbitantes et émirent bientôt la prétention d'être traités en *citoyens*. Le gouvernement britannique, soutenant leurs intérêts, intervint à tel point dans les affaires intérieures du Transvaal que celui-ci, allié à l'état d'Orange, dut déclarer la guerre à l'Angleterre, pour ne pas être écrasé par les armements continus de ce pays (11 octobre 1899). Il en résulta cette mémorable guerre anglo-boer qui se prolongea pendant deux ans et demi.

Les Boers après avoir bloqué Mafeking et Kimberley, envahirent le Natal, battirent les Anglais à Glencoe et Dundee (20 octobre 1899) et cernèrent Ladysmith, le 30 octobre. Les troupes anglaises reprirent l'offensive en décembre et janvier mais sans succès. C'est alors que lord Roberts prit le commandement de l'armée britannique, portée à 150.000 hommes. Il batit les Boers le 27 février, entra à Bloemfontein le 13 mars, à Johannesburg le 31 mai, à Prétoria le 5 juin et proclama l'annexion de l'Orange ainsi que du Transvaal. Une guerre de partisans s'ensuivit où les Boers multiplièrent les incursions au Natal et au Cap (décembre 1900—mars 1901) et infligèrent à l'ennemi de sanglants échecs (août 1901—mars 1902). Lord Kitchener, successeur de Roberts, riposta par la dévastation du pays, et les Boers, décimés, durent accepter un traité de paix, qui fut signé le 31 mai 1902 : le Transvaal devenait possession britannique.

Le vicariat de Mgr Jolivet ressentit cruellement les longs mois de guerre déchainés du fait de l'invasion de Natal par les Boers. Deux missions furent ruinées, une troisième enfermée dans le cercle de fer d'un long siège, toutes les autres souffrirent de la cherté des vivres et de la difficulté des communications. Un surcroît de travail fut imposé par la visite des hôpitaux et l'absence de plusieurs Pères qui accompagnaient les troupes. (1)

L'hôtel-Dieu des Augustines d'Escourt devint un hôpital où, pendant six mois, quatre cents blessés s'entassèrent dans les cellules et s'allongèrent le long du cloître jusque sur les marches de l'autel. Les neuf Augustines de l'endroit se firent leurs infirmières. L'une d'elles, la Supérieure, une Canadienne, succomba à la fatigue (2). Nous savons

1. M. C. O. 1905, pp. 422-423.

2. Père Duchaussois, dans le *Noël* 1935, pp. 304-305.

par Mgr Jolivet qu'une autre religieuse de la même communauté, la Mère Saint-Charles se remettait difficilement de la maladie et des fatigues de la guerre (1). Il nous apprend également qu'à Estcourt les œuvres se ressentaient encore des troubles récents : « Jusqu'ici note-t-il les élèves sont peu nombreuses dans les écoles du couvent; mais peu à peu les choses reprendront leur train ordinaire ». (2)

A Ladysmith, en octobre 1899, les Augustines devant le bombardement continu des Boers, durent quitter leur couvent et se réfugier dans un camp de sûreté où se trouvait aussi la population civile. Avec le plus grand dévouement elles prodiguèrent leurs soins aux malades et aux blessés « n'acceptant pour s'abriter du bombardement et des nuits glacées qu'une tente militaire » (3). Les obus détruisirent en partie leur couvent, qu'une compensation accordée par le gouvernement britannique devait permettre de rétablir après la guerre. Ce n'est qu'après quatre mois d'une vie de souffrances et de privations de toutes sortes que les vaillantes infirmières purent rentrer à Ladysmith et reprendre leur apostolat auprès des malades et des enfants. (4)

La guerre fit une autre victime dans la personne d'une Augustine de Johannesburg. « La chère mère Annonciation, écrit le 15 novembre 1900 Mgr Jolivet, ne se remet pas des fatigues du siège. Nous avons peu d'espoir de la sauver pour ce monde, mais c'est une sainte religieuse; elle ira bientôt prendre sa place à côté de votre Sœur Marthe, première victime de la guerre ». (5)

Le Vicaire apostolique avait laissé partir les Pères Murray et O'Donnelle comme aumôniers pour les troupes anglaises. Le premier fut fait prisonnier à Talava et emmené par les Boers à Prétoria, d'où il fut renvoyé au Natal par Laurence-Marqués. Le second subit le siège de Ladysmith.

Plus que personne, Mgr Jolivet se trouvait affligé du redoutable fléau qui s'était abattu sur sa Mission : « Je pense, écrit-il, le 21 sep-

1. Lettre du 15 novembre 1900 à la Supérieure des Augustines de Pont-l'Abbé.

2. Lettre du 21 septembre 1900.

3. Père Duchaussois dans le *Noël* 1935, p. 305.

4. *La Vie Augustinienne*, 1930 n° 5.

5. Lettre à la Supérieure des Augustines de Pont-l'Abbé.

tembre 1900 à la Supérieure du couvent de Pont-l'Abbé, que cette malheureuse guerre va enfin finir. »

*
**

Le 20 octobre de la même année, assisté de Mgr Sherry, son voisin, et de l'Abbé du Mont-Olivet en Alsace, il présida au monastère des Trappistes de Marianhill, la cérémonie de la Bénédiction du nouvel Abbé, le Père Gérard. Le 10 décembre il fêta au monastère de Maritzburg le Jubilé sacerdotal du Père Bonnet.

Comme par le passé, le prélat portait toujours un vif intérêt à ses communautés religieuses, et il constatait au début de 1901 que toutes les œuvres dirigées par ses chères Augustines marchaient admirablement. Deux ans plus tard le 7 février 1903, il compatira aux souffrances du monastère d'Estcourt : « Notre couvent d'Estcourt est bien éprouvé. La Mère Saint-Félix est morte hier matin dans une de ces attaques auxquelles elle était sujette. Elle s'attendait à partir ainsi quelque jour subitement... Nous avons aussi à Estcourt la bonne Sœur Sainte-Dosithée, qui ne peut vivre longtemps ; elle avance lentement mais sûrement vers la tombe. De plus l'excellente petite Sœur Ange est aussi malade. Heureusement les deux nouvelles venues jouissent d'une excellente santé, et toutes les Sœurs sont pleines de bonne volonté, mais elles ont beaucoup à faire ».

Jusqu'à la fin de sa carrière Mgr Jolivet demeura bâtisseur. Il songeait à construire à Durban une belle église-cathédrale, des écoles pour les garçons et dans le faubourg une seconde église. Et pour faire face aux dépenses prévues par ces projets il vendit, au début de 1902 ce qu'il possédait de biens ecclésiastiques dans la cité au prix de plus d'un million de francs : « Tout fait, note-t-il, il ne nous restera pas un sou, mais nous aurons de belles œuvres diocésaines, sans dettes. »

La nouvelle cathédrale de Durban devait remplacer l'église Saint-Joseph. L'évêque décida de l'appeler *Emmanuel*, pour rappeler que Vasco de Gama abordant sur la côte orientale d'Afrique, le jour de la naissance du Sauveur (*dies natalis*), avait donné au pays le nom de « Natal ». De là le titre d'Emmanuel (*Dieu avec nous*) appliqué à la future cathédrale.

Elle devait s'élever loin du tumulte de la cité, dans un coin du cimetière catholique. Le style adopté était le style gothique au sens large du mot. Sur la volonté expresse de l'évêque, la tour devait ressembler à celle de Saint-Joseph. Comme dimensions l'édifice mesurait 138 pieds de long sur 67 de large. Les colonnes les arcades de la nef devaient être en marbre, la chaire en bois de chêne. A hauteur des colonnes un étroit triforium courait autour de la nef. Le pavé serait formé de dalles en marbre blanc et noir ; dans le chœur trois vitraux représenteraient divers sujets de Noël ; les stations du Chemin de Croix seraient sur panneaux sculptés. (1)

Charles-Constant bénit la première pierre de l'édifice le 1^{er} janvier 1902, entouré de plusieurs Pères et d'un public nombreux. Il félicita ensuite les architectes, leur souhaitant plein succès, et exprimant l'espoir que l'on pourrait célébrer la messe de minuit dans la nouvelle église.

A l'issue de la cérémonie, les catholiques présentèrent leurs hommages à leur premier Pasteur, le remerciant de tout ce qu'il avait fait pour la religion et l'instruction, non seulement à Durban, mais dans le Vicariat entier. Dans la soirée l'évêque se rendit au cercle des *Young-Men's Society*. Son arrivée fut accueillie par une explosion d'applaudissements enthousiastes et l'adresse suivante lui fut présentée : « Que votre Grandeur permette aux paroissiens de Saint-Joseph de vous offrir leurs vœux affectueux de bonne année, avec leur reconnaissance pour la pose de la première pierre d'une cathédrale qui, par la symétrie de ses proportions et l'élégance de son architecture, éclipsa beaucoup d'églises de l'Afrique. Le besoin d'une école suffisante pour garçons s'est longtemps fait sentir dans la paroisse : maintenant nous en avons l'assurance, bientôt à côté de la cathédrale nous aurons avec les Frères, des écoles où les enfants de Durban recevront l'enseignement le plus élevé de la Colonie. Il est d'autres œuvres religieuses que Votre Grandeur a l'intention d'établir, entre autres une église à Greyville. Reconnaisant l'abnégation et le zèle d'une carrière

1. « La cathédrale, note Mgr Delalle, peut contenir 900 personnes assises. Lors de la construction, plusieurs la jugeant trop vaste blâmaient Mgr Jolivet : aujourd'hui nous devons y célébrer cinq messes le dimanche... Monseigneur voyait loin ».

qui a toujours été noble et élevée et fiers de nous dire vos enfants spirituels, nous demandons à Dieu qu'il daigne vous accorder santé et longue vie, afin que vous puissiez jouir longtemps de la belle cathédrale dont vous venez de poser la première pierre ». (1)

Laissons l'évêque de Belline nous exposer lui-même dans l'une de ses dernières lettres à la Supérieure du Couvent de Pont-l'Abbé (7 février 1903) ses multiples entreprises et préoccupations : « Je suis moi-même très occupé. Outre mon ministère ordinaire et ma correspondance qui grossit chaque jour, j'ai maintenant sur les bras de nombreuses entreprises. Je fais bâtir à Durban la cathédrale, l'évêché, des écoles pour nos garçons, une grande salle de réunion pour les jeunes gens de la paroisse, avec billard, salle de lectures, etc. De plus je fais bâtir aussi à Durban une seconde église qui sera belle et grande, mais moins grande naturellement et moins belle que la cathédrale.

« Je suis en train de fonder deux nouvelles missions où les Filles de Jésus travailleront. Une d'elle est destinée presque exclusivement aux indigènes Zoulous, l'autre avec un petit hôpital, sera principalement pour la population de race européenne. A trois lieues de Durban, les Sœurs de la Sainte-Famille fondent en ce moment tant d'œuvres et de missions nouvelles que je ne puis même dire un mot sur chacune d'elles. Ayez pitié du pauvre vieux qui est dans sa 78^e année, et qui a tout ce travail sur les bras, et qui... ne s'en porte pas plus mal. »

La lettre se termine sur une allusion à l'œuvre de déchristianisation dont se rendait coupable à cette époque le gouvernement combiste : « J'ose espérer, écrivait le bon évêque missionnaire, que le gouvernement satanique qui opprime notre malheureuse France vous laissera tranquilles, au moins dans vos œuvres hospitalières. Mais si vous étiez obligées de vous expatrier, vous trouveriez en Natal du travail, avec la paix et la liberté. »

La Congrégation des Oblats se trouva hélas ! au nombre des familles religieuses frappées par la persécution officielle, et le vénérable évêque de Belline fut atteint en plein cœur par cette douloureuse épreuve. Le vieillard dut se demander alors si une période de décadence

ne serait pas le contre-coup des persécutions actuelles. La source des vocations ne serait-elle pas tarie ? Les œuvres missionnaires devraient-elles être abandonnées faute d'ouvriers ?

*
**

En dépit de son grand âge, Mgr Jolivet voyageait, prêchait, confessait, disait la messe tardive comme aux premières années de sa vie apostolique, et pendant le carême de 1903, il n'avait pas voulu se dispenser du jeûne. Tous admiraient dans ce vétéran cette santé et cette activité de jeune homme. C'est en avril 1903, que le Vicaire apostolique ressentit les premières attaques d'une prostatite qui devait, à brève échéance, l'enlever à l'amour de son troupeau. Un refroidissement survenu pendant les funérailles d'une religieuse à Estcourt aggrava le mal, et arrêta soudain l'infatigable ouvrier. Ce ne fut qu'une alerte, mais depuis ce moment il ne retrouva plus l'ardente énergie qui étonnait à bon droit dans un homme de soixantedix-huit ans. Au cours de juin une amélioration se produisit dans l'état du vénérable malade. Malgré sa faiblesse, il surveillait les travaux de sa cathédrale : visiter son architecte, améliorer les détails, faire faire les achats, tout l'absorbait : il était là dans son élément. Au cours du mois d'août on put célébrer dans la nouvelle cathédrale le premier office solennel : c'était un service funèbre à la mémoire de Léon XIII qui venait de mourir ; Mgr Jolivet eut la consolation d'y assister.

Le 3 septembre le prélat se sentant sérieusement malade manifesta une grande tristesse de ne pouvoir accomplir les devoirs de sa charge. Il put cependant dire la messe et confesser au couvent de la Sainte-Famille les 5 et 6 septembre. Le lendemain il voulait encore célébrer le saint sacrifice, et comme on l'en dissuadait : « Allons, dit-il, je ne suis plus bon à rien. » Il exprima le désir de mourir dans le nouveau presbytère avoisinant la cathédrale ; on l'y transporta le 9 septembre. Là, vers l'heure du dîner, il fit un effort pour s'égayer et donner une nouvelle preuve de sa merveilleuse mémoire en récitant des vers latins, français et anglais. A la fin du repas il souhaita à la compagnie une existence longue et utile ; « Pour ma part, ajouta-t-il,

je n'ai plus longtemps à vivre ! » Le jour suivant il parut plus gai et fit quelques pas dans sa chambre ; mais visiblement la fin approchait. Le vénérable prélat était très désireux de savoir s'il vivrait assez longtemps pour assister à l'inauguration de la cathédrale, fixée au 4 novembre : c'eût été en quelque sorte le couronnement de sa vie si remplie. Le 12 septembre, de l'avis des docteurs, l'état du patient était très grave ; un seul espoir restait, c'était de voir tomber la fièvre.

Le lendemain dimanche, le Père Murray, provicaire, annonça au prône que les jours du Vicaire apostolique étaient en danger et il demanda pour lui les prières des fidèles. Comme le mal s'aggravait, il se mit en devoir de donner au moribond les derniers sacrements. Au cours de l'extrême-onction, l'évêque répondit lui-même aux prières ; le courage ne l'abandonna pas un instant, malgré sa faiblesse croissante, prélude d'une mort prochaine. La nuit du dimanche au lundi fut pleine d'anxiétés : le malade gardait sa connaissance, mais le matin le trouva hors d'état de parler. Toutefois son indomptable vaillance et quelque chose de la fierté de sa race bretonne subsistèrent, et ce fut avec un doux sourire qu'il bénit ceux qui lui baisaient la main dans un dernier adieu.

Vers dix heures du soir, quand le mourant devint inconscient, des télégrammes furent lancés dans toutes les parties du vicariat, demandant des prières ; et vers minuit, croyant le moment solennel arrivé, en présence de tous les Pères, des religieuses représentant les diverses communautés, le Père Murray prononça les paroles de l'absolution. Il y eut chez le moribond un retour de forces, puis vers trois heures du matin, l'absolution lui fut de nouveau donnée. Le vénérable évêque sembla encore reprendre vie, mais à cinq heures un grand changement se produisit. Ce fut au tour du Père Tosquinet de prononcer la formule de l'absolution, et les Pères commencèrent en hâte les prières des agonisants. Bientôt les yeux fatigués du mourant se fermèrent, les mains se joignirent comme pour une prière, la faible respiration devint plus lente, et la sainte âme du vénérable évêque de Belline entra dans le sein de Dieu...

Le roulement du tonnerre répondit au son de la grande cloche de la cathédrale, qui annonçait à la ville et au peuple la mort de son

évêque, et dans la demi-obscurité produite par l'orage, ceux qui étaient présents vinrent à tour de rôle, faire leurs adieux au défunt, en déposant un baiser sur sa main inanimée. (1)

Mgr Jolivet avait demandé à être enterré dans la nouvelle cathédrale. L'édifice était déjà couvert, et les dalles de marbre prenaient leurs places dans le pavé. A l'entrée du sanctuaire en face du maître-autel, on creusa donc le caveau épiscopal.

Les funérailles du défunt furent triomphales ; un grand concours de clergé et de fidèles l'accompagna à sa dernière demeure.

Voici l'inscription gravée sur sa tombe :

HIC IACET
ILLMUS AC REVEMUS D. O. CAROLUS JOLIVET O. M. I.

EPPUS BELL. VIC. AP. DE NATAL
qui vixit annos 78. In pontificatu fere 30
Fide, Pietate, ac Amenitate insignis

Obiit die 15 Sept. A. D. 1903

Tabernacula Dni Virtutum corde magno dilexit,
Vir et ipse Pacificus,
Ad templa Deo ædificanda vocatus,
Quot, ubique, dum Pontifex, animo semper volenti
extruxit.

In his Emmanueli sacrandis ædibus
Ad Fidei necnon et Amoris testimonium,
Huius sub altaris umbra,

Beatam spem ac misericordiam expectans

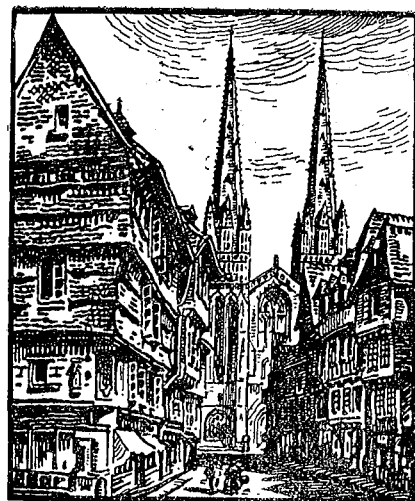
Quiescere voluit

Traduction française de l'épithaphe :

Ci-gît — le très Illustre et très Révérend Seigneur Charles Jolivet, Oblat de Marie-Immaculée — Evêque de Belline, Vicaire apostolique de Natal — Qui vécut 78 ans. Evêque pendant presque 30 ans — D'une

1. *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, 1903.

foi, d'une piété et d'une aménité insignes — Il mourut le 15 septembre de l'an de grâce 1903. — D'un grand cœur il aima les Tabernacles du Seigneur des armées — Homme pacifique lui-même; — Choisi pour édifier des Temples à Dieu — Combien, en tous lieux, durant son pontificat, y mettant toujours son cœur — N'en a-t-il pas bâtis! — En cet édifice qui doit être consacré à l'Emmanuel — Comme témoignage de foi et aussi d'amour — A l'ombre de cet autel — Dans l'attente de l'Espérance et de la Miséricorde bienheureuses — Il a voulu reposer.



Quimper. — La Cathédrale et la rue Keréon

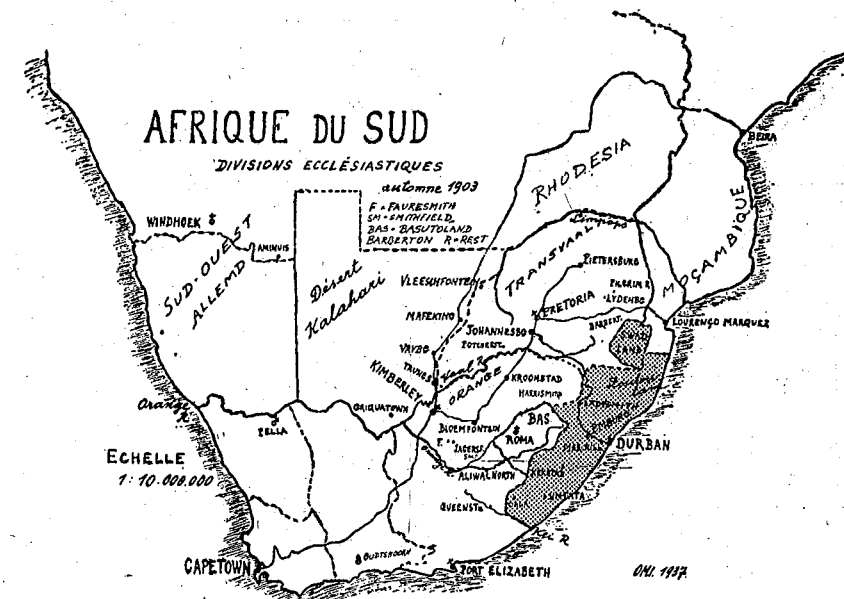
CHAPITRE XX

L'ŒUVRE DE MONSIEUR JOLIVET

Pour apprécier les œuvres développées par Mgr Jolivet dans son vaste vicariat, il n'est que de résumer l'intéressant rapport présenté au Chapitre général de 1904 par son successeur Mgr Delalle.

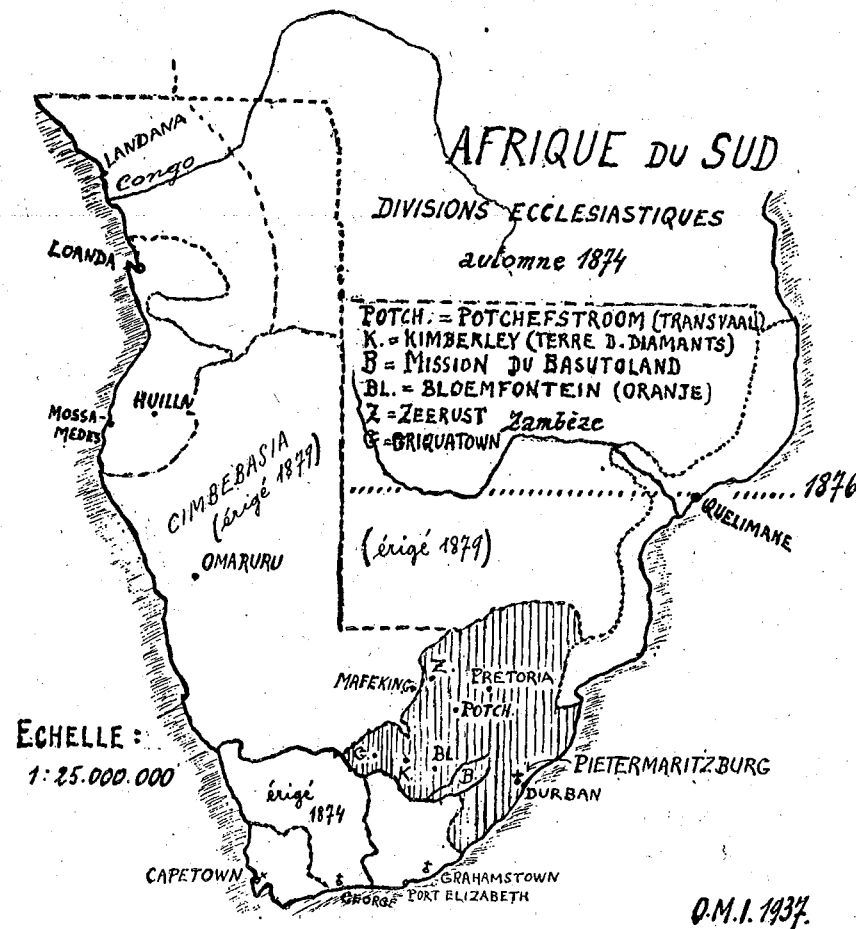
L'Église de Natal comptait alors parmi ses enfants des noirs ou indigènes (100.000 environ), des blancs (100.000 à peu près), et aussi des nuances intermédiaires.

Distinguons les œuvres d'éducation — les œuvres de persévérance — les œuvres de missions proprement dites.



I. Œuvres d'éducation. — Le Vicariat comprend des écoles réparties en quatre catégories.

1. *Ecoles pour enfants blancs.* — C'est d'abord le collège Saint-Charles fondé à Maritzburg par le Père de Lacy. Il a pour objet de préparer les enfants de la colonie aux épreuves des examens universitaires du



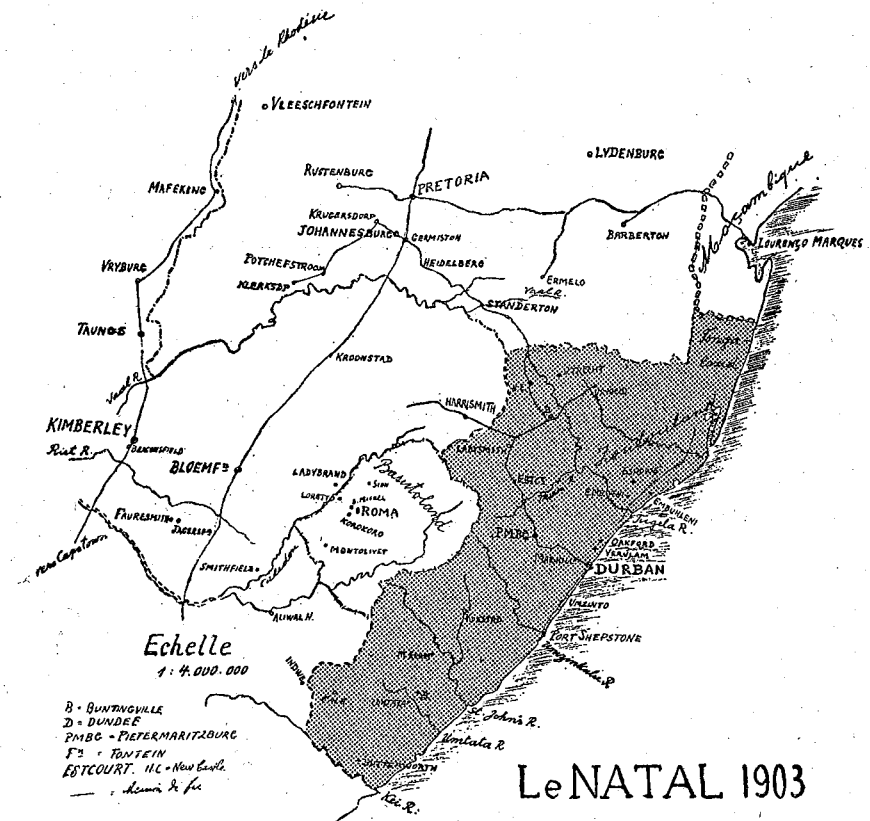
Cap et des examens du service civil. Ce collège est prospère: il compte 80 élèves dont 52 pensionnaires.

Il y a cinq pensionnats pour garçons au-dessous de douze ans, à savoir: à Durban, Estcourt, Newcastle, Oakford, et Umzinto, tous dirigés par des religieuses.

De plus une phalange de religieuses, appartenant à la Sainte-Famille, aux Dominicaines, aux Augustines, aux Filles de Jésus de Kermaria, à l'Institut de Sainte-Croix se dévouent dans treize écoles supérieures de jeunes filles et dix jardins d'enfants.

Les Sœurs de la Sainte-Famille ont en outre deux écoles paroissiales à Durban et Maritzburg, placées sous le contrôle d'inspecteurs gouvernementaux.

Enfin les mêmes Sœurs ont à Maritzburg un orphelinat de 70 enfants,



tandis que les Sœurs de Nazareth possèdent de leur côté un orphelinat de garçons et un autre pour filles.

Le nombre des enfants dans ces différentes écoles donne un total de 1.700 au moins.

2. *Ecoles pour métis* — Les métis ont aussi leur part des bienfaits de l'éducation, surtout à Genazzano, dépendance d'Oakford, à Umtata, Cala et Kostad, où les Dominicaines et les Sœurs de Sainte-Croix élèvent environ 200 enfants.

3. *Écoles indigènes* — A chaque mission indigène est attachée une école, et ces écoles sont en plein mouvement de progrès. Aux Congrégations déjà citées il faut ajouter celles des missionnaires Franciscaines de Marie établies au Zouloulouland, qui se dévouent non seulement aux enfants blancs, mais aussi aux noirs, dans huit écoles florissantes où elles ont bien 400 élèves. Si l'on tient compte, au surplus, des enfants élevés dans les missions des Trappistes, il faudrait porter le chiffre à plus de 3.000.

4. *Écoles indiennes* — Les Indiens, établis surtout à Durban et à Maritzburg y ont leurs écoles placées sous la direction de la Sainte-Famille; une autre est en fondation à Newcastle. Ces établissements comptent facilement 280 enfants.

II. Œuvres de persévérance. — Sociétés de jeunes gens, Conférences de Saint-Vincent de Paul, Congrégations d'enfants de Marie, Apostolat de la Prière, de telles œuvres ne peuvent exister que dans des centres importants, à Durban et à Maritzburg. A Durban, les Conférences de Saint-Vincent de Paul ont trois branches distinctes : celle des Blancs, celle de Saint-Louis pour les Mauriciens, celle de Saint-Antoine pour les Indiens.

Maritzburg possède une œuvre de persévérance pour les noirs : c'est l'école du soir pour adultes.

III. Missions. — 1. *Missions du district nord du Natal* — Il y a d'abord la grande mission de Maritzburg, dirigée depuis plus de cinquante ans par le Père Barret, assisté de six confrères. A Estcourt le Père Follis, aumônier des Augustines, s'occupe des catholiques, d'ailleurs peu nombreux. A Ladysmith existe une œuvre similaire.

2. *Missions du district sud du Natal* — Ici la mission centrale est Durban. Dans cette ville l'organisation catholique vient de subir une

transformation sensible. L'Église Saint-Joseph a été transférée à Greyville, dans la banlieue, pour y assurer la création d'une paroisse nouvelle, puis une cathédrale a été bâtie. Ce fut l'œuvre presque suprême de Mgr Jolivet; il y avait mis ses dernières énergies et son dernier souffle, aussi voulut-il reposer sous le pavé de la cathédrale en face de l'autel.

Six Pères, sous la direction du Père Murray répondent à toutes les exigences du ministère des âmes. Il y a la paroisse des Blancs, celle des Noirs, celle des Indiens.

Au nord de Durban se trouve le noviciat des sœurs de la Sainte-Famille. C'est la maison de Bellair avec son annexe de Malvem.

A Durban se rattache la maison noire du Bluff, dédiée à Saint-François-Xavier.

Sur la côte nord est situé Oakford, vraie ruche d'abeilles ouvrières, avec les beaux essaims de Genazzano et de Saint-Pierre, le tout relevant de l'actif Père Mathieu.

Verulam était jadis desservi d'Oakford; depuis quelques années un prêtre y est à demeure, c'est le Père Quinquis.

Sur la côte sud s'échelonnent les nouvelles missions d'Umzito, de Mont-Kerry, et de Port-Shepstone.

Quand au Zouloulouland, il possède les postes religieux d'Emoyeni où se dévouent les Sœurs Franciscaines Missionnaires et d'Ebech.

3. *Mission de la grande Cafrerie* — Si l'on descend vers le sud-ouest, on rencontre dans la grande Cafrerie les stations de Kokstad, d'Umtata et Cala. Cala est desservi par un vétéran, le Père Mongui, assisté du Père Le Bras.

Mgr Delalle termine cette partie de son rapport en remerciant les Trappistes qui l'aident puissamment dans l'évangélisation des noirs. Ils possèdent des terrains immenses, avec une grande abbaye, et vingt missions qui en dépendent. Leur personnel est de 30 Pères avec 250 Frères convers. 200 Trappistines leur prêtent un précieux concours. Leur œuvre reçoit d'Allemagne de belles subventions.

*
**

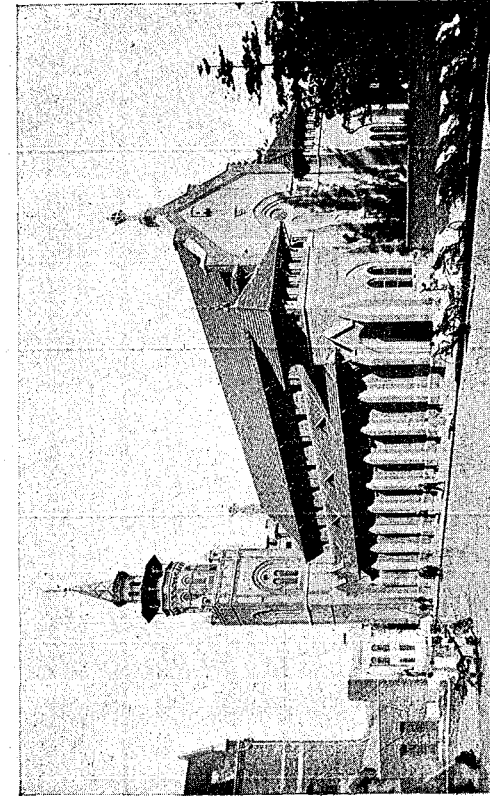
Nous ne saurions mieux terminer cette biographie de Mgr Jolivet que par l'éloge funèbre qu'a fait de l'illustre défunt l'un des hommes qui l'ont le mieux connu, son ancien secrétaire, puis son successeur, Mgr Delalle qui, toujours jeune, régit aujourd'hui le Vicariat apostolique de Natal.

« Il était, il y a six ans parmi vous, écrit-il au Chapitre général de 1904, avec sa couronne de cheveux blancs et l'auréole de son fécond apostolat en Afrique, ce Père que nous pleurons, vous édifiant j'en suis sûr, par son esprit franchement et profondément Oblat. Il nous revint, plein de vigueur et de courage, et nous célébrâmes avec bonheur son triple jubilé, lui souhaitant longues années et joies nombreuses... Mais hélas ! peu de temps après, arrivèrent les tristesses d'une guerre sanglante, qui sans doute affaiblirent sa robuste constitution ; il en porta cependant le poids avec courage, et même, au retour de la paix, son intelligence toujours vive et lucide, la vigueur de sa vieillesse semblaient nous promettre encore de nombreuses années d'une vie si précieuse. Mais un jour il se sentit frappé ; pendant quelques mois il lutta vaillamment contre le mal, jusqu'à ce qu'il dut enfin s'avouer vaincu, épuisé, mourant. C'était la fin... il mourut comme les forts et les vaillants apôtres.

« Nous étions sûrs de nos cœurs, mais les regrets unanimes de tous, protestants aussi bien que catholiques, nous montrèrent combien profonde était la trace laissée par notre Père, non seulement dans les âmes d'Oblats mais aussi dans les âmes de tous ceux qui avaient été en contact avec lui. Ses funérailles furent un triomphe, les journaux se remplirent de son éloge : tous le proclamaient un homme de foi très grande, de piété sincère, d'un commerce aimable et attrayant, un évêque aux vues larges, aux saintes audaces, à la prudence consommée. Qu'il repose en paix ! Ses œuvres lui survivent, elles feront passer et bénir son nom aux générations de l'avenir ». (1)

1. M. C. O. 1905, p. 422.

DURBAN



La Cathédrale bâtie par Mgr Jolivet

TABLE des MATIERES

	Pages
Préface.....	I
CHAPITRE I	
Le pays natal et la famille. — Les études. — La profession religieuse. — La prêtrise.....	1
CHAPITRE II	
Ministère en Angleterre. — L'Assistant Général.....	11
CHAPITRE III	
L'épiscopat. — Mgr Jolivet à Rome. — Il part pour sa Mission	16
CHAPITRE IV	
Le vicariat apostolique de Natal.....	26
CHAPITRE V	
La première année d'apostolat.....	35
CHAPITRE VI	
Fondation d'un couvent à Bloemfontein. — Visite au Basutoland	43
CHAPITRE VII	
Lettre de Mgr Jolivet touchant ses premières années d'apostolat.....	50
CHAPITRE VIII	
Rapport de Mgr Jolivet sur l'évangélisation des blancs. — Lettre à l'évêché de Quimper. — Voyage à Lydenburg et à Prétoria. — Prisonnier des Boers. — Retour au Natal	61
CHAPITRE IX	
Mort de Céline Jolivet, Supérieure à Prétoria. — Mgr Jolivet à Prétoria, Kimberley, Jagersfontein. — Voyage au Basutoland. — Visite de la mission du Bluff.....	76
CHAPITRE X	
Les Trappistes de Marianhill. — Tournée en Basutoland. — Fondation de nouvelles missions. — L'œuvre des Trappistes et des religieuses. — Voyage en France	84
CHAPITRE XI	
Tournée pastorale en Basutoland. — Division du vicariat de Natal	95

CHAPITRE XII	
Deux lettres de Mgr Jolivet.....	108
CHAPITRE XIII	
Projet de fondation des Augustines à Natal. — Démarches de Mgr Jolivet. — Voyage de l'évêque et des moniales.....	107
CHAPITRE XIV	
Fondations d'Estcourt et de Durban. — Mgr Jolivet en France. — Fondation de Ladysmith.....	122
CHAPITRE XV	
Tournées apostoliques au Basutoland et au Transkei.....	132
CHAPITRE XVI	
Le triple jubilé de Mgr Jolivet.....	136
CHAPITRE XVII	
L'apostolat des Augustines d'Estcourt. — Séjour de Mgr Jolivet en France.....	155
CHAPITRE XVIII	
Le portrait de Mgr Jolivet.....	160
CHAPITRE XIX	
Les dernières années et la mort.....	172
CHAPITRE XX	
L'œuvre de Mgr Jolivet.....	188

